

Yvon Evano

Il était une fois un gamin de Saint-Thélo

© 2024 Yvon Evano

Éditions Mille et une vies
56230 Questembert
www.editions1001vies.fr

ISBN : 979-10-96138-46-3

Tous droits réservés.


LES ÉDITIONS
MILLE ET UNE VIES

LE RÉSUMÉ DE MA VIE

Je suis né en pays gallo, au centre de la Bretagne, à une époque où nous n'avions pas de poubelle, car nous n'avions pas de déchets.

Migrant en direction de Paris à 16 ans, pour travailler en usine, je deviens, sept années plus tard, livreur dans une entreprise américaine, où la curiosité et l'envie ont forcé mon imagination à donner, jour après jour, le meilleur de moi-même, au point de m'épanouir totalement dans les divers métiers de l'eau aux quatre coins de la France, puis au Moyen-Orient et plus précisément en Arabie Saoudite, là où le slogan « l'eau, c'est la vie » prend tout son sens.

Elle y est puisée à 2 500 mètres de profondeur et fortement saline au point de ne pouvoir faire pousser une salade ni abreuver un poulet. Ce fut pour moi une grande fierté de mettre en œuvre les jardins aquatiques du palais du roi d'Arabie en plein désert, là où la magie de l'eau sous toutes ses formes devient féerie avec, en signature, le retour de la libellule dans la palmeraie, dont chaque pied importé était alimenté au goutte-à-goutte avec une eau d'une

très grande pureté, pouvant être classée dans la catégorie des eaux faiblement minéralisées, proche de celle de Volvic.

Après cela et par la force des choses, avec ma prime de licenciement, j'ai acheté une concession en Alsace en situation de faillite, avec comme fil conducteur lors de mes recrutements : « Tous ne réussiront pas, mais tous auront leur chance », ce qui m'a permis d'atteindre, progressivement, les plus hauts sommets dans cette société et d'être honoré à plusieurs reprises parmi sept cents concessionnaires aux États-Unis, comme étant l'un des meilleurs d'entre eux.

CHAPITRE 1

DE MON ENFANCE À MA VIE D'ADULTE

Ma mère, soucieuse du manque d'argent pour nourrir ses enfants, aimait dire : « *Il ne faut pas rester les deux pieds dans le même sabot !* » comme pour mieux déployer son courage, jour après jour.

C'était un jour de printemps de 1949. J'étais dans ma sixième année ; mon père, qui était artisan maçon, m'emmena – pour qui ? pourquoi ? – me promener sur les ponts de Saint-Thélo, le village où je suis né. Je trouvais cette promenade un peu bizarre... un jour de semaine, sans explication. Et puis, c'était peut-être bien la première fois que mon père me prenait par la main pour cette balade qui semblait totalement imprévue.

Dans les années d'après-guerre, la main du père, comme celle de la mère, servait davantage à vous donner une gifle que des caresses. Non pas que j'en ramassais plus que la moyenne, mais, en ces temps difficiles, les enfants devaient filer droit, sans que

les parents éprouvent le besoin de se justifier. Les mamans, souvent vêtues de noir pour mieux porter leur tristesse, se débattaient contre la pauvreté qui rôdait à chaque coin de rue, en priant Dieu de leur venir en aide. Quant aux pères, ils partaient le matin travailler pour ramener un peu d'argent, avec comme seule distraction le jardin, pour nourrir leur famille.

Ce jour-là, je me souviens avoir passé un agréable moment avec mon père. Tout en marchant aussi doucement que possible, l'œil en quête d'un sujet de conversation, Papa s'accoude à la balustrade en fer forgé d'un des ponts de la rivière Oust. Je sens qu'il veut entamer une discussion, je m'accroupis la tête entre les barreaux pour regarder l'eau s'écouler. Papa m'explique alors comment il s'y prend pour pêcher la truite à la main. Après en avoir repéré une dans le lit de la rivière, il me dit : « *Je descends toujours en aval de la truite, pour ne pas attirer son attention par des remous vaseux, et toujours face au soleil, pour ne pas la mettre en alerte avec mon ombre.* »

Puis, en joignant le geste à la parole, Papa fait semblant de glisser doucement sa main gauche sous le ventre d'une truite... il la caresse, puis avec sa main droite couverte de son mouchoir pour éviter qu'elle lui glisse entre les doigts, d'un geste brusque, il fait mine de la jeter sur le pré. J'ai les yeux et les oreilles grands ouverts ! Un avion passe à basse altitude dans le ciel. Papa en profite pour me raconter quelques souvenirs sur la guerre, qui était terminée depuis quelques années.

L'après-midi s'étire doucement. Il y a peut-être plus de deux heures que nous avons quitté la maison. À chaque fois que l'on

croise quelqu'un, s'ouvrent des messes basses à ne plus en finir, avec toujours un petit sourire contemplatif dans ma direction, un petit mot gentil plein de compassion. Puis, après avoir regardé une fois de plus sa montre gousset sortie de la petite poche de son gilet, Papa décide de rebrousser chemin, toujours main dans la main en direction de la maison, comme s'il ne voulait pas que je rentre en courant, ce que je faisais habituellement.

Et là... une grande surprise m'attend. Le docteur Pottier, venu d'Uzel à vélo, est sur le départ. Papa le salue, puis m'invite à monter quatre à quatre l'escalier voir Maman. Je viens d'avoir une petite sœur... Marie-Hélène, la sixième de la fratrie, vient de naître.

Aussi incroyable que cela puisse paraître de nos jours, à l'époque, les femmes accouchaient tout naturellement dans leur lit, à la maison. Thérèse, une dame du village que j'avais l'habitude de voir, était présente, attentionnée auprès de Maman toute souriante, les pommettes bien roses. Elle tenait dans ses bras ma petite sœur emmaillottée jusqu'au cou et me demanda de l'embrasser sur le front. J'étais content d'avoir une petite sœur, mais n'étais pas plus émerveillé que ça ; ma seule envie était d'aller jouer avec mon copain Jean David, le fils du forgeron, qui habitait à deux pas de chez nous.

Dans ces temps-là, la vie en Centre Bretagne ne laissait pas beaucoup de place aux sentiments, pas plus qu'à un peu de tendresse. Un Noël, peut-être bien cette même année, je me souviens que Maman m'avait emmené avec elle à la messe de minuit. De retour à la maison, j'étais content de découvrir dans mon soulier

une grosse orange et une pièce de 5 francs en aluminium ! Ma mère, avec des yeux remplis d'amour qu'elle n'osait exprimer, me dit tout naturellement : « *Le Père Noël n'a pas été riche, cette année.* » Et puis, comme si de rien n'était, nous sommes passés à table.

Dès mon plus jeune âge, je considérais ma maman-à-moi comme étant la quatrième personne d'importance dans notre village, après le curé, le maire et l'instituteur. Dévouée du matin au soir, Maman savait tout faire et surtout rendre service. Se rendre utile était le petit bonheur de Maman, sa raison de vivre dont elle tirait reconnaissance et respect dans notre voisinage en échange de menus avantages qui amélioraient l'ordinaire. Les jours de fête, toujours très demandée, Maman, cheffe cuisinière Chez Paul, était dans son élément. À la fin de chaque repas, servi parfois à cent cinquante personnes et parfois sur deux jours, son travail de Maman était toujours salué d'applaudissements et suivi d'une quête qui la comblait de bonheur. Elle rentrait épuisée, les pommettes bien rouges par la tension du travail, mais satisfaite d'avoir fait une bonne journée. De plus, si les invités n'avaient pas tout mangé, Maman rapportait à la maison, avec un brin de fierté, les yeux pétillants de joie, ses grands classiques : coquilles Saint-Jacques, colin froid mayonnaise, lotte à l'armoricaine et bien d'autres choses encore.

Dans notre Bretagne très pieuse, chaque famille devait avoir au moins un représentant à la messe chaque dimanche. Maman allait toujours à la première, celle de sept heures. Papa n'aimait pas toutes ces bondieuseries comme il disait. Mais, pour faire plaisir à Maman, il assistait aux principales fêtes religieuses, sans

quoi il aurait été catalogué de rouge, ce qui signifiait communiste, et Maman n'aurait pas aimé. À ce rendez-vous dominical, il n'y avait pas que des grenouilles de bénitier, mais des hommes et des femmes qui participaient à un rituel, une rencontre spirituelle qui aidait à mieux supporter les difficultés de la vie.

Dans chaque foyer, souvent au-dessus de chaque pied de lit, le crucifix était présent, à portée de vue, orné d'une branche de rameau bénite le dimanche des Rameaux, une semaine avant Pâques. Dans ces temps de pauvreté où on vit avec son cœur pour son estomac, chacun s'agrippe à ce qu'il peut. Notre éducation chrétienne voulait que, chaque soir, avant de dormir, on priait en fixant le Christ pour implorer Dieu de nous venir en aide, puis, le temps passant, avec davantage d'insistance lorsque la santé venait à décatir. En période de moissons, le sermon du curé était toujours très attendu. Dieu sera-t-il compréhensif ? Serons-nous exemptés de la messe, dimanche prochain, pour récolter avant la pluie ? Et puis, il était de bon ton que tout chrétien soulage et répare sa conscience dans le secret du confessionnal, en échange de quelques prières. Tout cela rythmait la vie dans nos campagnes, sous un pouvoir religieux très respecté.

À la sortie de la messe de dix heures, je me souviens qu'au fur et à mesure que l'église se vidait, les bistrots se remplissaient. Pendant que les femmes faisaient leurs courses alimentaires avant de repartir dans leur hameau, les hommes discutaient, un verre de vin rouge à la main, de leurs préoccupations au champ, des bonnes et des mauvaises nouvelles, des naissances comme des décès parus dans *Ouest-France*. Papa le lisait tous les jours, de la première à la

dernière page, sans oublier le trait d'humour de Lariflette. Cette bande dessinée faisait rire Papa, parfois jusqu'aux larmes qu'il essuyait avec son mouchoir à carreaux. Ancien marin – il avait fait son service dans la Marine – Papa suivait aussi l'appareillage des différents bateaux de guerre, pour savoir si un conflit n'était pas en préparation.

À Saint-Thélo, ce n'était pas les bistrots qui manquaient. Rien que dans le bourg, on en comptait sept. Chaque commerçant, du boucher au tailleur en passant par notre emblématique Henri Le Bouffo, avec sa ferme en plein bourg, avait son débit de boissons. La plupart d'entre eux avait aménagé, à l'arrière, un terrain de boules, l'un des seuls moyens de se distraire, avec les parties de cartes, en buvant une bolée de cidre le dimanche après-midi, après le match de foot.

L'entraide et la solidarité dans nos communes étaient de chaque instant. Lors d'un décès dans le voisinage, Maman était sollicitée pour aider la famille à rendre le défunt ou la défunte présentable ; elle s'appliquait pour que la famille soit satisfaite de son travail. Ce n'était ni simple ni facile, c'était une corvée. Quand il s'agissait d'un homme, Papa rasait le défunt. Parfois, Maman aidait la famille à le laver et à le vêtir avec ses habits du dimanche, avant de placer un chapelet entre les doigts de ses mains jointes.

Les trois soirs précédant l'enterrement, les bonnes sœurs organisaient des veillées de prières, pour aider la famille à mieux supporter leur peine. Ces soirs-là, les voisins allaient après le souper, chapelet à la main, la tête basse, présenter leurs condoléances. Après les prières, la maîtresse des lieux sortait la boîte de boudoirs

et la cafetière pour que les personnes, parfois venues de loin à pied, ne rentrent pas le ventre creux. Le tout jeune gamin que j'étais se souvient d'une anecdote. Nous étions un bon petit groupe dans la pénombre de la chambre de la défunte, éclairée par une seule bougie posée sur la table de chevet. Les bigotes égrenaient inlassablement leur chapelet dans un silence absolu, quand, soudain, un pet mal maîtrisé déclencha un fou rire communicatif. Cette défunte était ma grand-mère paternelle !

Quelque temps après notre emménagement rue du Four, Papa avait enlevé la terre battue de notre domicile pour la remplacer par une chape en ciment, qu'il avait soigneusement lissée avec son rouleau à empreintes, pour donner la touche finale de notre pièce de vie principale.

À droite de la cheminée, qui occupait la moitié d'un pan de mur, une porte donnait sur une petite pièce où cohabitaient, dans l'obscurité et la fraîcheur, les vélos, le garde-manger, avec son grillage à fines mailles pour éviter les mouches, ainsi que trois ou quatre barriques de cidre, qui faisaient la jointure pour Papa d'une année sur l'autre, entre deux récoltes de pommes.

Quel cérémonial ! J'aimais ces moments de bonne humeur. Sous la grange, durant plusieurs soirs, Henri Martin et son fils Robert, pressaient le moût de pommes en tirant sur une grande barre en fer, qui actionnait une vis sans fin équipée de cliquets anti-retour. Moi, gamin, à la sortie de l'étable avec mon broc de lait à la main, je passais par le pressoir, où je buvais furtivement une tasse de jus de pomme qui s'écoulait doucement dans une

cuve, avant de rentrer à la maison tout guilleret en sautant d'une patte sur l'autre.

Puis venait le moment de faire la goutte, avec le cidre ancien devenu imbuvable. Chaque année, à des dates bien précises, l'alambic s'installait dans le bas bourg de Saint-Thélo. Les ayants droit arrivaient avec leur tas de bois pour faire bouillir l'alambic. Papa, avec approximativement vingt litres de jus bon à bouillir, repartait avec une à deux bouteilles d'eau-de-vie... à réveiller les morts. Maman en utilisait un peu pour faire des cerises à l'eau-de-vie, dans un bocal le Parfait, qu'elle servait, après macération d'une année, à nos invités, en prolongement d'un repas de fête ou suivi d'un café le dimanche, en milieu d'après-midi, après la partie de cartes.

Dans ma plus tendre enfance, nous n'avions pas encore l'électricité à la maison. Alors, l'hiver, pour éviter de se coucher à l'heure des poules, Papa, dès qu'il rentrait de sa journée de travail, commençait par réactiver le foyer. Puis, il y mettait une grosse bûche qui crépitait, pour nous apporter un peu de chaleur jusqu'au petit matin.

Pendant ce temps, Maman, après avoir préparé le souper, montait sur une chaise pour allumer la lampe à pétrole suspendue au plafond, qui illuminait la pièce, puis nous invitait à manger. La radio crachotait des informations ; dans le silence, on entendait les lampées de soupe toujours très chaudes que Papa avalait sans dire un mot et, si je décidais de m'exprimer, le « *tais-toi et mange ta soupe* » arrivait sans que j'aie eu le temps de terminer ma phrase.

Chez nous, en semaine, le souper était vite pris : une soupe de légumes, parfois une bouillie d'avoine... que je détestais, ou un simple bol de lait bien chaud, dans lequel je trempais des tartines de pain-beurre. Pour rallonger nos soirées d'hiver, nous nous mettions autour de la cheminée afin de nous chauffer les pieds. Maman prenait en main son tricot, Papa se concentrait pour essayer de finir de lire son journal. Souvent, sa tête chavirait de sommeil et quelques bolées de trop, et Maman de dire : « *Tu freu mieux d'alleu t'coucheu.* »

Dès que le carillon attaquait les huit coups, je filais me coucher, en disant : « *Bonsoir Papa, bonsoir Maman* », qui me recommandait : « *N'oublie pas de réciter tes prières.* » Lors des hivers parfois rudes, et pour réduire l'humidité des draps, j'emportais une bouillotte d'eau chaude ou une brique chauffée au coin de la cheminée, enveloppée dans un chiffon pour me chauffer les pieds.

Pauvre Papa ! Sa vie n'était vraiment pas enviable, surtout l'hiver, avec des crises d'asthme à répétition. Parfois, il passait des nuits bien trop longues pour un sommeil bien trop court, assis dans son lit jusqu'au petit matin, la Ventoline posée sur la table de chevet qui servait aussi à cacher le pot de chambre en cas d'une envie pressante en pleine nuit.

Parfois, sans avoir fermé l'œil de la nuit, Papa partait au lever du jour, à vélo, avec, dans sa musette, sa gamelle en acier émaillé, que Maman avait garnie des restes du repas de la veille, et quelques bouteilles de cidre pour l'aider à faire sa journée. L'hiver, pour mieux supporter les intempéries, il enfilait parfois deux ou trois vestes les unes par-dessus les autres, pour mieux tenir le

coup. C'est au pied du mur qu'on voit le maçon ! Certes, mais c'est aussi là, pendant les longs mois d'hiver, que l'on attrape la crève dans le vent, sous la pluie qui vous trempe jusqu'aux os, que même le grog du soir additionné de rhum ne réussit pas à chasser.

Mais pas question pour autant de rester à la maison. Les commerçants l'auraient facilement qualifié de fainéant et Maman n'aurait pas supporté. Alors, le soir, pour lutter contre la bronchite, Maman préparait des ventouses et des cataplasmes à la moutarde. Puis, Papa prenait un Aspro et faisait une inhalation, pour soulager ses bronches avant d'aller se coucher, bien emmitoufflé pour mieux transpirer, en espérant qu'après une bonne sueur, ça irait mieux demain.

À ses temps perdus, Papa était aussi un peu braconnier. Outre les truites dans la rivière et les escargots qu'il trouvait dans les vieux murs, il lui arrivait aussi de poser des collets pour les petits lapins de garenne. Au printemps, il n'était pas rare qu'il rentre le soir avec deux pigeonceaux qu'il était allé chercher dans le nid. Et quand il neigeait, Papa attrapait les merles et les grives pour un petit festin. Il les piégeait en maintenant un panneau de bois à l'oblique appuyé sur un bout de bois, des pommes pourries disposées au-dessous. Il liait une ficelle d'une dizaine de mètres au bout de bois et rentrait à la maison se mettre à l'affût derrière les rideaux de la fenêtre de la cuisine. Quand des oiseaux commençaient à picorer les pommes, Papa tirait brusquement la ficelle...

Les soirs de fin de chantier étaient un peu compliqués pour Papa. En temps normal, il s'arrêtait boire un ou deux verres de vin rouge, chez Sohier, la scierie dans le bas bourg, avant de rentrer à

la maison. Mais, ces soirs-là, il rentrait plus tard que d'habitude, le vélo à la main maintenant le bonhomme en équilibre, avec les bons-de-dieu de bons-de-dieu qui fusaient plus que de coutume. Maman, sur le pas de la porte, toujours inquiète des cancans du lendemain, ne manquait pas de le réprimander fermement. Mais, même saoul, Papa avait plutôt l'humeur joyeuse. Il s'autorisait simplement un peu de bon temps pour oublier une journée harassante.

Dans cette triste vie, les distractions comme les satisfactions étaient peu nombreuses. Les samedis soir, l'on essayait d'occuper le temps avec des jeux : une partie de dada par-ci et une partie de dames par-là qu'aimait particulièrement Papa. L'hiver, de temps à autre, mes parents invitaient les voisins pour une soirée « châtaignes » au coin du feu, avec une partie de coinche en prévision. Ces soirs-là, la cheminée était la reine de la soirée. Les chaises étaient disposées devant, en arc de cercle. En début de soirée, les flammes d'un jaune orangé léchaient les bûches une à une, pour mieux les dévorer afin de préparer la braise avant l'arrivée de nos invités. « *Entrez vite à l'intérieur !* » disait Maman, pour ne pas laisser la chaleur s'échapper par la porte. Chacun pestait contre le temps et cet hiver qui n'en finissait pas. Puis, en se frottant vigoureusement les mains en s'approchant du foyer, pour mieux prendre une poignée de chaleur, la bonne humeur s'installait.

Au cours de ces soirées, en épluchant les châtaignes, chacun allait de son ragot ou son histoire, parfois drôles. Moi, j'aimais écouter, sans dire un mot, le bavardage des adultes raconter parfois une histoire de sorcellerie, avec sa part de mystère et de

suspicion qui me hantait toute la nuit. Les uns avaient vu, dans un chemin creux lugubre aux arbres déplumés par le vent d'hiver, des cailloux rouler tout seuls... D'autres entendu une chouette hululer un soir de pleine lune, comme pour appeler l'âme d'un mourant, une nuit avant sa mort.

Dans ces temps reculés des années 50, je me rappelle que mon frère Henri, à l'occasion de la fête d'Halloween, aux origines celtiques, avait creusé une betterave, fait des trous pour les yeux et la bouche, mis une bougie à l'intérieur. Puis, dans la nuit noire, après l'avoir posée sur un talus bien en vue, mon frère, un drap blanc sur la tête, s'en donnait à cœur joie pour effrayer les filles qui revenaient de l'église une lampe de poche à la main.

Et puis, il faut bien le dire aussi, il y avait des garçons de ferme qui rôdaient dans la nuit, parfois perchés sur un mur pour entrevoir un sein galbé sortir d'un soutien-gorge d'une fille qui se déshabillait. À cette époque très rustique, où les WC se trouvaient au fond du jardin, le rituel, avant d'aller se coucher, était de sortir pisser dehors dans la cour : les filles, aux aguets, fixaient le sol, tandis les garçons sifflaient pour se donner un peu d'assurance, scrutant le ciel pour deviner le temps demain ; la nuit et ses mystères faisaient peur.

Pour moi, lors de ces veillées, l'heure du signal pour aller me coucher arrivait toujours trop vite. Je montais à mon tour, la tête boudeuse, rejoindre ma petite sœur déjà couchée dans son petit lit, après avoir dit bonsoir à tout le monde. Après la partie de cartes et avant le départ des invités, Maman leur proposait un verre de lait chaud. Les plus hardis préféraient le grog sucré avec

une bonne rasade de goutte, pour chasser la grippe, comme ils disaient. Puis, chacun repartait dans la nuit noire, la lampe de poche à la main, bien emmitouflé, promettant que, la prochaine fois, la soirée « châtaignes » serait chez eux. Ainsi se passaient les longues soirées d'hiver en attendant Noël, dans nos campagnes.

Je me souviens aussi de ces soirées cauchemardesques, où mes parents partaient avec mes frères et sœurs bien plus âgés que moi, et me laissaient avec ma petite sœur, seul au lit, en me disant : « *On va chez tel voisin, mais on va revenir de bonne heure.* » Puis, d'un ton ferme et autoritaire, Maman me disait : « *Tu récites tes prières et après... tu dors !* » J'avais beau compter et recompter les moutons, mes yeux restaient grands ouverts. Le vent qui pousse les nuages, la lune qui éclaire la chambre par intermittence, tout était bon pour que mon imaginaire se mette en alerte. Le moindre bruit me donnait l'impression qu'un fantôme allait entrer dans la chambre. J'avais beau me mettre la tête sous l'oreiller, un film d'horreur tournait en boucle dans ma tête. Souvent, je passais ces soirées-là à pleurer seul dans mon lit, en priant mes parents de rentrer. Dès que j'entendais le bruit des sabots de mon père qui remontait la cour, je m'enfouissais alors dans mon lit, la tête sous les couvertures, sans bouger d'une oreille, faisant semblant de dormir. Maman montait doucement l'escalier avec ses chaussons de feutre pour ne pas faire de bruit, puis, arrivée près de mon lit, elle me chuchotait à l'oreille : « *Yvon, tu dors ?* » Je lui en voulais tellement de m'avoir abandonné que je ne répondais pas. J'intériorisais le bonheur de sa présence sans dire un mot, avant de commencer à m'endormir avec mes rêves d'enfant.

À la maison, bien que sachant à peine lire et écrire, Maman ne se laissait pas dépasser par la vie de tous les jours. Certes, lorsqu'il y avait un courrier à écrire ou un chèque à remplir, c'était Papa qui s'en chargeait, mais, au quotidien, Maman commandait avec énergie et autorité. Parfois, lorsque j'avais fait une bêtise et que ma mère ne réussissait pas à me choper, car je courais plus vite qu'elle, elle me criait : « *Tu vas voir mon p'tit salaud ! J'va l'dire à ton père !* » Dans ces cas-là, je partais avec Youki, mon chien, bouder dans un coin, ou assis entre les choux que Papa cultivait pour nourrir les lapins, en espérant que Maman s'inquiète de ne pas me voir revenir. Généralement fatigué de sa journée, Papa n'avait pas envie de dire grand-chose, si bien que ma mère reprenait de la voix pour me dire : « *Tu manges et tu vas tout d'suite au lit !* »

Loin d'être anodin lorsque l'on connaît le sens du baptême dans un pays pauvre, Maman m'avait doté d'une marraine : Germaine Raoult, la femme du maréchal-ferrant, qui tenait aussi un petit magasin de vente et de réparation de vélos. De temps en temps, Maman me disait : « *Va dire bonjour à ta marraine, tu vas pt'ête aver un bonbon* », en espérant que je rapporte... un petit billet. Mon parrain était Jean, le fils aîné de la famille Provost qui tenait une ferme aux Saints-Anges, à un ou deux kilomètres du bourg. Sans deviner sa pensée, Maman devait se dire : « *Jean, avec sa ferme, serait certainement un bon parrain si un malheur devait arriver.* » Ma petite sœur, Marie-Hélène, était née depuis quelques mois lorsque Maman m'envoya passer mes premières vacances d'été aux Saints-Anges, chez mon parrain Jean. Pour ma mère, c'était une bouche de moins à nourrir, et peut-être qu'à mon

retour de vacances, je reviendrais avec un bout de lard et un billet, de quoi m'acheter des chaussures neuves pour la rentrée de ma première année scolaire.

À la ferme, le matin, après le café-pain-beurre, Michel, le petit frère de mon parrain, sortait les vaches de l'étable et nous partions tous les deux les conduire au pré avec l'aide de son chien. L'après-midi, du haut de mes cinq ans passés, j'étais heureux de monter dans la charrette et d'accompagner les grands au champ. Je ne faisais pas grand-chose, mais j'étais là, à écouter et à regarder les uns et les autres travailler.

Vers quatre heures, c'était déjà l'heure de la pause casse-croûte pour les travailleurs et d'un peu de repos pour l'attelage. Mon parrain, qui était l'aîné, sortait du sac à provisions un bout de lard enveloppé dans un torchon. Puis, il découpait de généreuses tranches du pain de quatre livres, sans avoir oublié de faire une croix sur l'envers de la miche, comme pour bénir un repas bien mérité.

Après le casse-croûte, je repartais avec Michel chercher les vaches et les ramener à la ferme pour l'heure de la traite. C'était mon quotidien. Ce début de vacances se passait plutôt bien, je ne m'ennuyais pas trop. Un après-midi, alors que je m'amuse à sauter d'une patte sur l'autre, sur le tronc d'un arbre fraîchement abattu, je tombe comme une pierre sur mon coude. Aïe ! Aïe ! Aïe !

Je rentre en pleurs en courant jusqu'à la ferme, tenant ma main droite dans ma main gauche. La mère de mon parrain m'assoit sur le porte-bagage de son vélo pour aller jusqu'au bourg où nous

demeurions. Maman, toute retournée de me voir arriver dans cet état, enlève ses sabots pour courir plus vite chez Henri Martin, un voisin fermier à deux pas de chez nous. Henri, toujours prêt à rendre service, prend sa voiture à cheval du dimanche, comme encore de nos jours la calèche à Marrakech, pour nous emmener tous les deux à l'hôpital de Loudéac, distant de dix kilomètres. Une brève radio chez le docteur Cordier révèle une fracture du coude et l'on décide de me plâtrer.

De retour à Saint-Thélo depuis déjà deux ou trois semaines, la date de ma première rentrée scolaire approche doucement. Les journées sont longues avec mon bras dans le plâtre, sans pouvoir m'occuper. Maman, qui n'a pourtant pas l'habitude de se promener, m'emmène, un après-midi, sur les ponts du bas du bourg pour me distraire un peu.

Toujours aussi turbulent, je joue à la marelle avec un caillou, mon pied se bloque soudain, je tombe sur mon plâtre, je hurle de douleur... Retour à Loudéac : radio de contrôle... « *Non, Madame, ce n'est pas déplacé... Tout va bien.* » Les jours passent, la douleur s'atténue. Papa m'emmène cette fois, assis sur le porte-bagage de son vélo, pour déplâtrer mon bras. Assis sur la table de consultation, le docteur Étienne tourne et retourne mon bras déplâtré, le regarde dans tous les sens, flexion, extension. Il ne s'allonge pas complètement, le docteur a l'air dubitatif.

Papa s'en inquiète :

– Faut-il le re-casser, Docteur ?

– Non, ce ne sera pas nécessaire. Tous les soirs, vous lui ferez porter des seaux de pommes – ça tombait bien, c'était la période – et vous le suspendrez à une barre fixe dix minutes tous les jours, le temps que le bras retrouve une extension maximale.

Pauvre con ! Tous les soirs, je pleurais, tellement j'avais mal. Par l'incompétence d'un chirurgien qui n'a pas su lire correctement une radio, ce qui est un comble, ma jeunesse a été pourrie. Par complexe, je n'ai jamais mis un polo ou une chemise à manches courtes de ma vie. En plus de cette infirmité, la bonne fée qui s'était penchée sur mon berceau ne m'avait pas gâté non plus. J'ai été le seul de la fratrie à recevoir en héritage l'asthme de mes parents. Dès mon plus jeune âge, tous les hivers, de rhumes en bronchites, je passais des nuits entières assis dans mon lit, ce qui me faisait rater l'école bien trop souvent.

Le matin, mes frères partaient à l'école, joyeux, en jouant du pipeau de la maison jusqu'à l'école. Les jeudis après-midi, ils faisaient du sport, du foot tous les dimanches, et moi, j'étais le rachitique de la famille qui ne pouvait pas se bagarrer ni courir comme ses frères. Dans notre petite commune, l'école n'était pas mixte. Les filles allaient à l'école privée que l'on appelait aussi l'école des bonnes sœurs, les garçons allaient à l'école publique, dirigée par Monsieur Rivallan. Au sein des familles nombreuses de la haute, il était de coutume de donner un enfant à l'église, un autre à l'armée pour défendre la France.

Chaque enfant d'ouvrier avait son avenir tracé d'avance dans le même métier que son père, ce qu'aimait remettre en cause notre instituteur, qui tirait toujours un brin de fierté lorsqu'il réussissait

à envoyer un de ses élèves au lycée à Loudéac. Notre maître d'école était un petit bonhomme de guère plus d'un mètre soixante. Tous les matins, les fenêtres grandes ouvertes, il jouait de l'accordéon ou de la trompette, comme pour appeler ses élèves à venir à l'école dans la bonne humeur. Moi, j'aimais bien son fils, Dédé, qui avait, comme moi, les cheveux coupés en brosse, ce qui permettait à Maman de mieux surveiller si j'avais des poux et, si besoin, de pouvoir les enlever plus facilement.

À l'heure dite, quel que soit le temps, Monsieur l'instituteur était dans la cour de l'école en short et maillot de corps blanc, pour diriger un quart d'heure de gymnastique obligatoire afin d'éveiller les esprits, avant qu'on se range, au coup de sifflet, sur deux files, pour une entrée en silence. La classe démarrait toujours par un cours magistral de cinq minutes sur l'éducation civique, suivie d'une chasse à la propreté. Tout y passait, les ongles, les cheveux, les oreilles... Monsieur l'instituteur ne badinait pas sur l'hygiène, un coup de règle sur les doigts ou quelques tours de la cour de récréation, les mains sur la tête, étaient là pour coller la honte aux crasseux.

En ces temps-là, dans notre Bretagne profonde, le regard des adultes était tourné en permanence vers le travail au champ, notre inspiration venait de la nature et du monde animal, les garçons s'intéressaient au foot et au cyclisme qui animaient nos villages, les filles se passionnaient pour le journal romantique *Nous Deux* et les revues sur la couture, qui était, avec la cuisine, la destinée d'une future mère au foyer. Aussi, la préoccupation de tout un chacun n'était ni la propreté ni la couleur de ses vêtements, à une

époque où l'eau n'était pas très courante et encore moins chaude. Avant de prendre la route pour l'école, surtout l'hiver, notre toilette de chat ne laissait guère de traces de savon autour du cou et derrière les oreilles. Quant aux dents, arrivé à l'âge de l'adolescence, le dimanche, elles bénéficiaient d'un brossage à l'Émail diamant, de couleur rouge pour mieux faire ressortir la blancheur des dents, qu'accompagnait un chewing-gum à la chlorophylle venue des Amériques, pour garantir une bonne haleine.

Le dimanche matin, chacun d'entre nous, dans notre prime enfance, a eu droit, debout dans la lessiveuse devant la cheminée l'hiver, la cuisinière à bois et charbon l'été, au lavage des pieds à la tête par Maman, avec le cube de savon de Marseille qui servait à frotter habituellement le linge au lavoir. Cette toilette s'achevait par l'aspersion d'un peu d'eau de Cologne du Mont-Saint-Michel pour sentir bon. Puis, nous enfilions des habits propres, repassés, parfois raccommodés minutieusement par Maman, pour aller à la messe ; des habits qu'on portait le reste de la semaine.

Revenons à notre instituteur. Sacré P'tit Louis – comme l'appelaient familièrement les adultes ! Non seulement ce maître d'école avait des résultats satisfaisants, mais, en plus, il était très impliqué dans la vie de la commune. Louis Rivallan était capitaine et entraîneur de l'équipe de football et, les samedis soirs, il animait les bals avec son bandonéon et sa trompette, donnait aussi des cours de solfège, qu'il avait appris à Saint-Brieuc dont il était natif. La seule fausse note : il était marié à une divorcée. Et dans notre petit bourg, où la religion imposait ses règles, le regard suspicieux rangeait trop facilement le couple dans le camp des communistes,

au point que certains parents mettaient leurs enfants à l'école des curés à Loudéac, pour qu'ils ne soient pas éduqués par le représentant du diable, mais dans la chrétienté.

Lors de la cérémonie du 11 Novembre, entouré de ses élèves, notre instituteur était trompettiste pour la sonnerie aux morts. Puis, il devenait chef d'orchestre : les uns jouaient du pipeau, tandis que les autres chantaient la Marseillaise en chorale.

S'il m'arrivait parfois de me plaindre d'avoir reçu une gifle par l'instituteur, Maman me répondait : « *Il a bien fêté, si c'était mé j'ten aurais mis deux !* »

Un jour, alors que l'alcoolisme faisait des ravages dans nos campagnes, sans que nous, enfants, en ayons conscience, Monsieur l'instituteur est monté sur l'estrade de la classe avec dans ses bras un... lapin vivant, que lui avait donné sans doute un agriculteur en échange d'une attention particulière à l'un de ses enfants. Ce jour-là, après nous avoir expliqué que l'alcool écourtait la vie de l'homme, il a pris le lapin, lui a versé dans la gueule ouverte un verre d'eau-de-vie, avant de le poser sur le bord de la fenêtre. Après quelques soubresauts qui ont duré quelques secondes, le lapin était mort. Nous étions stupéfiés par la démonstration.

Ma mère, active et populaire, avait acquis l'estime de tous dans le bourg, tout comme auprès de l'église et de son curé, lorsqu'elle s'occupait, avec d'autres femmes toutes dévouées, à fleurir le chemin de la Fête-Dieu, dont il serait trop long, ici, d'expliquer la signification. Toujours est-il que, pendant qu'Henri Le Bouffo traçait à la chaux sur la route un chemin d'un bon mètre de large

sur un circuit d'un kilomètre environ, Maman m'envoyait, durant deux ou trois soirs après l'école, faire les talus pour cueillir des fleurs sauvages, coquelicots, bleuets, et surtout les corolles en doigt de gant des digitales, que chacune utilisait selon son inspiration pour réaliser des tableaux à base de sciure teintée de différentes couleurs, ainsi que de marc de café pour la couleur noire, qu'elles décoraient ensuite essentiellement par des fleurs des champs.

Puis, le moment venu, nous avions en Paul Duault un homme dévoué, qui trouvait toujours le temps pour prendre la tête de la cérémonie comme porteur de la croix, suivi des enfants de chœur et du prêtre sous le dais, accompagné d'un évêque, qui venait célébrer par sa présence, cette journée remplie de symbole et de solidarité pour le bonheur de la commune, qui en tirait une grande fierté par des photos et un article titré Saint-Thélo dans *Ouest-France*.

Maman, dans ces occasions et dans bien d'autres encore, aimait se faire remarquer par son dévouement, riche dans son cœur au service d'une cause qui lui semblait utile pour la collectivité. À titre d'exemple, lors d'un accouchement d'une femme du bourg, le docteur Pottier était rassuré de savoir qu'avec la mère Hélène au côté de la future maman, elle était entre de bonnes mains. Il pouvait arriver au dernier moment pour n'avoir parfois que le cordon ombilical à couper, le travail était fait et bien fait.

Arrivé vers l'âge de huit, dix ans, j'enviais de plus en plus mes frères qui pratiquaient des activités qui m'étaient interdites à cause de mon asthme. Les frères Evano étaient craints sur les terrains de foot, Gilbert par son talent, Henri par son engagement, y allaient toujours de bon cœur. L'esprit de clocher se poursuivait souvent

jusqu'au bal du samedi soir. Il n'était pas rare qu'Henri rentre au petit matin sur sa Vespa, encore alcoolisé, avec les traces d'une bagarre qui mettait Maman dans tous ses états.

Moi, dans ces années-là, je passais mes vacances d'été à Croixanvec chez ma tante Louise, qui tenait une petite ferme. La première année, Papa m'avait emmené, assis sur le cadre de son vélo, mais, l'été suivant, je suis parti seul en faisant une halte à Saint-Caradec pour dire bonjour à ma sœur aînée. Simone exerçait le métier de couturière dans une petite maison avec vitrine sur la place du bourg. Cette halte était surtout pour moi l'occasion d'écouter l'arrivée du Tour de France. Ma sœur me le dira bien des années plus tard : elle était enceinte et, ce jour-là, elle n'attendait qu'une chose, que je parte au plus vite, pour appeler le docteur. Martine, ma première nièce, allait naître.

Je ne garde que des bons souvenirs de ces deux ou trois années de vacances passées à Croixanvec. Je jouais avec le fils Alain, le gros agriculteur du village, et Jean-Paul Le Hir, dont nos prairies étaient voisines. Si bien qu'on se retrouvait souvent tous les trois à garder nos vaches ensemble. Dès que le troupeau semblait tranquille, on pataugeait, nu-pieds nu-pattes, dans le ruisseau, à construire des barrages avec des pierres, des moulins avec des branches de noisetier qu'on taillait avec notre couteau, des lance-pierres pour tenter de tuer un oiseau. Sur le chemin de halage du canal qui passait à proximité, j'apprenais à distinguer les cèpes des têtes de nègre, mais aussi les couleuvres des... vipères, qui n'étaient jamais bien loin. J'observais les vaches qui s'emballaient parfois jusque dans un champ voisin, agacées par les piqûres des taons, mais aussi le

chien de garde qui partait en courant, après avoir reniflé ses excréments, à la recherche d'une herbe médicamenteuse pour soigner ses intestins.

Bien entendu, personne d'entre nous n'avait l'heure. On se fiait, les jours de soleil, à l'ombre d'un chêne émondé. Autrement, on comptait le nombre de coups des cloches de l'église, dont le son n'arrivait pas toujours distinctement jusqu'à nous quand le vent était contraire et, surtout, quand notre attention était aux jeux. Si bien que, lorsque j'entrais les vaches dans l'étable, ma tante Louise me grondait gentiment, car mon oncle Émile m'attendait pour passer à table avant de repartir travailler au champ. Souvent, en fin d'après-midi, j'aidais ma tante Louise à traire les vaches ou à tourner la manivelle de la baratte, à genoux, afin de produire le beurre et le lait ribot pour la semaine. Mais j'adorais surtout aller au champ avec mon oncle Émile. J'essayais de travailler comme un grand à l'occasion des foins. Mon oncle m'apprenait aussi à lier en botte le blé, à ériger des tas dans l'attente de les gerber dans la charrette, en fin de vacances, en vue de la batterie, le grand événement de l'année, jour de fête où l'alcool ne manquait pas.

Loin de Saint-Thélo et heureux chez ma tante Louise, je laissais la nature développer ma curiosité ; tous les jours étaient pour moi une nouvelle leçon d'éveil. Mais mon petit bonheur ne m'empêchait pas de reluquer d'un sale œil les petits Parisiens qui arrivaient dans nos campagnes blancs comme des cachets d'aspirine, mieux habillés que nous. Eux couraient derrière leurs voitures téléguidées, et moi derrière un cercle en fer, que je guidais avec un bout de bois sur lequel Papa avait planté un clou. Les vacances

terminées à Croixanvec, avant de reprendre l'école, Maman m'emmenait travailler comme journalier dans des exploitations voisines pour ramasser les haricots verts et les petits pois. Ce qui rapportait un peu d'argent à Maman pour m'acheter des habits neufs pour la rentrée scolaire.

Comme je l'ai déjà dit, Maman était une très bonne cuisinière. Les dimanches matin, quand elle n'était pas Chez Paul, elle passait une partie de sa matinée, tout en transmettant naturellement son savoir, à nous mijoter parfois un de ses lapins, à petit feu dans sa cocotte en fonte, entouré de patates et de carottes coupées en quatre, dont je garde encore la saveur en bouche. Lors de ces dimanches matins-là, Maman chopait toujours l'un d'entre nous avant de partir en courant en direction du bourg. Pendant que l'un était aux épiluchures, l'autre frottait les meubles à la cire d'abeilles jusqu'à ce que ça brille. Chez nous, il y avait toujours du va-et-vient. Maman s'occupait aussi des hardes de quelques vieux garçons qui travaillaient en ferme, qu'elle lavait et raccommodait avant de les repasser. Et, comme elle n'osait pas demander d'argent, elle fixait sur chaque pile, avec une épingle à nourrice, un bout de papier journal où elle avait écrit le prénom et le prix...

Quant à Papa, pendant que d'autres allaient à la messe, il passait sa matinée à couper les cheveux et à raser les barbes de quelques habitués, ce qui lui permettait d'avoir quelques pièces pour acheter son tabac. Le dernier client, en fin de matinée, avait droit à un verre de vin rouge, ce qui donnait l'occasion au coiffeur de boire un petit coup aussi. La semaine, Papa ne buvait que du cidre, mais, le dimanche, pour faire plaisir à son homme, Maman achetait une

bouteille de vin rouge, un Dom Rémy ou Saint-Grégoire, qui nous venaient d'Algérie après avoir été coupés avec un vin du Rhône pour en faire un pinard honorable.

Parfois, Maman pestait contre son homme, qui avait bu en cachette dans la bouteille. Démasqué, il ne renchérissait pas, il partait penaud, les oreilles basses, travailler dans son jardin en attendant que l'orage passe. Les années passaient doucement ; à chaque fois que Maman m'envoyait faire des courses Chez Paul, je retrouvais, sur la place de l'église, mon copain Jean-Yves Dano et nous faisions d'interminables parties de foot... en chaussons après avoir enlevé mes sabots, qui servaient de but, pour courir plus vite. J'en revenais en sueur, rouge pivoine, les genoux couronnés de nouvelles plaies qui remplaçaient les anciennes croûtes.

Maman, soucieuse de ne pas laisser l'argent lui filer entre les doigts, se mettait en colère. Non seulement j'usais mes chaussons plus vite que de normal, mais j'avais aussi enfreint les consignes du docteur de ne pas courir à cause de mon asthme récurrent. Mais, moi, je voulais juste jouer au foot comme mes frères, si bien que j'étais souvent en conflit avec ma mère. De santé fragile, à chaque rentrée scolaire, j'avais droit au vermifuge pour éviter le ver solitaire et à une cuillerée d'huile de foie de morue, durant une semaine. Je devais la boire, de gré ou de force.

À cette époque, nous mangions peu de viande rouge, tout au plus une à deux fois par mois. Si bien que Maman, pour requinquer son petit rachitique, me disait parfois dans son patois : « *Va m'cheurcheu ché Georges Duault – le boucher – une tranche de foué de viao, tu lui diras que Maman viendra la peuyeu à la fin du*

moué. » Autrement, nous avions toujours en file d'attente un lapin ou un poulet pour la casserole, un ragoût par-ci, un rôti par-là, un pot-au-feu avec la soupe le soir, et un bout de lard en échange d'un service rendu chez un voisin faisait la jointure entre deux omelettes. Tous les légumes venaient du jardin. Papa y passait une heure tous les soirs après sa journée, et son samedi quand il n'était pas occupé à autre chose. Les épluchures de légumes nourrissaient les lapins, les poules recyclaient les déchets alimentaires et produisaient suffisamment d'œufs pour le gâteau du dimanche.

Dès que j'étais rentré de l'école, après avoir terminé mon pain-beurre-chocolat ou bu mon bol de lait, Maman m'envoyait à la ferme remplir le broc à lait et, chaque vendredi, je ramenais la motte de beurre pour les tartines et la cuisine. Parfois, en chemin, je ramassais, avec la pelle et le balai, le crottin de cheval pour engraisser les géraniums, ou j'allais à l'herbe pour les lapins, en manque de nourriture. En ces temps-là, où chacun travaillait pour se nourrir, une bonne ménagère se devait d'être économe et astucieuse en sachant réutiliser tous les restes. D'ailleurs, à la maison, nous n'avions pas de poubelle... car nous n'avions pas de déchets. Le peu de restes était mélangé au fumier des poules et des lapins, puis enfoui dans le jardin par Papa, à l'entrée de l'hiver.

À la campagne en Centre Bretagne, l'éducation des enfants se faisait à l'école, tandis qu'à la maison, c'était le dressage des gamins. Le lundi matin, jour de la lessive, les nouvelles du dimanche allaient bon train, au lavoir, sur le bord de la rivière dans le bas bourg de Saint-Thélo. Et si Maman, qui ne supportait pas que l'on critique l'un de ses enfants, qu'elle voulait irréprochable, propre

et poli, avait été offensée à mon sujet par une commère avec des propos blessants (sans qu'elle sache quoi répondre), c'était la raclée assurée pour moi.

Maman, qui trimait beaucoup pour nourrir sa famille, n'était pas très méchante, mais l'enfant ne devait pas sortir du chemin tracé en tenant compte des recommandations de l'Église, jusqu'à sa communion. En cas de fautes, la confession permettait au curé de rappeler les fondements d'une éducation en bon chrétien. Sui-vaient des prières à genoux devant l'autel pour obtenir le pardon de Dieu, avant d'avoir le droit de communier le dimanche suivant, en fin de messe. Bien souvent, pour me réprimander, Maman, qui avait la main leste, prenait une poignée d'orties et me fouettait sur les jambes pour que je m'en souvienne le plus longtemps possible. Après coup, je pense que Maman, dans son for intérieur, regrettait les corrections qu'elle m'infligeait, mais sa conscience lui dictait qu'une bonne mère devait bien élever ses enfants pour avoir le respect de tous les gens du bourg.

Chez nous, à la maison, les éclats de rire, comme les blagues, n'étaient pas souvent au menu du jour. D'ailleurs, les pauvres ne savent pas rire ; mes parents, déjà vieux avant l'âge, travaillaient tous les jours, de l'aube à la nuit tombante, pour nourrir simplement leur famille. Maman avait l'inquiétude permanente, qui lui taraudait l'esprit, de savoir comment, à la fin du mois, elle allait bien pouvoir payer le commerçant qui lui avait fait crédit, car, même pauvre, il y avait l'honneur de pouvoir marcher la tête haute dans la rue.

Heureusement, la religion avait bien fait les choses pour distraire ses ouailles. Sur le calendrier, elle avait posé des moments de fête et de joie, auxquels venaient s'ajouter un baptême par-ci, un mariage par-là. Ah les mariages, c'était quelque chose ! Nous avions à Saint-Thélo, Eugène Limon, un gars du coin qui, dès la sortie de l'église, l'accordéon en bandoulière, prenait la tête du cortège pour conduire le couple de mariés à la mairie, distante d'une centaine de pas de l'autre côté de la place. À leur sortie, après quelques rondes sur la place, au son de l'accordéon, pour se mettre en train, le cortège, de parfois cent cinquante personnes, se reformait derrière Eugène, pour faire, cette fois-ci, la tournée des bistrots, où ça trinquait fort. De café en débit de boisson, la musique aidant, la joie communicative des mariés, soutenue par la jeunesse, s'installait dans tout le bourg. Les uns desserraient leur nœud de cravate pour mieux libérer la glotte, les plus anciens s'accrochaient au bar pour être au plus près de leur verre, tandis que les plus hardis s'exclamaient de loin pour aller embrasser la mariée et féliciter son mari.

Dans ce joyeux tintamarre, chacun reprenait ensuite le cortège, pour rejoindre, cette fois, le « vin d'honneur » installé sur une nappe blanche, où le curé et le maire, ainsi que quelques voisins triés avec soin, venaient rejoindre la fête pour saluer l'union des jeunes tourtereaux, le verre à la main où le mousseux coulait à flots. Au bout d'une bonne heure, parfois beaucoup plus, à boire et à reboire encore, entrecoupée de quelques pas de danse sur la place de l'église, chacun arrivait un peu pompette dans la salle de restaurant, où un vin cuit était servi pour ouvrir l'appétit de chaque

invité. Chacune et chacun s'installait à table devant son carton mentionnant son nom ; Eugène avait son assiette en bout de table pour partager le repas comme toute l'assemblée, en attendant le trou normand. À ce moment, il se levait pour nous jouer un petit air de guinguette, qui dérapait rapidement « bras dessus, bras dessous » sur des chansons de circonstance beaucoup plus paillardes, pour finir de décoincer les plus timides.

Dans ces moments de convivialité, Maman oubliait ses tracas, tandis que Papa, sous un air sévère, buriné par les intempéries, poussait une de ses chansonnettes préférées, *Le petit vin blanc* ou *Au clair de la lune, mon ami Pierrot*, qu'il chantait toujours debout, le verre à la main. À la fin du repas, un orchestre se formait autour d'Eugène. Pendant que les parents enchaînaient les danses, les rondes et les « à la queue leu leu », les gamins finissaient les verres de leurs parents en cachette sous la table, abrités par les nappes. Puis, arrivé au petit matin, les femmes commençaient à houspiller doucement leurs maris pour les faire rentrer à la maison, souvent saouls comme des cochons, pour enfin coucher leurs marmots, qui dormaient déjà depuis un bout de temps dans un lit de fortune dans la pièce d'à côté. Ces fêtes, en apparence religieuses, rendaient, me semble-t-il, la pauvreté plus facile à porter, de même que la mort me semblait mieux acceptée par les pauvres d'hier que par les argentés d'aujourd'hui, qui ne cessent de courir à la recherche du bonheur qu'ils ne trouvent pas.

J'allais vers mes douze ans ; Papa avait rafistolé un vélo de l'un de mes frères, pour que j'en aie un comme tout le monde, à l'occasion de ma communion. Nous étions peut-être bien la veille, mon

frère Gilbert, de quatre ans mon aîné, le quatrième de la fratrie, était rentré de Loudéac pour le week-end. Au moment du coucher, il me regarde monter dans mon lit le cul à l'air et s'empresse de moucharder à Maman que j'ai une fesse rouge et plus grosse que l'autre. Tout de suite, elle s'inquiète et monte dans la chambre. Au toucher, la fesse est non seulement rouge et plus grosse que l'autre, mais également plus chaude.

Elle me dira bien plus tard que, sur le coup, elle s'était sentie coupable, car elle croyait, en me poursuivant, m'avoir envoyé, avec le pied, son sabot qui m'avait touché la fesse !

Bref... Me voilà reparti pour une série de radios. On diagnostique un abcès à l'intérieur de la fesse, communiquant avec une poche qui se situe dans le bas-ventre. Du jamais vu !

Les chirurgiens s'étonnent. De mon côté, je cherche et me souviens qu'une petite année plus tôt, mon oncle Georges, arrivé tout droit de Paris avec sa 203 Peugeot, était passé dire bonjour à sa sœur, ma mère. Ce jour-là, pendant qu'ils discutaient tous les deux à la maison autour d'un café, je m'étais assis sur un clou qui dépassait d'une planche qui avait servi de coffrage sur un chantier de Papa. Il n'y avait eu aucune plaie, tout au plus une goutte de sang. Pourtant, mon oncle Georges avait décidé d'appeler le docteur pour qu'il me fasse une piqûre contre le tétanos et on en était resté là.

À l'hôpital, j'étais la curiosité de la journée, de ponction en ponction pour vider l'abcès, l'un des chirurgiens, le docteur Cordier, propose l'opération. Mais le docteur Étienne s'oppose,

prétextant qu'un abcès chaud ne s'opère pas. Du coup, ils décident d'injecter un désinfectant et de programmer des séances de rayons X de façon à assécher l'abcès. Pendant deux mois, chaque jeudi, Maman m'accompagnait en vélo jusqu'à Loudéac pour faire mes neuf séances de rayons. À la suite de quoi, je fis une à deux visites de contrôle qui apportèrent la satisfaction du corps médical, bien que je me souvienne avoir eu une petite fièvre constamment durant des années.

Un soir de la fin de l'année scolaire, je reviens avec mes résultats. Nous allons passer à table quand arrive mon instituteur, Louis Rivallan. Après quelques palabres avec mes parents, il leur annonce qu'avec mes absences répétées, mon niveau scolaire est trop faible pour prétendre obtenir une bourse pour entrer au lycée à Loudéac, comme avait pu le faire, quatre ans plus tôt, mon frère.

À nouveau, j'ai l'esprit chagrin de ne pas réussir à suivre les traces de Gilbert. Déjà, mon asthme et mon bras cassé me privaient de sport. Là, je me sentais, une nouvelle fois, vraiment mis à l'écart. Ma grande sœur, Simone, de dix ans mon aînée, était mariée. Henri, mon grand frère qui ne voulait pas être maçon comme Papa, s'était engagé à dix-huit ans pour cinq ans dans la marine. Et moi, je rongerais ma rancœur en attendant la fin de ma scolarité à Saint-Thélo, tout en espérant ne jamais devoir aller travailler en ferme.

Dans les années 50-60, il n'était pas essentiel pour une jeune fille d'avoir un métier. Par contre, elle devait être issue d'une famille de bonne renommée, travailleuse, sachant faire la cuisine, ce qui en ferait une bonne ménagère prête à marier. Dès l'âge de

la puberté de leur fille, les mamans commençaient à préparer le trousseau, en vue du mariage. Tous les ans, l'été, un Joseph – c'est ainsi qu'on appelait un vendeur originaire de nos colonies – tapait de porte en porte pour vendre de la lingerie. Une année, elles achetaient les draps, l'année suivante les serviettes, en espérant ne pas être prises de court par une grossesse imprévue, tant redoutée.

Dans la campagne de mon enfance, les distractions n'étaient pas nombreuses. Il y avait bien le match de foot et les parties de cartes et de boules, la fête foraine et le tournoi de sixte en fin de saison, comme dans à peu près chaque village. Il s'agissait d'épreuves sportives destinées aux gamins, dont je faisais partie, et des jeux de force pour les costauds aux gros biscoteaux, comme soulever une enclume, courir le plus loin possible avec un sac de cent kilos sur le dos ou le tir à la corde, etc. Mais, au quotidien, l'esprit de la jeunesse était tourné vers le bal du samedi soir, parfois attendu depuis longtemps.

Au fil de la soirée, au rythme des danses, les couples les mieux endimanchés se formaient aussi vite qu'ils se défaisaient, chacun essayant de trouver la meilleure chaussure à son pied. Les plus moches occupaient souvent les banquettes, les timides – « J'voudrais bien, mais j'ose pas » – s'enfilaient des bières à la buvette en attendant la pénombre pour tenter leur chance lors d'un slow. Et puis, vers deux heures du matin, chacun rentrait chez soi à vélo, la tête dans les étoiles, en espérant, la prochaine fois, emballer sa cavalière, la bécoter en préliminaire, pour avoir le droit de la raccompagner avec l'espoir de la blottir dans ses bras pour lui rouler une galoche, et plus si les circonstances s'y prêtaient.

Odile, ma deuxième sœur, travaillait depuis déjà quelques années chez les Le Meur, ses parrain et marraine qui tenaient une ferme à deux pas de chez nous, transformée ces dernières années pour devenir le Musée du lin. Un samedi soir, avant de partir danser, Odile présente à Maman son amoureux du nom d'Emmanuel. Un jeune homme certes bien mis, chemise blanche, cravate verte, prêt pour aller danser, mais... il est rouquin.

De surprise en surprise, Odile apprend à Maman qu'ils allaient devoir se marier au plus vite, car elle est enceinte. Pour éviter les potins dans le bourg, il fallait faire rapidement pour sauver les apparences. Enfin, Manu annonce aussi à Papa et Maman qu'en tant que soutien de famille, il n'irait sans doute pas en Algérie.

(La France étant en pleine guerre, le service militaire était, dans le meilleur des cas, de 18 mois, souvent 24, qui pouvaient s'étirer bien au-delà parfois, selon le contingent.)

Maman, toujours aussi tracassière, devait se dire : « *Comment Odile va-t-elle faire pour élever seule son enfant s'il part en Algérie ?* » Le seul atout qui la rassurait, c'est que son futur gendre, qui était auburn et non rouquin, avait un bon métier. Il était plâtrier et pourrait nourrir sa famille. Car, oui, en ces temps-là, l'important était de manger à sa faim et, si possible, de la viande rouge du boucher, le midi, pour les travailleurs.

Quant à Gilbert, en première année au lycée de Loudéac, sélectionné dans les U16 de Bretagne, il s'éclatait tous les week-ends au foot. Pour l'anecdote, un jour de sa première année,

Gilbert perturbait le cours de la classe en se raclant la gorge. Louis Chev , le professeur principal, interrompit son cours et lui demanda : « *Qu'est-ce qui t'arrive, mon petit Gilbert ?* » Et mon frère de répondre tout de go : « *J'ai un pet dans ma goulette qui m'grette et qui m'f  toute.* »

Quoi ? Et de répéter : « *J'ai un pet dans ma goulette qui m'grette et qui m'f  toute.* » Suivi, cette fois, d'un éclat de rire général, qui démontrait qu'entre la ville et la campagne, il y avait tout un monde, bien que nous ne fussions distants que de dix kilomètres. Dans la traduction d'un patois pratiqué à Saint-Th lo, Gilbert voulait dire : « *J'ai un poil dans la gorge, qui me gratte et qui me fait tousser.* »

Puis, un bouleversement se produit à la maison. Nous étions dans les années 55, 56, j'avais une douzaine d'années ; un soir, Papa rentre avec quatre-vingt-dix poussins sur le porte-bagages de son vélo. Je ne sais pas si tout cela était bien préparé, toujours est-il que nous avons entrepris immédiatement la construction d'un petit poulailler pour accueillir ces petites bêtes jaunes. Encouragé par les frères Glon, qui produisaient les aliments Sanders, Papa s'était mis en tête d'abandonner progressivement la maçonnerie qui ne payait pas beaucoup, pour se consacrer à l'élevage de poulets. Maman étant très contente de l'essai, Papa décide d'agrandir le premier poulailler, puis d'en construire un deuxième. Nous devenons ainsi partenaires des frères Glon, qui s'engagent à nous acheter deux cent cinquante poulets de deux kilos et demi chaque mois.

Pour atteindre ce poids, quinze jours avant la vente, nous devions chaponner chimiquement chaque poulet, en lui glissant sous la peau de l'aile une pastille d'hormone de croissance (diéthylstilbestrol) avec une petite seringue que nous avait fournie Glon. Ainsi, il mangeait et buvait davantage, nuit et jour, et grossissait plus vite... Les dérives liées à l'appât du gain commencent à prendre forme.

Bien des années plus tard, Jean Ferrat écrira une magnifique chanson, *La Montagne*, où il chante, notamment : « *les gens rentraient dans leur HLM, manger des poulets aux hormones* ». Cette chanson contribua beaucoup à l'interdiction des hormones dans l'élevage des poulets, suspectées par ailleurs d'une croissance anormale de la jeunesse du début des années 60.

Je passai mes deux dernières années de vacances scolaires chez Victor Marsouin, qui tenait une belle petite ferme dans le bas bourg de Saint-Th lo. Victor était en avance pour l'époque. Le Massey Ferguson avait remplacé les chevaux pour une agriculture mécanisée moins pénible pour la main-d'œuvre des champs. De cette période, je me souviens surtout d'un grand moment : le jour où on a tué le cochon.

Maman, comme il se doit, était venue donner un coup de main à cette journée si particulière. Après avoir égorgé la bête, plusieurs personnes s'étaient affair es autour. Les unes pour récupérer le sang tout chaud et le faire cuire, il servira à faire le boudin, tandis que d'autres  bouillaient le cochon avec des seaux d'eau chaude pour mieux gratter la couenne afin d'enlever toute trace de poils. Puis, les fines lames découpaient les rôtis, les côtes, le lard,

qui prenaient la direction du charnier en grès rempli de sel pour sa conservation. Pendant ce temps, d'autres s'étaient mises à préparer les terrines de pâté, le boudin, les saucisses et la cochonnaille.

À la fin de la journée, il ne restait plus rien. Juste quelques traces de sang et les poils grattés sur la couenne, qui partaient en direction du tas de fumier. En fin de journée, Maman était repartie avec, sous le bras, de quoi nourrir sa famille une petite semaine, en échange de cette journée de services rendus... Avec l'arrivée des poulets, l'électricité était devenue vitale, Papa en profita pour installer un surpresseur pour alimenter les abreuvoirs avec l'eau du puits. En même temps, Maman eut l'eau à l'évier de la cuisine. C'en était fini des corvées d'eau et des : « *Yvon, va chercheu une seuillée d'iaou au puits.* » À chaque vente de volaille, les yeux de Maman pétillaient de bonheur. Elle rangeait précieusement ses billets dans une boîte métallique à biscuits, qu'elle plaçait précieusement dans l'armoire ramenée par Grand-Père. Les difficultés du quotidien s'éloignaient peu à peu, Maman avait son homme sous la main, Papa mettait de l'eau dans son cidre, les soirs de bordées étaient finies.

Mes quatorze ans pas encore sonnés, mon brevet sportif obtenu me donna deux points à mon certificat d'études, que j'obtins assez facilement. Il fallait me trouver du travail pas trop dur pour ma santé présumée si fragile. Maman en parle à Gilbert, qui travaillait depuis une année comme magasinier dans le grand garage Lucas à Loudéac, concessionnaire des marques Simca, Massey Ferguson et Vélosolex. Gilbert était bien vu par ses

patrons, qui m'ont embauché comme apprenti magasinier, sous la tutelle de mon frère.

Grâce aux rentrées d'argent régulières avec la vente de poulets, Maman, débarrassée d'un vrai souci me concernant, charge Gilbert d'acheter une moto pour nous deux ; ce sera une 250 CC BSA, très en vogue à l'époque. Le frangin devient vite la terreur sur cette petite route sinueuse entre Loudéac et Saint-Thélo. En traversant les villages, les gens disaient en levant les bras au ciel : « *Il roule comme un fou ! Il roule au moins à cent !* » En réalité, c'était surtout beaucoup de bruit et peu de vitesse, car mon frère conduisait la machine avec une bonne dextérité.

Nous avons fait ensemble le trajet, matin et soir, pendant une petite année, avec une bûche mémorable dans le bas de Trévé, où la moto avait dérapé sur une bouse de vache, nous envoyant valdinguer tous les deux dans les ronces et les orties. Puis, Gilbert, en pleine guerre d'Algérie, décide de devancer l'appel et s'engage pour trois ans dans les chasseurs alpins. Sans doute que mon frère avait une double idée en tête : d'une part, il préférait maîtriser que de subir ce mauvais moment à passer ; d'autre part, en étant gradé, il allait toucher un pécule plus important qui lui permettrait, dès son retour, de redémarrer dans la vie avec un projet.

Il est affecté à Grenoble, où il effectue ses classes, avant de partir combattre les fellaghas avec le grade de sergent dans les Aurès, en Kabylie. Un jour, pris en embuscade, une rafale de mitrailleuse reçue à mi-cuisse a failli, à quelques centimètres près, lui enlever ses bijoux de famille. Et moi, pendant que mon frère crapahutait dans les montagnes, j'appuyais sur les pédales de mon vélo pour

aller travailler. Qu'il pleuve, qu'il vente, tous les matins, je partais avec mon imperméable vert, une musette sur le dos, dans laquelle je mettais ma gamelle du midi que Maman me préparait la veille.

L'esprit rêveur, souvent en direction du sport, j'essayais de me faufiler dans la vie, à la recherche de quelque chose que je ne trouvais pas. Heureusement, Odile, jeune mariée, mais aussi jeune maman de Dominique, habitait à Loudéac. Ma sœur, bien seule depuis que Manu avait rejoint l'armée à Versailles, était contente d'avoir son petit frère à manger chez elle le midi. Rue Lavergne, l'argent ne coulait pas à flots, mais plutôt au compte-gouttes. Pour faire face à ses responsabilités de chef de famille, Manu passait bien des week-ends de permission à refaire le plâtre des appartements de ses officiers, afin de compléter sa maigre solde, au lieu de rentrer voir sa jeune épouse dont il était éperdument amoureux.

Toute jeune maman, la vie n'était pas rose pour ma sœur. Pour réussir à joindre les deux bouts, elle avait trouvé un travail à domicile, chez Ragot Mouche, une petite société de renommée internationale, spécialisée dans la fabrication de mouches artificielles pour la pêche. Ce n'était pas cher payé la pièce, mais Odile compensait par beaucoup d'heures, qui l'emmenaient, entre deux biberons, souvent bien loin dans la nuit.

Dès mon jeune âge, le soir après manger, Papa m'avait initié aux petits secrets mécaniques de la bicyclette, notre seul moyen de transport. À chaque fois qu'il rentrait son vélo dans la cuisine pour faire un peu de mécanique, et pour ne pas fâcher Maman avec une tache d'huile vite répandue sur le sol en ciment, Papa commençait toujours par étaler quelques pages du *Ouest-France* qu'il avait lu la

veille. Assis par terre, les jambes croisées, j'aimais ces soirées qui aiguisaient ma curiosité, que ce soit pour réparer une chambre à air lors d'une crevaison, dévoiler une roue qui avait mal supporté le choc dans un nid de poule ou encore démonter et remonter la roue libre de la bicyclette. Très tôt je savais me débrouiller, pour ne pas en avoir une pièce en trop, en cours de remontage.

Levé tôt pour arriver à l'heure à Loudéac, distant de dix kilomètres, parfois debout sur les pédales face au vent, la route était longue, bien trop longue pour le gamin frêle que j'étais.

La rage au cœur, il m'arrivait de mettre le pied à terre pour finir de monter les côtes, bien trop nombreuses entre Saint-Thélo et Loudéac. Si bien que c'était toujours un ouf de soulagement lorsque j'arrivais dans le haut de la côte de Saint-Bugan. Là, je savais qu'il ne me restait plus qu'à dérouler pour arriver à l'heure au garage. En fin de matinée et en milieu d'après-midi, il m'arrivait souvent de m'assoupir quelques minutes entre les rayons de pièces détachées, tellement j'étais fatigué. Pourtant, comme le foot m'était interdit, après mon travail de magasinier au garage, il m'arrivait, en période de beau temps, de faire un détour qui rallongeait mon trajet d'une vingtaine de kilomètres, parfois plus, avec l'envie de devenir le nouveau Louison Bobet, la fierté de toute la Bretagne.

Mon contrat d'apprenti terminé, j'imaginai mal le Garage Lucas me garder lorsque mon frère reviendrait de son service militaire. Et puis, le travail de magasinier ne me plaisait pas plus que ça, et encore moins sous les ordres de mon frère, dont je n'acceptais pas la hiérarchie. Alors, lorsque j'allais en ville porter les colis à la poste, je traînais un peu, le nez au vent, pour voir ça et là si un

nouveau métier pourrait me convenir. Je m'interrogeais : peintre en bâtiment, ouvrier debout sur un escabeau, la musique du transistor à fond, en train de refaire les plafonds d'un grand hôtel en réfection en face de l'église, pourquoi pas moi ? Mon oncle Georges avait bien quitté la farine de sa boulangerie pour faire du plâtre en région parisienne. Il gagnait bien sa vie, au point d'avoir acheté une 203 Peugeot qu'enviaient beaucoup de personnes quand il rentrait au pays. Dans mes réflexions de gamin qui n'avait connu que la ferme et détestait le métier de maçon de Papa, un métier dans le bâtiment, à l'abri des intempéries, était une solution qui me trottait en tête.

Nous sommes en août 1958, la France vient de terminer troisième de la coupe du monde de football en Suède, battue en demi-finale par un gamin de dix-sept ans nommé Pelé. En France, l'usine Renault, devenue le baromètre syndical et salarial, est fermée pour quatre semaines de congés payés. Tous les Bretons montés à Paris sont de retour pour leurs vacances. Chez nous, on ne sait pas bien ce que veut dire congés et encore moins congés payés. On regarde ces Parisiens, à la fierté proche de l'arrogance, qui nous arrivent l'été comme les doryphores dans un champ de patates, avec méfiance, pendant que tout le monde est au champ en pleines moissons avec d'innombrables heures de travail, du lever au coucher du soleil, avec comme seul repère les cloches de l'église.

Après avoir vendu leur ferme depuis une paire d'années, ma tante Louise et mon oncle Émile font partie de ceux-là, tout comme mon autre oncle Victor, parti en éclaireur en région parisienne quelques années plus tôt. Tante Louise vient rendre visite

à ma mère, qui est sa sœur aînée, et aussi à son père, mon grand-père, qui habite désormais avec nous, depuis leur départ pour la capitale.

Moi, j'aimais bien Grand-Père Le Bris ; il avait laissé sa ferme à son fils aîné, Jean-Louis, pour se retirer dans une jolie petite maison en bordure du canal à Saint-Gonnery. Mais, à la suite de la mort de sa femme et le départ de sa fille Louise, qui vivait à quelques minutes à vélo, il avait dû se résigner à venir naturellement habiter chez sa fille aînée, ma mère. Tout en rondeur, au propre comme au figuré, avec sa ceinture de flanelle héritée du travail aux champs, ses bretelles et ses moustaches grisonnantes, mon grand-père représentait, pour mes yeux d'enfant, le sage avec le bon sens paysan. De plus, bien que paysan près de la ville où il vendait, sur le champ de foire, ses bestiaux, il me semblait qu'il avait un niveau de connaissances supérieur à celui que nous avions dans notre bourg à Saint-Thélo.

J'ai le souvenir aussi qu'à son arrivée, mon grand-père nous avait offert un grand poste de radio, plus moderne, pour écouter les informations. Et moi, dès la sortie de l'école, j'arrivais en courant pour écouter en direct l'arrivée du Tour de France ; les exploits sportifs de mes idoles me comblaient de bonheur. Pour Papa, c'était l'occasion aussi d'échanger sur l'actualité avec Grand-Père, qui l'invitait parfois à boire le Ricard, le dimanche, dans le bourg. Je me souviens également d'une de ses réflexions au sujet du Général de Gaulle, élu président de la république : « *Un militaire au pouvoir, ça nous annonce rien de bon !* » Comme quoi...

En ce grand jour de retrouvailles, les adultes sont tous assis autour de la table. La boîte de boudoirs est de sortie pour accompagner le café, la bouteille de vin rouge aussi. Tante Louise, tout enjouée de sa nouvelle vie en région parisienne, raconte qu'avec le salaire qu'Émile fait à l'usine Renault à Flins, ils peuvent s'offrir beaucoup de choses. Moi, j'écoute bouche bée, et je retiens surtout qu'à Paris, il y a des ascenseurs, des grands magasins avec des portes qui s'ouvrent et se referment toutes seules, de la lumière dans les rues, plein de voitures, la télévision, le Frigidaire...

Sur le pas de la porte, au moment de partir, ma tante me dit : « *Yvon, est-ce qu'on t'emmène avec nous ?* » Je réponds par un simple sourire gêné, car je ne sais pas si c'est une boutade pour nous quitter sur une bonne note, et puis, tout simplement, je ne sais pas. Ma tante semble sérieuse, donne quelques explications à ma mère et nous demande de réfléchir. « *À la fin des vacances, nous repasserons vous voir, avant de remonter sur Paris* », nous dit-elle en partant. Mon oncle Georges, le seul à posséder une voiture, appuie la proposition et renchérit en disant qu'il réussira à me trouver du travail à la Télémécanique à Rambouillet.

La voiture n'était pas arrivée dans le bas de la cour que Maman me dit : « *Yvon, tcheu ce que t'en penses ? Et té José ?* » Les jours suivants, Maman m'en parle à demi-mot pour connaître le fond de ma pensée. Moi, je me disais : « *Après tout, Gilbert est bien parti en Algérie et, avant lui, Henri s'est engagé dans la Marine.* » En réalité, j'hésitais à dire que j'étais content de partir, d'autant que je sentais ma mère réticente à me laisser aller si loin, encore si jeune, sachant que Marie-Hélène était partie pour de longues

études à Saint-Brieuc. Mes parents allaient se retrouver tous les deux, seuls avec Grand-Père, et je ne voulais pas rajouter des tracas à Maman qui en avait déjà suffisamment.

Le jour venu, les Parisiens sont dans la cour, prêts pour le départ. À la question : « *Alors, Yvon, t'as réfléchi ? On t'emmène ?* », Maman ne sait pas quoi répondre, rien n'a été préparé. Grand-Père se tourne alors vers sa fille et lui dit : « *Hélène, laisse-le partir, il réussira, ce p'tit gars-là.* » La valise n'a pas été longue à faire. Je prends place sur la banquette arrière avec tante Louise et Jean-Yves entre nous deux. Chacun sort les mouchoirs, les uns à la portière pour mieux dire au revoir, les autres, comme Maman, pour essuyer ses larmes, car, pour elle, c'est certainement un déchirement de me voir partir ; j'allais sur mes seize ans.

Gilbert, en Algérie, donnait bien du tourment à Maman ; Henri embarqué pour trois tours du monde sur la *Jeanne d'Arc*, puis deux ans sur le *Jean Bart*, en rade de Toulon, revenait peu souvent à la maison. Depuis l'arrivée des poulets, Maman essayait d'aider comme elle pouvait ses deux grandes filles mariées, mais elle était un peu déboussolée de me voir partir dans un autre monde, en région parisienne, qu'elle ne comprenait pas, ce qui rajoutait de l'inquiétude à des tracas.

Entre ma mère et moi, nous avons eu tellement de points de désaccord qu'il m'arrivait parfois de la détester, mais maintenant, en route pour Paris, j'étais triste de laisser mes parents, mon grand-père, mes copains. Dans la voiture, je ne pipais pas un mot, chaque traversée de ville me donnait un peu plus le cafard. Je

prenais conscience que ma vie m'éloignait toujours un peu plus de chez moi, sans pouvoir revenir de sitôt.

Ce n'est que lors du premier arrêt casse-croûte, du côté de Fougères, sur le bord de la route, que je commence à desserrer les dents. Le coffre de la 203 ouvert, j'observe l'un sortir les provisions de la glacière, l'autre étaler des serviettes, pain, beurre, jambon, œufs durs et tomates au sel, le melon, le litre de rouge, quelques fruits et le Thermos pour le café. Je trouve ça drôle et amusant que l'on puisse déjeuner un midi sur l'herbe au bord de la route, moi qui n'avais connu que : « *Tiens-toi droit à table ! Mets tes mains sur la table...* »

Après deux ou trois heures de route, nous arrivons chez ma tante à Boissy-Mauvoisin. La voiture entre directement dans une grande cour. Tante m'avait bien dit : « *Tu vas voir, tu seras bien avec nous, il y a une grande cour, tu pourras jouer au ballon.* » Oui, mais moi, j'avais imaginé bien autre chose. En fait, c'était une ancienne ferme située en plein centre bourg, inoccupée pendant de nombreuses années, avec sa grange sur la droite et, au milieu, une grande bâtisse, qui tombait plus ou moins en ruine.

Au bruit de la voiture, un jeune couple sort. Je devine que ce sont les gens qui font office de propriétaires de la maison, dont m'avait parlé Tante. Tout sourire, ils avancent saluer Mimile et Louise, contents de les revoir. Ma tante en profite pour présenter son neveu, un petit Breton dans sa seizième année, qui va désormais habiter chez eux. Je fais l'objet de beaucoup de curiosité, mais ma timidité m'empêche de répondre autrement que par oui ou par non. Après avoir bu le verre de l'amitié, nous les

saluons pour monter à l'étage. En guise d'ascenseur dont j'avais rêvé, nous prenons un grand escalier en bois d'un autre siècle, usé par le temps, qui dessert sur la droite un grenier et, en face, l'appartement de mon oncle et de ma tante. Ils l'avaient bien restauré, tonton Georges étant plâtrier, en échange d'un loyer dérisoire.

Je m'installe dans la chambre avec Jean-Yves, qui va encore à l'école du village. Et, comme prévu, je repars vite avec mon oncle Georges pour un entretien à la Télémécanique de Rambouillet, à deux pas de chez lui. Je fais une bonne heure de tests en compagnie d'une dizaine de personnes. Mais, n'étant pas retenu, mon oncle Georges me ramène de Rambouillet à Boissy.

Mon oncle et ma tante se trouvent dans l'embarras. Il y a bien l'usine Renault à Flins qui embauche à tout-va, mais, comme je n'ai pas encore seize ans, mon oncle Émile pense que le travail à la chaîne serait trop fatigant pour moi. Ma tante Louise, un peu pipelette, qui aime s'exprimer avec bonté et bienveillance, en parle aux voisins d'en-dessous qui nous avaient accueillis à notre arrivée. Lui, Tadeck, un Polonais, prend les choses en main et me fait embaucher rapidement à l'usine Selmer, à Mantes-la-Ville, un fabricant de saxophones et de clarinettes.

J'appris, au fil de nos allers-retours en voiture, que Tadeck était arrivé en France à l'âge de cinq ans, sans savoir lire ni écrire, et qu'il avait dû batailler ferme dans la vie de tous les jours pour se faire accepter, dès son plus jeune âge, à commencer par la cour de l'école. Pour l'avoir vécu en son temps, Tadeck connaissait donc toutes les difficultés que pouvait ressentir un petit Breton qui débarquait en région parisienne. Il était marié depuis peu à

Denise, une jeune femme de seulement trois ans mon aînée, issue d'une famille nombreuse en grande difficulté, dont le père avait sombré dans un alcoolisme profond.

C'est ce couple au grand cœur qui m'a trouvé du travail, puis emmené et ramené chaque jour de l'usine dans leur 4 CV. Très intimidé par tout ce qui m'arrivait aussi brutalement, j'étais intérieurement content d'avoir Tadeck et Denise pour me guider dans ma nouvelle vie. Bien que plus âgé que moi, Tadeck était un peu comme un grand frère, et Denise comme une sœur attentive, qui veillait discrètement sur moi. L'un comme l'autre ont participé grandement à mon éducation, dans une nouvelle vie, loin des miens, et je les en remercie infiniment.

Dès qu'il en avait l'occasion, Tadeck m'emmenait et me présentait à ses nombreuses connaissances dans le bourg. Parmi elles, deux familles de Polonais qui avaient des enfants plus ou moins de mon âge. Et puis, il y avait Chez Gilberte, le café-épicerie qui se trouvait à deux pas, là où Tadeck aimait bien se rendre après le boulot, pour papoter un brin en buvant un verre de rouge.

Dans son cercle de Polonais habitant à Boissy, Tadeck me présente à un dénommé Jacques Béhot, alors en permission, qui deviendra, par la suite, un très bon ami. Jacques a une jolie sœur, Françoise, aux cheveux blonds bouclés, qui attire mon regard. À deux pas du café, il y a aussi trois à quatre filles de treize à quinze ans, dont la fille de Gilberte, Fanny. Je deviens vite l'attrait du bourg. Mais les mamans veillent à garder leurs filles à la maison. On se retrouve pourtant cinq à dix minutes par-ci, une demi-

heure par-là, à discuter, assis après dîner sur les marches d'un monument qui se trouve en face de mon nouveau domicile.

À l'usine, le travail me plaît et, surtout, je gagne, dès le premier mois, dix fois plus qu'à Loudéac. Je travaille aux pièces, dans un atelier qui fabrique le bec, c'est-à-dire l'embouchure du saxo comme de la clarinette. Rien de bien compliqué, il faut juste être habile de ses doigts et rapide pour bien gagner sa vie. Je bats plusieurs fois des records de productivité, bien que je sois le plus jeune, je veux être le meilleur. Comme tout Breton qui monte à Paris, je veux gagner de l'argent et, en plus, je veux que Tadeck et Denise soient contents de moi.

Seul mineur dans un monde d'adultes, l'ambiance est sympathique. Je découvre les blagues au travail, les histoires graveleuses fusent. Moi, le petit nouveau, j'écoute et reste concentré sur mon travail, pour ne pas décevoir ceux qui m'ont fait confiance. Henri Selmer n'est autre que le leader mondial en matière d'instruments de musique à vent. Des artistes célèbres, souvent noirs, passent d'atelier en atelier, en visite. Certains font graver leur nom sur l'instrument avant qu'il ne passe dans le bain d'argent ou d'or. Sydney Bechet est l'un d'eux. Claude Luther, le clarinettiste de renom, est un visiteur attiré, qui participe souvent aux essais de nouveaux modèles.

Les week-ends sont longs ; coupé du travail à l'usine, je m'ennuie, je ne sais pas quoi faire. Mon oncle Émile travaille dans son jardin, et moi, je ne peux pas être en permanence avec Tadeck, même s'il m'emène en voiture dès qu'il en a l'occasion. Tante invite bien, de temps à autre, le dimanche, les Allison ou les Hébert

à manger. Mais j'ai du mal à me faire à ces Parisiens, tant j'ai l'impression d'être, à leurs yeux, un produit exotique venu d'un pays peu évolué. Je quitte souvent la table au plus vite, pour aller m'isoler dans la grange, où je pleure, allongé sur les bottes de paille, en pensant à mes parents et à Saint-Thélo.

La solitude est encore ma meilleure amie, je m'invente des histoires en pensant à ma Bretagne. Les mois passent, malgré tout, assez vite. Mon nouvel ami, Jacques, vient de terminer son service militaire et retrouve son poste de dessinateur à la DDE. Avec l'un de ses premiers salaires, il s'achète une 203 Peugeot d'occasion et m'emmène à la découverte des bals du samedi soir à Houdan, qui se trouve à une trentaine de kilomètres de Boissy. Petit à petit, d'un samedi à l'autre, on se retrouve entre connaissances. J'essaie de danser le slow et le tango au rythme des rois de l'accordéon que sont André Verchuren, Émile Azzola ou Yvette Horner. Mon meilleur ami reste, malgré tout, le bar, qui m'aide à vaincre ma timidité. Les rentrées, vers quatre heures du matin, sont toujours très difficiles.

Lors d'un de ces retours, arrivés à l'entrée de Boissy, Jacques s'endort. La voiture monte un talus, percute un poteau électrique et retombe sur le toit ; le poteau est couché. Par chance, nous n'avons rien, ni l'un ni l'autre. Le choc passé, la tête pleine de sommeil et d'alcool, je cherche, dans la nuit noire, la jeune fille qui était assise près de moi sur le siège à l'arrière. Au bout de quelques minutes d'inquiétude, Jacques et moi apercevons deux pieds à l'intérieur de la voiture. En fait, dans le choc, le dossier de la banquette arrière s'était décroché et la fille avait glissé dans le coffre.

Jacques saisit un pied, moi l'autre et l'on sort ma copine d'un soir de cette mauvaise posture.

Bien que dans les vapes, on se rend compte très vite que les dégâts et les conséquences sont importants. Boissy n'a plus d'électricité en raison de l'accident... Quoi faire ? Rapidement, on se rend compte que la seule personne capable de nous sortir de ce mauvais pas, c'est Tadeck, notre sauveur. Le temps de le réveiller et de revenir à pied sur le lieu de notre accident, les pompiers et les gendarmes sont déjà là. Pendant qu'un des deux gendarmes remplit la déposition, l'autre prend en aparté Tadeck et lui glisse à l'oreille : « *Ils ont bu, ils sentent l'alcool.* » Et Tadeck de répondre : « *Non, comme ils étaient sonnés, c'est moi qui leur ai donné un coup de gnôle pour les retaper.* »

Les vacances d'été approchent. En région parisienne depuis une petite année, Tadeck et Denise, qui ne connaissent pas la Bretagne, décident de venir y passer quelques jours, et, par la même occasion, ils m'emmènent avec eux pour me déposer chez mes parents. Arrivés à la maison, dans ce milieu modeste, Tadeck comme Denise se sentent tout de suite à l'aise et se mettent à la portée de mes parents, qu'ils apprécient. Puis, ils repartent rejoindre Mimile et Louissette pour le reste de leurs vacances, avant de passer me reprendre les vacances terminées.

Moi, j'en profite pour aller au garage Lucas, à Loudéac, faire un pied-de-nez à mes anciens employeurs. Pendant deux ans, l'apprenti que j'étais, qui n'était bon, à leurs yeux, qu'à servir la Solexine et porter les colis à la poste, arrive, l'œil revanchard, fier d'acheter à mon ex-patronne, un VéloSolex que je paie cash avec

mes économies d'une année. J'avais emmagasiné tellement de frustration en n'étant considéré que comme le frère de Gilbert, que, dans mon for intérieur, je savourais, à petites doses, cette revanche sur deux années passées là pour un salaire d'apprenti de 100 francs par mois, plus quelques pourboires lorsque je servais l'essence.

De retour à Saint-Thélo, j'étais impatient et fier de pouvoir offrir ce VéloSolex à mes parents et de voir leur réaction. Je les avais entendus tellement de fois maugréer après Simone et Henri, à qui il manquait toujours six sous pour faire un franc, que moi, sans jamais leur avoir rien demandé, ni emprunté quoi que ce soit, j'étais heureux de leur offrir ce cadeau inespéré.

Et puis, durant mes dernières années à la maison, lorsque mes parents avaient une décision à prendre, j'avais parfois eu le sentiment d'être laissé pour compte au profit de Gilbert, puis de Marie-Hélène, qui, tous les deux, avaient fait des études. Ainsi, au fond de moi-même, en offrant ce VéloSolex, je voulais obtenir ma part de reconnaissance aux yeux de mes parents. En les attendant qu'ils sortent de la maison, je me remémorais secrètement dans ma tête les propos de Grand-Père : « *Laisse-le partir, Hélène, il réussira, ce p'tit gars !* » À la vue du VéloSolex, les yeux de Maman brillaient de joie, Papa sortit son mouchoir pour essuyer une larme, ils étaient contents, mais ils ne savaient pas exprimer leur joie.

Grâce au fruit de mon travail, je démarrais dans ma vie professionnelle avec la volonté de rendre mes parents fiers de leur fils.

Les mois, puis une bonne année, passés chez mon oncle et ma tante, où j'habite toujours, Tadeck m'incite à passer mon permis de conduire pour que je sois autonome. Mais, pour ça, il me faut gagner davantage d'argent. Pas de souci, comme Tadeck a le projet d'acheter un terrain pour construire, il m'entraîne avec lui faire des heures supplémentaires à l'usine, le samedi matin. De quarante-huit heures par semaine, on passe à cinquante-quatre heures, avec les six dernières payées 50 % de plus. Aussitôt, j'ouvre un compte à la Caisse d'épargne de façon à pouvoir financer mon permis, puis acheter la 4 CV de Tadeck.

Pendant cette époque, le *fou chantant* Charles Trenet ou encore Gilbert Bécaud, *Monsieur 100 000 volts*, passent à l'Olympia. Un Belge, Johnny Hallyday, essaye d'importer la musique d'Elvis Presley. Moi, le petit gars de Saint-Thélo, débarqué de sa Bretagne à Boissy-Mauvoisin, je n'adhère pas à cette musique yéyé. Je trouve que ces chansons, en anglais souvent, qui se dansent comme le font les Sioux en quête d'un scalp, ne veulent rien dire. Pourtant, Johnny entraîne dans son sillage toute une bande de chanteurs et de groupes nouveaux comme les Chats sauvages de Dick Rivers ou les Chaussettes noires d'Eddy Mitchell. Les tubes s'enchaînent sur Europe 1 ; l'émission *Salut les copains*, de Franck Ténot et Daniel Filipacchi, fait un tabac.

J'avais beaucoup de mal à comprendre cette nouvelle vague à l'esprit révolutionnaire, qui traînait en scooters les dimanches, dans les fêtes foraines, en jouant les durs avec leurs blousons noirs, parfois la chaîne de vélo sur l'épaule pour semer la terreur. À l'usine, mon mentor en matière musicale, Serge Pezzali, était un

amoureux de jazz. Serge me disait qu'en matière de musique, il n'y avait que deux racines : le jazz et la musique classique. Tout le reste n'était qu'un phénomène de mode plus ou moins éphémère. Et de me répéter qu'Elvis Presley n'arrivera jamais à la cheville de Ray Charles.

Et puis, le soir, assis sur les marches du monument, Françoise, la sœur de Jacques, me parlait, avec des yeux pétillant d'amour, de Brel, Nougaro, Escudéro et de l'Américain Bob Dylan. Et aussi de Françoise Hardy et son tube, *Tous les garçons et les filles de mon âge*, qui correspondait mieux à l'état d'esprit du moment, solitaire et romantique à la fois. Entre Serge d'un côté et Françoise de l'autre, ma culture musicale se mettait en place et ça me convenait très bien. Je n'étais pas à la mode comme tout le monde, mais je pouvais soutenir une conversation avec des arguments qui en valaient bien d'autres.

Avec mes dix-huit ans et le permis en poche, le temps de pulvériser quelques poteaux de clôtures avec la 250 BSA que j'étais venu chercher à Saint-Thélo, alors que mon frère était toujours en Algérie, j'achète la 4 CV de Tadeck. Nous pouvons, de nouveau, retourner au bal à Houdan, avec Jacques. Après des nuits bien trop courtes, on se retrouvait les dimanches matins, vers onze heures et demie, chez Gilberte, à boire le Ricard en échafaudant le programme du dimanche après-midi. Le plus souvent, c'était le dancing du Moulin Vert, à Vernon, ou Le Robinson au bord de la Seine, à Mantes.

Les fins de week-end se terminaient le plus souvent au cinéma Le Normandie, après avoir mangé un sandwich jambon-beurre et

bu quelques bières, qui nous empêchaient bien souvent de voir la fin du film. Le dimanche de la sortie du Robinson, le cinéma n'est pas au programme, nous décidons de rentrer manger à Boissy. Nous sommes en pleine ligne droite sur l'avenue principale de Mantes. Le virage de la Butte Verte approche quand la radio se met à crachoter. Tout en conduisant, je me penche pour ajuster la fréquence du poste que j'avais installé sous le tableau de bord, côté passager. Je fais sans doute un écart de volant, toujours est-il que la voiture part en tonneau sur notre gauche. La 4 CV traverse la nationale, la piste cyclable, le trottoir, pour finir sa course dans la cour d'une maison, après avoir défoncé le portail... sans la permission des propriétaires qui se trouvaient absents. La voiture est couchée sur le flanc gauche. Jacques s'en extirpe par la porte qu'il soulève comme la trappe d'un sous-marin, puis c'est mon tour. Ma voiture n'est plus qu'une boule de tôle cabossée de partout, car nous avons fait au moins trois tonneaux. Un peu groggy tout de même par ce tour de manège improvisé, nous finissons par en rigoler, contents d'être indemnes une nouvelle fois, sans le moindre ongle de cassé.

Le général de Gaulle vient de prononcer la célèbre phrase : « *Je vous ai compris !* » La guerre d'Algérie touche à sa fin ; je suis convoqué au Mont-Valérien pour effectuer mon service militaire. Comme j'ai deux frères engagés, l'un pour trois ans, l'autre pour cinq, j'apprends qu'une enquête était diligentée pour me concocter un avenir militaire dans les transmissions. Mais moi, j'avais un travail qui me plaisait, et la ferme intention de me faire réformer.

Pour mon départ sous les drapeaux, l'un de mes copains, Bernard Mahault, régisseur dans une ferme du village, décide d'orga-

niser une surprise-party dans une grange, à mon intention. En ce début d'après-midi, il me prête sa 2 CV pour aller chercher deux filles du côté de Bois-Colombes. Sur le retour, alors que nous traversons Rosny-sur-Seine au pas (l'autoroute de Normandie était en construction), soudain, la pédale d'accélérateur sort de son logement – ce n'est pas la première fois.

Je roule à deux à l'heure, nous sommes au cul à cul avec la voiture qui me précède. Je ne peux pas m'arrêter comme ça, en pleine file, sur le milieu de la route. Je me penche, encore une fois, pour remettre à la main la pédale dans sa glissière. En me baissant, je tourne sans doute légèrement le volant sur ma droite, sans me rendre compte que la voiture qui me précédait double un vélo mené par un ancien. Aussitôt relevé, je heurte l'arrière du vélo, qui part en zigzaguant. Malheureusement, la personne âgée perd l'équilibre et tombe en arrière, sa tête heurte la bordure du trottoir.

Je passe les détails : les pompiers, la gendarmerie... La joie de la soirée en perspective s'est dissipée. Le lundi matin, en me conduisant, la boule au ventre, faire mon service militaire, Bernard me dépose à la clinique Lebel de Mantes-la-Jolie, pour prendre des nouvelles de la personne que j'avais accidentée.

J'apprends que le nommé Molinaro est maçon à la retraite, bien connu à Rosny-sur-Seine. Les nouvelles ne sont pas bonnes, il est dans le coma. Trois ou quatre jours après, je reçois un télégramme, à la caserne, m'apprenant qu'il est décédé. Bien que caserné depuis peu, je me débrouille pour venir aux obsèques, pour essayer de réparer, par ma présence, ce qui s'est terminé par un drame. Dans le cortège qui suit le corbillard, le flot de racontars

me culpabilise encore plus. Bien qu'incognito, je n'en mène pas large et je ne veux surtout pas me dévoiler.

De retour à la caserne, les semaines sont pénibles. Je pense au procès qui aura lieu à un moment ou un autre. À la caserne, j'irai peut-être en prison ; Tadeck est informé, mais je suis parti de chez ma tante sans la tenir au courant, pour ne pas la tracasser. Les exercices militaires ne me déplaisent pas ; pour une fois, je fais du sport comme tout le monde. Mais je me dis qu'avec un bras cassé qui me handicaperait dans le maniement des armes, plus les crises d'asthme que je pourrais déclencher en fumant un maximum de cigarettes troupe, j'avais deux atouts pour me faire réformer, d'autant plus que le général de Gaulle commençait à réduire les effectifs en Algérie.

Françoise préparait un BTS à Reims. À la caserne, ses lettres m'occupaient agréablement l'esprit, mais j'avais beaucoup de mal à lui répondre comme je l'aurais souhaité. Certes, je n'étais pas le seul bidasse à ne pas savoir rédiger une lettre, mais j'aurais tellement voulu trouver les mots pour lui faire comprendre que je l'aimais. De visite médicale en visite médicale, la fin des trois mois de classes de ce contingent approche. Le médecin de l'armée, certainement pas dupe, met le tampon qui m'exonère de mon service militaire et coche la case réserviste.

Moi qui n'avais jamais fumé de cigarette, à part quelques Marlboro pour frimer le dimanche, je suis devenu complètement accro au tabac. À la sortie de la caserne, Bernard est là, comme convenu, avec sa 2 CV, et m'attend pour me ramener à Boissy-Mauvoisin. De retour à la vie civile, après avoir vendu, pour

la ferraille, ma 4 CV, ainsi que la moto de mon frère, je m'achète un VéloSolex. Je retrouve mes collègues à l'usine, en attendant d'être convoqué au tribunal de Pontoise. Serge comme Tadeck ont beau essayer de me rassurer, j'ai la trouille.

Le jour venu, dans la salle d'attente du tribunal de Pontoise, je m'impatiente, ne voyant pas arriver l'avocat commis d'office par l'assurance et censé me défendre. Dans dix minutes, je vais être face à des juges. Je rumine, j'imagine le pire. Soudain, la porte s'ouvre, une jeune dame pressée fait irruption avec un dossier sous le bras...

– Monsieur Evano ?

– Oui c'est moi.

Pendant qu'elle enfile sa robe noire, je m'interroge. « *Une femme... qui, de plus, ne connaît rien au dossier, pas plus en mécanique. Comment pourra-t-elle me défendre, dans un accident de voiture causé par une pédale d'accélérateur qui s'est déboîtée ?* » Je récite toutes les prières que je connais, en implorant tous les dieux de la terre de venir à mon aide.

Après m'avoir posé quelques brèves questions et échangé sur les circonstances, elle me dit, en me tapotant le genou :

– Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer.

Je suis dubitatif, jusqu'au moment où elle prend la parole. Et là... je deviens admiratif. Elle me connaît si peu, tout au plus à travers notre échange de dix minutes. Je la vois étaler ma vie avec aplomb, en mettant en avant le beau métier artistique de luthier

que j'exerçais. Je suis condamné à une amende de 1 800 francs, une somme qui représentait, pour moi, un grand mois de salaire et que je peux payer en trois fois. Après un grand ouf de soulagement, j'ai envie de sauter au cou de l'avocate, de l'embrasser très fort, tellement je suis content d'avoir échappé à la prison qui avait hanté mes nuits.

Avec un joli palmarès en accidents sans égratignures à mon actif, le jeune con que j'étais prétendait qu'il était capable de faire des tonneaux en voiture sur un simple pari. Mourir en héros me traversait l'esprit. Les jours où la solitude me pesait trop, braver le danger, payer de ma vie, pourvu que ma photo soit en première page du *Parisien*, m'habitait intérieurement.

À l'usine, Serge, le fou de jazz, ancien parachutiste, mais aussi ceinture noire de judo, me conseille de m'inscrire au dojo deux fois par semaine. Serge pense qu'avec ce sport, je pourrais prendre de l'assurance, un peu de muscle et faire de nouvelles connaissances sur le tatami, au lieu de fréquenter l'ennui dans les bars. Et il n'avait pas tort. Je me souviens des allers-retours entre Boissy et Mantes, dans la nuit noire de l'hiver, traversant le bois de Rosny sur mon Solex, pénétré par le vent et la pluie, mais toujours content, car, à chaque fois, j'avais l'impression de progresser en judo. Au bout de trois mois d'entraînement, je passe ma ceinture jaune. Ça me plaît bien, je gagne des combats contre des personnes mieux armées, a priori, que moi. Mon bras n'est pas un handicap ; Serge me motive pour enchaîner les combats, avec l'objectif d'atteindre la ceinture marron.

Pour y arriver, pendant les deux heures que dure chaque séance, je m'entraîne sans relâche. Dans la dernière partie de la séance je tire avec des ceintures marron et des noires. Je suis teigneux, je m'accroche, peut-être trop : lors d'un combat, mon pied reste bloqué dans le tatami qui n'était pas suffisamment tendu. Ça craque, je me fais une entorse du genou avec un épanchement de synovie. Je consulte un kinésithérapeute qui diagnostique que le ménisque est atteint. C'est ainsi qu'à peine commencée, ma jeune carrière de judoka s'est terminée.

Depuis mon retour de l'armée, avec l'asthme comme nouveau compagnon, les nuits sont bien trop courtes pour me réveiller à l'heure. J'ai beau mettre mon réveil à sonner et courir, j'arrive essoufflé devant la pointeuse, et souvent en retard de quelques minutes. Mon chef n'est pas content et me le fait savoir régulièrement.

À l'usine, on ne badine pas avec les heures, trois avertissements peuvent être sanctionnés d'une mise à pied d'une semaine. Par contre, il y a tellement d'emploi en usine qu'on peut très bien se faire virer le matin et trouver un nouvel emploi l'après-midi. Dans les usines, les entrées comme les sorties se font au bruit d'un klaxon. Le matin, chacun doit être devant son établi, en tenue de travail, et, à midi pile, chacun part en courant, dans les ateliers, pour être dans les premiers devant la pointeuse, avant d'enfourcher, en courant, son vélo pour aller manger. Moi, le midi, je n'avais pas ce souci, ma tante me préparait ma gamelle, que je faisais réchauffer au réfectoire.

Avec l'avis de mon entourage, je consulte un médecin. J'obtiens la prise en charge de trois semaines de cure à la Bourboule, en Auvergne. Je sacrifie mon mois de congés, j'achète une Simca 1000 d'occasion pour y aller. J'étudie longuement la carte Michelin avec Tadeck, qui me conseille de noter, sur un papier et dans l'ordre, toutes les villes que je dois traverser, à commencer par Paris, les boulevards extérieurs, puis sortir à la porte d'Italie. Ce trajet est, pour moi, une épreuve préoccupante.

En route, direction Clermont-Ferrand ! La route me semble interminable, je me pose des tas de questions sur la cure en elle-même. Je m'invente des histoires, j'aime bien la solitude mais, là, comment vais-je bien pouvoir occuper mes moments de repos entre deux séances de soins ? Dans ma tête, tout cela est flou. J'avais bien emporté avec moi un dictionnaire, pour apprendre des mots de façon à être moins bête quand j'écrirais à Françoise, mais je craignais d'en avoir marre rapidement. Je ne pouvais pas non plus passer mes après-midis à jouer au flipper. Y en avait-il seulement ? Au fur et à mesure que j'avalais les kilomètres, dans un environnement inconnu, loin des miens, mon inquiétude ne cessait de monter.

À mon arrivée, je suis pourtant bien attendu et pris en charge. On monte mes bagages, puis on me donne les horaires des repas à respecter et quelques consignes, comme l'heure du réveil, le matin, pour respecter le planning pré-établi pour mes quatre heures de soins, chaque jour, aux thermes. Enfin, il est l'heure de passer à table pour dîner, avant d'aller me coucher.

Arrivé devant l'établissement thermal, je suis tout de suite impressionné par les grandes colonnes de marbre, mais, également, par tous ces gens qui déambulent à l'intérieur comme des moines, habillés en blanc, un verre d'eau à la main, dans un décor romain. Je me dis qu'il leur manque juste la couronne de laurier sur la tête pour être plus vrais que vrais. La consultation médicale et la première séance de soins terminées, je fais un crochet par le kiosque à journaux pour acheter *L'Équipe*, avec la seule envie de rentrer au plus tôt à l'hôtel pour manger, puis d'aller me reposer, car cette première séance m'a fatigué.

La décoration de la salle de restaurant est celle d'un autre temps, dans une ambiance sans éclats de voix. Le mobilier est de couleur chêne ; on reconnaît les places réservées aux curistes aux ronds de serviette posés sur les tables. Je suis le petit jeune, seul à sa table, dans une population de seniors. J'ouvre mon journal pour me donner un peu de contenance, en attendant que l'on vienne me proposer le menu destiné aux curistes. Dès la prise de commande, le sourire soutenu de la serveuse me laisse penser que j'ai un ticket. Tiens, tiens... À première vue, elle est plutôt jolie, sans doute âgée de deux ans de plus que moi. Je m'interroge, je trouve que je suis veinard de faire connaissance avec une fille, aussi vite, aussi loin. Tous mes sens sont en éveil. Moi qui, d'habitude, ai toujours beaucoup de mal à faire le premier pas pour inviter une fille à danser, comment vais-je bien pouvoir m'y prendre pour l'inviter à prendre un verre en dehors de l'hôtel ?

Les jours passent ; à chaque service, nous échangeons des sourires, puis quelques mots. Comme j'en ai pris l'habitude, après

manger, je monte faire la sieste une petite heure. Arrivé depuis une demi-heure à peu près, qui vient toquer à ma porte ? Ma belle et souriante serveuse. Je suis tout d'abord surpris... Elle rentre sans hésiter et referme la porte derrière elle rapidement, « *pour ne pas être vue par son patron...* », me dit-elle. À cet instant, mon cœur bat fort, je me dis que la chance a des limites, il y a forcément un truc... Ça ne m'est jamais arrivé de ma vie, une fille qui vient dans ma chambre. Mais non, elle s'assoit sur le bord du lit. Nous faisons plus ample connaissance, puis, rapidement, je n'ai pas besoin d'insister beaucoup, c'est elle qui décide de rentrer sous la couette.

Moi qui me posais des tas de questions sur la manière d'occuper mes après-midis, d'un seul coup, je suis comblé, mon planning est rempli. Je rentre à Boissy sans être vraiment assuré que la cure m'a été bénéfique, mais ce dont je suis certain, c'est que je ne suis pas près d'oublier de sitôt ces trois semaines passées à La Bourboule. Dès mon retour, je prends l'habitude, les samedis après-midi, de traîner dans les rues de Mantes pour tuer le temps. En revenant, je fais quelques parties de flipper au café Le Terminus, en attendant le train qui ramène Françoise de Reims. Le cœur palpitant, dès son arrivée, je l'invite à boire un lait-fraise sans dire grand mot. Nous échangeons juste des sourires, puis nous rentrons ensemble, assis côte à côte, à Boissy, par la Micheline de fin d'après-midi.

Le manque d'un diplôme ou d'un statut quelconque me donnait un sentiment d'infériorité, dont se nourrissait ma timidité, qui m'empêchait de m'exprimer. J'en souffrais beaucoup ; l'alcool, qui vous envahit le cerveau de joie au bal du samedi soir, n'était

pas là non plus pour me donner un peu de courage. Désarmé, je n'osais exprimer mon amour à Françoise que du bout de quelques sourires, de peur d'aller trop vite, d'aller trop loin, de peur de tout perdre sans savoir quoi faire après. Et puis, à chaque fois que l'on se voyait, le temps nous était compté.

Chaque mardi, parfois le mercredi, en rentrant du travail, je découvrais, le cœur haletant, sa lettre, avec des mots qui m'emmenaient dans la joie jusqu'au lait-fraise du samedi suivant. J'essayais d'y répondre le mieux et le plus vite possible, mais, pour moi, c'était toujours compliqué. Je n'avais ni le vocabulaire, ni le sens de la formulation, sans oublier que, sur chaque mot, je me torturais l'esprit pour ne pas paraître plus idiot que je l'étais en réalité. Les semaines étaient toujours trop longues, Françoise me manquait beaucoup. Lors d'une de mes réponses, j'échafaude l'idée qu'elle descende à Mantes, sans rentrer chez ses parents. L'envie de passer une soirée ensemble tous les deux m'envahissait l'esprit.

Souvent, quand j'ai besoin d'un conseil, je vois Tadeck, mais, là, c'est trop délicat : Tadeck et les parents de Françoise se connaissent trop, et puis, je ne veux pas non plus que Jacques, son frère, soit au courant de ma démarche. C'est donc auprès de Serge, à l'usine, un peu hésitant, que j'étales mon envie de passer une nuit avec Françoise. Serge pige vite, il devine entre mes mots et me conseille de réserver une chambre dans un de ces petits hôtels près de la gare, discrets, où l'on paie avant de consommer, sans remplir de fiche de police.

Le jour venu, j'attends fébrilement Françoise sur le quai de la gare, un peu comme Brel dans la chanson *Les bonbons*, avec son

bouquet de fleurs à la main. À la descente du train, le cœur palpitant, nous allons, comme d'habitude, boire notre lait-fraise au Terminus, puis, en rasant les murs, avec la peur d'être reconnus, nous arrivons main dans la main à ce petit boui-boui malfamé. Nous sommes tous les deux mineurs – la majorité était encore à 21 ans –, je bafouille quelques mots pour demander la clé sans en dire plus que nécessaire.

Puis, comme deux adultes, nous prenons l'escalier, sans faire de bruit, avec le cœur qui tape fort. Arrivés dans notre chambre, nous sommes enfin seuls sans risque d'être vus ou de rencontrer une personne de connaissance. Nous sommes heureux de braver des interdits, de se faire des bisous comme deux oiseaux sur une branche, de se retrouver l'un comme l'autre, corps à corps, seuls dans un lit. Après une nuit pleine de promesses et peu de sommeil, j'ai juste le temps d'aller acheter, le dimanche matin, un peu de viennoiseries à Mantes station, pour un petit déjeuner au lit. Il est déjà l'heure de se préparer pour raccompagner Françoise à son train.

Sa lettre du mardi, tant attendue, n'arrive que le jeudi. Tante Louise, avec un sourire complice, me la tend, me sachant impatient de retrouver mon bonheur. À son ouverture, elle me voit me décomposer au fur et à mesure que je lis. Françoise m'annonce qu'elle ne souhaite pas poursuivre notre liaison, malgré tout l'amour qu'elle me porte. Je suis effondré, je la relis plusieurs fois, les larmes ne tardent pas à arriver. Allongé sur mon lit, le nez dans l'oreiller, j'explose en larmes. Ma tante essaye de me consoler. Je culpabilise... Je n'ai peut-être pas été à la hauteur de ses attentes...

Je ne suis qu'un ouvrier d'usine... C'est certainement mon niveau d'études qui est trop faible... Je ne trouve pas de réponse. Tante à beau me dire : « *une de perdue dix de retrouvées* », moi je n'ai envie de retrouver qu'une personne : Françoise, que j'aime éperdument.

Ma vie, sans l'espoir de retrouver Françoise, est difficile. Durant quelques week-ends de suite, j'essaye de la croiser pour avoir des explications. J'aimerais la détester, je n'y arrive pas. Au bout d'un mois, peut-être plus, ne voyant aucun signe venir, j'annonce à ma tante que, dès que je trouve une chambre en meublé à Mantes, je quitte Boissy.

À l'usine, dans l'atelier, le bouche-à-oreille fonctionne. Rapidement, je trouve ce que je cherchais à deux pas de mon travail. Mon changement de vie n'est pas simple, je dois m'organiser pour vivre seul. Pour mon linge, je trouve une laverie, une teinturerie, et, pour manger le midi, je réussis à obtenir des tickets à la cantine de la Cellophane, une usine à 500 mètres de là. Pour le repas du soir, les femmes qui travaillent avec moi me conseillent. Où et quoi acheter pour me nourrir sans que cela me coûte trop cher. J'essaie de varier, mais, comme la propriétaire ne veut pas d'odeurs de cuisine, cela tourne toujours autour des mêmes plats. La fenêtre grande ouverte, je cuisine œufs sur le plat, steak haché cru avec des coquillettes, sandwich jambon-beurre, je découvre le yaourt La Laitière et les petits-suisses.

À la cantine, le midi, je finis par sympathiser avec un type dans mes âges, avec lequel je finis par prendre l'habitude d'aller boire un café, à Mantes station, avant de reprendre le travail. Notre amitié ne sera que de courte durée. Après m'avoir invité à

faire un bowling au Paris Plage à Vernon, puis à manger un cous-cous avec du vin rouge, ce qui, pour moi, était une première, nous rentrons dans mon appartement écouter un nouveau disque que je venais d'acheter. D'une blague à une autre, on chahute, puis l'on se retrouve allongés sur le lit. Pendant quelques secondes, je le laisse agir, pour me rendre compte finalement que... j'ai affaire à un homosexuel.

J'ai voulu mon indépendance, mais, le soir, seul devant mon bol de lait, j'ai l'esprit cafardeux. Il m'arrive souvent de pleurer en pensant à Maman et à Saint-Thélo, je passe des disques de Brel en souvenir de Françoise... *Pt'être qu'elle est trop bien pour moi ?* Pour en revenir inlassablement à : « *Pourquoi m'a-t-elle quitté sans explication ?* » Je regrette déjà Boissy, pour être, malgré tout, près d'elle, mais je ne peux pas faire marche arrière.

Avec la vente de ma Simca 1000 et un petit crédit, j'achète une Floride rouge avec sa capote noire du plus bel effet. Garée très souvent devant le Terminus, ma voiture ne manque pas d'attirer l'attention. Au fil des jours, je sympathise avec des habitués du flipper. D'un mot à un autre : « *Qu'est-ce que tu fais samedi ? Qu'est-ce que tu fais dimanche ?* », on commence à former un petit groupe qui se donne rendez-vous pour sortir régulièrement.

Arrive la période des vacances, nous sommes en 1964, j'ai vingt et un ans. L'un d'entre nous, Pierrot Colas, a une Panhard PL 17 ; nous décidons, avec Pierrot, Magdo, Claude et moi, d'aller passer quinze jours du côté de Biarritz, avec en tête le rêve de faire du surf, comme sur les couvertures de magazine. Mais après avoir avalé quelques centaines de kilomètres en chantant à tue-tête, la

musique à fond, en vue de la grande descente qui traverse Poitiers, la boîte de vitesses explose et pisse l'huile.

Poitiers et son camping municipal sont moins glamour que Biarritz. De crises de rire en engueulades, pour tuer le temps, nous visitons la ville à pied, en long, en large et en travers. La réparation de la voiture prend plus de temps que prévu. Pour se rendre intéressants à l'égard des filles qu'on essaie de draguer, on s'attribue des noms de scène. Daniel Magdeleine, dit Magdo, devient Cassius (Clay) en raison de son allure de boxeur. César va bien à Claude Petit, pour ses fanfaronnades, qui veut tout diriger. Et à moi, l'on attribue le nom de Giorgio, de la chanson *La Mamma* de Charles Aznavour : « *Y a même Giorgio, le fils maudit, venu du fond de l'Italie...* », pour mon arrivée de ma Bretagne natale. Finalement, nous n'avons jamais vu Biarritz ni fait de surf, mais cette épopée de vie en commun, à quatre sous une toile de tente, nous a soudés pour des aventures nouvelles.

En semaine, chacun faisait ses quarante-huit heures, parfois soixante, selon les besoins du moment. Magdo travaillait pour Ariane Espace sur le site de Vernon ; Pierrot, chocolatier de métier, aspirait à avoir son propre laboratoire, afin de s'installer à son compte. Tous les soirs, à la sortie du boulot, nous nous retrouvions dans l'ambiance du café Le Terminus, à faire des parties de flipper, en écoutant s'enchaîner au jukebox nos tubes du moment. Claude travaillait sur Paris et nous rejoignait le samedi midi, à l'heure de l'apéro, dans sa 4L publicitaire qui ne cessait de m'intriguer.

Nous étalions sur le bar nos envies du week-end, en dégustant un, souvent deux, parfois trois Ricard, en blaguant sur les diverses

aventures de la semaine, pour mieux échafauder nos désirs d'évasion, qui étaient conditionnées par les billets que nous avons en poche, qui n'étaient souvent plus que monnaie le quinze du mois. Dans ces années 60, une tenue élégante classait le niveau social des gens. Moi, je rêvais de sortir un beau portefeuille en cuir d'un costume sombre, un briquet Dupont finition or ou un stylo à plume Mont-Blanc, qu'avait lancé J. F. Kennedy lors d'une signature avec Adenauer. Autant d'accessoires qui, à mes yeux, forçaient respect et envie.

Un dimanche de galère, le moral en berne, avec trop peu d'argent pour aller m'enivrer au dancing du Robinson en leur compagnie, je décide de jouer la totalité du peu d'argent qui me restait pour manger jusqu'à la fin du mois, dans le premier tiercé de ma vie.

Ce samedi soir, tout en épiluchant les dernières lignes du journal *L'Équipe* pour m'occuper l'esprit, j'écoute les pronostiqueurs en sautant de radio en radio, pour finir par m'endormir avec des idées de millionnaire. Le dimanche matin, de bonne heure, je vais acheter *Paris Turf*, et reviens à l'appartement, où je lis et relis avec grande attention les derniers avis des spécialistes, les dernières performances des chevaux comme celles des jockeys... Bref, je passe la matinée à griffonner différentes combinaisons de cinq chiffres, avec la certitude que la chance viendrait à mon secours, comme elle avait pu venir au tribunal de Pontoise.

À l'heure de la course, le cœur palpitant, l'oreille impatiente de connaître le résultat, Léon Zitrone, à la radio, m'apprend que je gagne le tiercé, mais, hélas, dans le désordre. Pour avoir interverti

deux chiffres au dernier moment, je suis passé à côté de l'équivalent de quatre mois de salaire, ce qui, pour moi, était une petite fortune.

Autant dire que, sur le coup, ma déception est grande, tellement j'avais acquis la certitude, avec tous mes calculs, que je toucherais au bonheur des gens qui ne comptent pas, l'espace d'un instant.

Néanmoins, la déception passée, je me suis vite remis d'aplomb, pour aller rejoindre mes potes au café de nos habitudes, où nous avons festoyé avec un sandwich jambon-beurre, bu des bières jusqu'à plus soif, avant d'aller voir, au cinéma, le film du dimanche soir, où nous nous sommes endormis complètement cuits, avant de voir la fin. C'était ma vie de jeune homme, celle d'un déraciné mal à l'aise dans la ville, qui menait, chaque jour, un petit combat intérieur pour essayer de se mettre au niveau des gens que je jalousais du regard, en pensant à ma Bretagne, où le semblant a peu de prise face à l'océan et ses tempêtes.

En ces temps-là, les us et coutumes voulaient qu'à vingt et un ans sonnés, la majorité acquise, le service militaire effectué, il était de bon ton de trouver « chaussure à son pied », de quitter le nid familial et d'envisager le mariage. Et si les torchons se sont rarement mariés avec les serviettes, bon nombre ont rencontré l'amour en dansant au bal du samedi soir, au son de l'accordéon. Tout cela peut paraître désuet et même peut-être un peu niais à l'heure du smartphone, du tout et tout de suite, et pourtant... Dans ce jeu de séduction, bon nombre de couples se sont faits et défaits d'un soir à l'autre sur la piste de danse. D'autres ont passé une semaine

à se ronger les ongles, le cœur en feu, le désir en suspension... et quand il y avait un « lapin », chacun savait que la rupture était consommée. Et puis, à force d'émoustiller ses émotions au rythme d'un slow ou d'un tango plein de tendresse, entrecoupé d'une valse ou d'un rock'n roll endiablé, le temps accordait les pensées avec romantisme et longueur de temps.

Claude, ou plutôt ses parents possédaient une petite maison en voie d'abandon à Luzoir, à deux pas de la frontière belge. L'endroit est idéal pour organiser des surprises-parties.

Un de ses cousins, qui habite Luzoir, se charge des invitations. Nous, les Parisiens, après être passés par Reims pour faire le plein de champagne, arrivons en grands seigneurs qui se croient tout permis.

Là-bas, bien que Claude ne soit pas Jean Gabin et que je ne sois pas Jean-Paul Belmondo, nous en avons remonté, des rues du Yang-Tsé-Kiang, comme dans le film *Un singe en hiver*. Dans ces week-ends de beuverie, nous avons fait des choses que la morale réproouve, qui ne sont ni avouables ni racontables, à une époque où la perversité des réseaux sociaux était loin d'exister. Et puis, à Luzoir, il y avait Reine, belle comme une rose qui n'avait d'yeux que pour moi, et moi qui ne pensais qu'aux copains d'abord pour noyer mon chagrin, en pensant toujours à Françoise.

Claude avait l'art de la mise en scène et de la répartie, pour épater la galerie avec des bons mots qu'il balançait à la cantonade comme « *Pour vivre heureux, vivons bourrés* », ou, lorsqu'on s'ennuyait dans un bal, « *Debout les morts, on change de cimetière* ».

Moi, j'étais heureux de faire partie de ses amis, sans doute le plus proche, alors que nous étions si différents. Les Petit, comme tous les gens du ch'Nord, avaient le cœur rempli de chaleur. Paule, sa mère, sachant que j'étais seul, m'invitait, de temps à autre, à partager un plat mijoté, qui me rappelait ceux que faisait si bien ma mère. Jean, le père, sans doute un peu coco, comme beaucoup de gens qui travaillent en usine, droit comme un « i », partageait avec son fils la valeur des gens qui ne trichent pas et qui n'hésitent pas à se mettre en avant pour défendre leurs convictions. Claude, qui craignait un environnement malsain pour sa fille, Sabine, qu'il portait aux nues, n'avait-il pas pris la tête d'une manifestation anti-mosquée qui allait s'implanter à deux pas de chez lui, et invité Europe 1 à relater l'événement ?

Après quelques mois avec un moral en berne, j'ai aussi du mal, chaque fin de mois, à me nourrir correctement. Tadeck, que je continue de voir journalièrement à l'usine, me sent en danger, me propose de m'héberger quelques mois, le temps de me refaire une santé. Chez Tadeck et Denise, j'ai à nouveau une vie de famille, des repas équilibrés. Je verse à Denise un petit loyer pour qu'elle s'occupe de mon linge. Et puis, comme Tadeck habite sa nouvelle maison à Boissy, les week-ends, je l'aide dans quelques travaux de maçonnerie. Les finances s'améliorent, l'envie revient et puis... peut-être bien que je finirai, un jour, par croiser Françoise.

Selon la tradition, comme toutes les usines, celle de Selmer, où je travaille, ferme tout le mois d'août. Mes virées à Luzoir me coûtent cher, auxquelles viennent s'ajouter les frais de tôlerie sur ma voiture, qui n'en finit pas de glisser à chaque feu rouge, comme

une savonnette sur du carrelage mouillé. Pour pouvoir payer les réparations, je cherche à travailler durant ces vacances, avec l'idée d'être serveur dans un restaurant, du côté de La Roche-Guyon qui, habituellement, recrute des saisonniers. Je demande aussi à Claude si une place serait vacante dans sa société. Finalement, le week-end venu, il m'annonce pouvoir m'embaucher comme livreur de sacs de sel destiné à régénérer des adoucisseurs de la marque Culligan, vendus aux particuliers pour enlever le calcaire de l'eau. Le responsable du dépôt, Jacques Labat, est dans la combine : je rentrerai incognito, sous la responsabilité de Claude, qui me paierait avec ses notes de frais !

Moi, je ne cherche pas à comprendre ; le jour venu, Claude me dépose devant un ancien garage sur les quais de Seine, à Louveciennes. Ce local désaffecté sert de stockage de sel pour la région parisienne. Les présentations faites, je me retrouve à charger des sacs de cinquante kilos de sel dans le fourgon Peugeot que l'on m'attribue pour faire des tournées. Pour moi qui ne pèse guère plus de soixante kilos, c'est un peu compliqué de charger une tonne tous les matins. Heureusement, il y a quelques solides gailards aux gros biscoteaux pour me donner un coup de main, en échange d'une tournée de café qui rend l'ambiance de travail fort sympathique. Le temps de me familiariser avec mon secteur sur les Yvelines, avec des villes comme Chatou et Le Vésinet, où je découvre la bourgeoisie de la banlieue ouest et ses baraques, que je n'ai vues jusque-là que dans des films, je suis enthousiasmé par ce métier de livreur, où je rencontre des gens prévenants, qui me donnent très souvent un pourboire.

Et puis, je n'ai plus de pointeuse horaire qui me rappelle à l'ordre tous les matins. Je peux m'arrêter où je veux et choisir un restaurant, comme un vrai représentant de commerce, qui m'est remboursé sur note de frais. Je savoure cette impression de grande liberté avec bonheur. À cette époque, la publicité sur les véhicules était si peu répandue qu'au volant de ma camionnette, avec ce Culligan affiché de chaque côté qui sent bon l'Amérique des westerns et des cow-boys, je m'imagine dans la caravane du Tour de France, avec un public, sur le bord de la route, qui m'applaudit.

Un jour, plus précisément la veille du 15 août 1965, mon chef m'envoie faire une tournée en Seine-et-Marne, du côté de Provins. Après bien des kilomètres, et une tension extrême pour conduire dans une circulation et sur des routes que je ne connaissais pas, j'arrive enfin à destination, une maison bourgeoise où l'argent ne semblait pas être un souci. J'effectue la première recharge en sel depuis la mise en service de l'adoucisseur. Mon travail terminé, la propriétaire des lieux, en me glissant un pourboire dans la main, me dit sur un ton mi-sérieux mi-confident : « *L'on s'est certainement fait avoir par votre vendeur, mais mon mari a dit qu'il aimerait avoir un Monsieur De Pasquale comme vendeur dans son entreprise.* » J'en prends acte, je ne connais pas ce Monsieur De Pasquale, et puis, je m'en fiche un peu, mon métier est de remplir des bacs à sel et d'être le plus courtois possible pour avoir un pourboire.

Dans mes pensées, ma Bretagne n'est pas encore si loin que ça ; je mesurais, au volant de ma camionnette, le bonheur de travailler avec cette grande liberté qui, jour après jour, me donnait

l'impression, au contact des clients, d'avancer dans la vie ; j'étais vraiment heureux. Je découvre la région parisienne, sa circulation, toutes ses enseignes lumineuses qui m'interpellent, je vois déjà le chemin parcouru en pensant à mes copains, que je pourrais épater en rentrant aux prochaines vacances. Comme d'habitude, sur le coup de midi, je trouve, sur les recommandations de ma cliente, un petit restaurant sympathique en plein centre-ville. Je m'attable à une terrasse, avec mon journal *L'Équipe*, comme un vrai représentant. Il fait chaud, j'enlève ma veste, que je pose sur le dossier de la chaise. Le déjeuner terminé, mes derniers clients fournis, je rentre tranquillement en direction de Mantes-la-Jolie, chez Tadeck où j'habite depuis quelque temps.

J'ai la tête remplie de bonheur, avec une assurance au contact des clients qui s'affirme de jour en jour. Arrivé à la sortie de Rosny-sur-Seine, avant d'attaquer la Belle Côte, je percute de plein fouet une voiture qui sort d'une casse en venant de ma gauche. Je ne suis pas en tort, mais il y a un blessé ; les pompiers sont appelés, la gendarmerie arrive... « *Vos papiers ?* » Merde, mon permis est dans ma veste, que j'ai laissée sur le dossier de la chaise, ce midi à Provins. Je rentre tant bien que mal à Boissy et m'empresse de joindre Claude au téléphone.

Claude me rejoint, me rassure en me disant que ce n'est pas bien grave, il va se débrouiller pour faire réparer la camionnette dans un garage du coin. Puis il me dit : « *Comme demain, c'est le 15 août, si tu veux, on part en fin de matinée avec Josette, avec ma 4L de société. On mange au restaurant où tu as oublié ta veste et on rentre tranquillement en fin d'après-midi.* »

Ce qui fut dit fut fait, mais le retour ne s'est pas passé totalement comme prévu. Alors que nous étions partis de Provins depuis une petite heure, il se met à pleuvoir. De la RN 186, nous rentrons plein pot sur les pavés dans Versailles. Arrivés sous le pont de chemin de fer, une voiture débouche sur la droite, on se la prend pleine bille, entre les deux portières. Nous n'allions pas très vite, mais une 4L, c'est comme ma Floride, elle n'en finit pas de s'arrêter, surtout avec quelques sacs de sel à l'arrière.

Un militaire, qui rentrait de permission, sort de sa Panhard, un peu sonné. Le temps de faire le constat, on s'aperçoit que le radiateur de la 4L pisse la flotte. De plus, dans le choc, Josette a explosé le carénage de la ventilation avec son genou. Nous, ça va, comme d'habitude... Nickel ! Mais Josette, après avoir enlevé à la pince à épiler les bouts de plastique rentrés dans son genou tuméfié, commence à souffrir. Nous repartons cahin-caha, en remettant de l'eau dans le radiateur à chaque station-service.

En l'espace d'un jour férié, deux véhicules Culligan sont hors-service. Le lendemain matin, j'aurais aimé être une petite souris pour voir Claude expliquer à son Big Boss : « *Monsieur Brainos, j'ai embauché un ami que j'ai prévu de payer sur mes notes de frais. Il a cassé la camionnette en rentrant chez lui et laissé ses papiers à Provins. Sur le retour, j'ai aussi accidenté la 4L...* »

La fin du mois d'août est là. Jacques Labat, mon chef, me demande de me rendre avenue de Lowendal, dans le quinzième arrondissement de Paris, siège de Culligan, chercher mon salaire du mois. Je suis un peu étonné, Claude m'avait dit qu'il me payerait sur ses notes de frais. Perplexe, je ne cherche pas à comprendre, j'y

vais. Finalement, je touche un chèque pour mon mois de travail, en plus des quinze premiers jours que Claude m'avait déjà payés. En sortant du bureau, je retrouve Claude qui m'invite à boire un verre Chez Arsène, l'annexe, là où des connaissances jouent au 421 entre deux tournées de Ricard, en attendant leur rendez-vous du soir.

Sur le chemin du retour, mon chèque en poche, je me dis que ces Américains sont vraiment extraordinaires ! Mon retour à l'usine Selmer est bien triste. À présent, j'ai l'argent pour réparer ma voiture, mais je n'ai plus qu'une chose en tête : je veux entrer chez Culligan.

Claude roucoule avec Josette depuis quelque temps, on se voit de moins en moins, mais, à chaque fois, c'est pour lui dire : « *Tu te dé... comme tu veux, moi je veux rentrer chez Culligan.* »

Les semaines passent doucement, je récupère enfin ma Floride. À l'usine, j'apprends qu'une cité est en construction, avec des logements accessibles, prioritairement, aux ouvriers travaillant sur Mantes-la-Ville. Demande acceptée ; j'emménage dans un studio tout neuf aux Merisiers, à deux pas de l'immeuble où les parents de Claude habitent. J'avais le sentiment, avec cet emménagement, de me dépouiller de mon costume d'adolescent, pour entrer dans celui du monde des adultes. J'achète quelques meubles, dont un canapé en skaï noir, très tendance dans les années 60, et un peu de vaisselle. Là, au moins, me dis-je, je vais pouvoir cuisiner, recevoir des copains et, comme je suis au dernier étage, je vais pouvoir aussi faire du bruit sans crainte de déranger les voisins.

Ma cure de remise en ordre chez Tadeck m'avait fait le plus grand bien. Certes, en semaine, la solitude est toujours ma meilleure compagne, mais l'envie de rentrer dans cette société américaine, débarrassé de la pointeuse et du travail payé à la tâche, entretenait l'espoir d'une vie plus intéressante. Un dimanche d'automne bien ensoleillé, j'ai rendez-vous avec mon copain Cassius à Thomer-la-Sôgne, pour le moto-cross annuel. Au volant de ma Floride, qui sortait tout droit de carrosserie, arrivé à l'entrée de Rosny, j'aperçois, à la terrasse d'un café, une jeune fille que je connaissais de vue pour l'avoir croisée lorsque j'allais chercher une copine, nommée Ginette, à la sortie du train venant de Vernon.

Dans ma voiture rouge décapotable, habillé d'un manteau en cuir noir, col relevé, la Gitane aux lèvres, le coude à la portière, façon James Dean, je l'interpelle :

– Tu viens ? Je t'emmène au moto-cross de Thomer-la-Sôgne.

Elle traverse la route en courant et me dit :

– Moi, je veux bien, mais il faut que je demande la permission à ma mère.

Elle revient aussi vite qu'elle était partie : « *Ils sont d'accord, à condition d'être rentrée avant 19 heures.* » Elle ouvre la portière, s'assoit, et moi, d'un timide sourire et du bout des lèvres, je lui dis :

– C'est comment ton prénom ?

– Chantal, me dit-elle, et toi ?

– Moi, c'est Giorgio.

Comme elle semblait surprise par ce prénom étranger, j'enchaîne...

– Oui, comme Giorgio le fils maudit, dans la chanson de Charles Aznavour.

Chantal a un joli minois, surmonté d'une chevelure crêpée et laquée, très à la mode. À peine en route, elle s'inquiète de ne pas avoir pris un foulard pour maintenir sa coiffure. Tant pis, nous partons les cheveux au vent, la musique à fond. Tout en roulant, je pense que, si elle a accepté aussi facilement cette virée en décapotable, c'est sans doute pour épater la Ginette avec qui j'étais sorti durant quelques semaines. À Thomer, je retrouve mon pote Cassius, le spectacle est passionnant. Entre deux courses, on s'enfile quelques bières à la buvette. Chantal, à défaut d'un Vittel menthe, prend un Orangina. On passe tous un très bon après-midi, avec de la poussière plein les naseaux. Pour rentrer, ça bouchonne sérieusement. Les 19 heures fixées par la mère de Chantal me trottent dans la tête, et je me dis que je ne vais pas avoir le temps de m'arrêter en cours de route pour faire connaissance de façon plus intime. En définitive, je crois que ce très bel après-midi s'est terminé par une bise de copain-copine, avec la promesse de se revoir un week-end prochain.

Durant cet automne 1965, la bande des copains d'abord se réduisait, avec des idées de bague au doigt. Avec Pierrot, l'homme à la Panhard, je fais la connaissance, dans un bar à Saint-Martin-la-Garenne, à quelques kilomètres de Mantes, de trois Gascons, tous natifs de Castelnau-d'Auzan, au pays du rugby, montés, comme moi, à Paris, dans l'espoir de réussir leur vie. Ce n'était pas de

mauvais garçons : Jeannot vend des encyclopédies, Laglo travaille au Crédit Lyonnais. Et puis, un vendredi soir, à l'heure de l'apéro, ils passent me voir, hilares, avec des envies de fortune. Au moment de trinquer, Laglo sort de sa poche un relevé des galeries en sous-sol de la banque, avec l'accès aux coffres, et m'affirme, sans trop rire, qu'un cambriolage est jouable sans prendre de risque ! Sur le coup, les yeux pétillent, on échafaude des idées de couverture de magazine sur une île paradisiaque, avec plein de filles en maillot de bain autour de nous.

Finalement, ce rêve a nourri le fantasme d'un soir sans lendemain. Quant à Bernard, le troisième larron, il est mécanicien pilote essayeur chez René Bonnet, embauché en mémoire de son père, qui avait été l'un des co-fondateurs de la firme. Bernard est un fou de mécanique et de voitures. Il peut très bien passer une soirée à réparer une voiture sur le parking d'un dancing, pendant que le reste de la bande essaie, sur la piste de danse, de faire une conquête. Ou, en semaine, venir me prendre en début de soirée, pour aller boire un verre... au Havre, dans le but de roder un nouveau moteur de la Djet II de Jean-Pierre Beltoise, le crack qui passionnait les foules sur le circuit de Montléry,

Il m'est arrivé, à deux ou trois reprises, de prendre le siège du co-pilote pour tenir compagnie à Bernard, lorsqu'il allait dire un simple bonjour à sa mère, toujours de nuit, à très vive allure, en Djet II. Quel bonheur ! Il est vrai qu'à l'époque, la vitesse n'était pas limitée, et que Bernard conduisait uniquement à la lumière de ses phares, comme dans un rallye. Nous arrivions au petit matin

pour un déjeuner-croissants, et nous repartions après avoir mangé le midi.

Au printemps de cette même année, la France accueille un invité de marque en la personne de Youri Gagarine, le premier homme à avoir été dans l'espace. Le cosmonaute visite l'usine Matra Aérospatiale, l'un des fleurons nationaux, créée par Jean-Luc Lagardère, qui, entretemps, avait racheté René Bonnet. Pour remercier le cosmonaute de cette visite médiatique, ce grand patron, emblématique d'une France gaullienne et conquérante, lui offre une Alpine, préparée pour la compétition des 24 heures du Mans. C'est Bernard Castaing, mon copain, qui a eu le privilège de livrer ce bolide, toutes frontières ouvertes, à Moscou en... 24 heures chrono.

Depuis sa phrase devenue célèbre, « *Je vous ai compris* », qui mit fin, après bien des soubresauts, à la guerre en Algérie, le général de Gaulle veut industrialiser notre pays, avec la volonté de construire, avec l'Allemagne, une Europe forte. Des contrats de coopération sont passés avec les pays du Maghreb, des dizaines de milliers d'appartements sont construits en banlieue parisienne, surtout au nord-est, pour accueillir des charters entiers d'immigrés venus du bled. Georges Marchais en fera sa banlieue rouge.

Le temps de faire une virée en Bretagne, avec Claude, un dimanche après-midi, comme nous en avons souvent l'habitude, je me retrouve avec Magdo (Cassius), le dernier des inséparables, au dancing à Robinson, sur les bords de Seine, à Mantes-la-Jolie. Toujours solidement accoudé au bar, une bière à la main, Magdo nourrissait un complexe en raison de sa petite taille, au point que,

la bande disloquée, notre Cassius envisageait de partir travailler en Mauritanie, au grand désespoir de sa mère, qui aurait aimé le voir convoler en justes noces.

Chantal est là, assise à une table en compagnie de Margot, son amie d'enfance. Assez souvent, lorsque je voyais Margot attendre Michel à la sortie de l'usine, sans pour autant se connaître, je les jalousais du regard, en me disant que, moi aussi, j'aimerais bien, un jour, repartir main dans la main avec mon amour dans notre HLM, en affichant avec fierté notre bonheur.

Accoudé au bar avec mon pote, j'observe et laisse passer la série des twists et des madisons, qui ne font pas partie de mes danses favorites... J'attends un slow. Il arrive, c'est *Giorgia* de Ray Charles. Je me précipite pour inviter Chantal. Après un long joué-à-joué, serrés l'un contre l'autre, nous échangeons notre premier vrai baiser d'amoureux.

Bien que ce moment fût très attendu depuis notre balade au moto-cross de Thomer-la-Sôgne, les jours suivants, je maintiens une certaine distance, pour voir si l'amour est bien réciproque. Et puis, j'avais déjà donné... Je lui pose plusieurs lapins, en évoquant, à chaque fois, une crise d'asthme. Les semaines passent, Noël approche, je décide d'organiser le réveillon, dans mon petit appartement fraîchement meublé, avec trois ou quatre copains et leurs amies.

Alors, soyons fous ! On y mangera des huîtres en buvant du champagne, les unes apporteront des salades, d'autres des gâteaux. Avec de la musique, des guirlandes, un sapin, on devrait passer

une bonne soirée. Il me restait, néanmoins, à convaincre Chantal de rester dormir. Mais, surtout, comment convaincre sa mère, qui lui avait mis deux tartes au retour du moto-cross, pour seulement une demi-heure de retard, qu'elle resterait coucher à l'extérieur ?

Je m'interroge. Les bonnes manières, personne ne me les a apprises, je n'ai ni frère ni sœur près de moi à qui demander conseil. Certes, mon passage, durant mes vacances, dans cette société américaine m'a un peu dégourdi, mais j'avais la trouille de faire une gaffe, qui laisserait une mauvaise impression.

Je prends mon courage à deux mains pour aller me présenter à ses parents, chez qui vit également, sous le même toit, sa grand-mère. Pour faire connaissance, Giorgio l'étranger est invité, un dimanche midi, à manger un lapin mijoté par la grand-mère de Chantal. À table, les silences me pèsent, même si ses parents essaient de me mettre à l'aise en parlant de tout et de n'importe quoi. Au bout de quelque temps, je me dis qu'il faut quand même arrêter de déconner. J'enlève Giorgio, mon surnom, pour dire que mon prénom est Yvon. Chantal est la première surprise ; je redeviens Yvon, le petit Breton qui avait habité à Boissy-Mauvoisin, le village d'à côté, ce qui semblait pour le moins rassurer les parents de Chantal. Après un chapelet de recommandations, nous sommes partis, tous les deux, boire un verre en ville avec le sentiment d'avoir grandi. Chantal allait sur ses 18 ans.

Dans une France en mouvement et du plein emploi, Citroën, à Rennes, lance sa 2 CV à bas prix ; Renault ne veut pas s'en laisser compter, et quitte l'île Seguin et Billancourt pour une nouvelle usine ultra-moderne située à Flins, dans les Yvelines, où nous

habitations. Entièrement robotisé, ce nouveau site lance, sur ses nouvelles chaînes de fabrication, la 4 CV, suivie de la Dauphine et de la 4L. La Reine Élisabeth, comme le président russe Gorbatchev, en seront les visiteurs les plus célèbres : la France est en plein boum !

Dans les villages, éloignés parfois de plusieurs dizaines de kilomètres, l'appât du gain pour une vie meilleure se fait sentir. René, le beau-père de Chantal, abandonne son métier de boucher pour rejoindre la régie Renault, qui payait beaucoup plus. C'est ainsi qu'en ce début d'année 66, avec un droit de priorité, la famille emménage dans l'un de ces petits immeubles de quatre étages, moderne et sympathique, au Val Fourré, qui paraissait luxueux par rapport à leur habitation de Rosny.

Arrivent les premiers jours de janvier 1966. Claude m'annonce la nouvelle tant attendue : je suis embauché chez Culligan ! Le temps de donner mon préavis à l'usine, je rentre le premier lundi de février 1966. Mon pote me dit : « *Tu rentres comme livreur, mais tu fais ch... ton chef toutes les semaines pour suivre un stage de technicien 1^{er} cycle.* » Et, joignant le geste à la parole, il ajoute : « *Sinon tu auras sur le front l'étiquette Livreur et tu ne pourras plus t'en débarrasser.* »

Le matin, avant de rejoindre mon lieu de travail aux Clayes-sous-Bois, je faisais un détour pour conduire Chantal à la gare de Mantes, d'où elle rejoignait Vernon et l'usine Bata, où elle travaillait depuis ses 14 ans. Au bout d'un mois, peut-être deux, alors que je lui disais qu'une promotion était en vue et que j'allais abandonner ma camionnette pour une 4L, Chantal me dit : « *Qu'est-ce que je serais fière, si, un jour, je devais repasser tes chemises blanches.* »

Surpris par la réflexion, je compris que Chantal, qui travaillait dans le monde des bleus de travail et des blouses grises, voyait, sans doute, à travers la chemise blanche, un changement du regard des autres dont elle tirerait une grande fierté.

En ce début d'année 1966, cela faisait déjà sept années que j'avais quitté Saint-Thélo pour la banlieue parisienne et, si des coups de moins bien arrivaient de temps à autre, mon ambition de réussir ma vie prenait toujours le dessus, comme si la volonté de ma mère, dans mon subconscient, me rappelait de ne jamais rester les deux pieds dans le même sabot. Ma mère m'avait tout donné, son inquiétude en même temps que son énergie, qui compensait mes manques. Entré dans cette société américaine, la première fois, par l'issue de secours, grâce à Claude, j'étais animé d'une furieuse envie de suivre son exemple, comme on suit la trace d'un grand frère sans qu'une remarque désobligeante à mon égard lui revienne aux oreilles.

CHAPITRE 2
DU MONDE DE L'USINE...
À CELUI DES CHANTIERS EN ARABIE SAOUDITE

Bien que mon niveau d'études me handicapât, je forçais ma curiosité dans des domaines jusqu'alors inconnus, car je n'aspirais qu'à une chose : être le meilleur dans les tâches qu'on me confiait, pour mériter la confiance qu'on m'accordait. Tout ce que je voyais ou lisais, j'essayais de le transposer dans l'environnement de mon travail, ce qui me donnait l'impression d'évoluer et de construire quelque chose. Je réussissais mon stage grâce à Jean Decamp, un ancien formateur retraité de l'armée, qui avait la pédagogie adéquate pour expliquer et, surtout, la patience pour répéter et encore répéter le b.a.-ba d'un métier si différent. Car, il faut le dire, sept années passées à l'usine ne développent guère vos acquis scolaires, déjà très minces.

Depuis notre réveillon entre amis, je sortais de moins en moins avec les copains. La plupart étaient nouvellement mariés ou fiancés si bien que, le dimanche après-midi, je retrouvais Chantal,

qui était contente de m'emmener chez sa sœur, Raymonde, pour boire un café. L'accueil était toujours sympathique ; sa sœur, comme son mari, faisait tout pour me mettre à l'aise et c'était aussi l'occasion pour Chantal de rendre visite à ses petits neveux, Bruno et Frédéric, qui venaient tout juste de naître. Michel, routier à son compte, semblait aimer beaucoup sa petite belle-sœur. Dès qu'ils en avaient l'occasion, Chantal faisait partie des bagages pour une simple balade ou, mieux, pour des vacances d'été.

Les présentations faites d'un côté, nous convenons de partir, à l'occasion du week-end de l'Ascension, en Bretagne. J'étais impatient de présenter à mes parents ma « fiancée », entre guillemets, car nous n'avions pas l'argent nécessaire pour faire de vraies fiançailles. Depuis mon entrée chez Culligan, j'avais vendu ma Floride, qui me coûtait trop cher, pour une Simca 1000, plus récente. Arrivés à Fougères, alors que le jour commence à se lever, nous nous arrêtons devant la gare pour prendre un café-croissant. Au moment de repartir, la voiture ne veut pas redémarrer... La batterie est à plat. Chantal pousse, à plusieurs reprises, la voiture, qui ne veut rien savoir. Je commence à stresser ; non seulement je dois compter le peu d'argent que j'ai sur moi pour m'offrir une batterie neuve, mais, en plus, je sais que Maman va s'inquiéter si les douze coups de midi ont sonné au clocher de l'église. La batterie neuve installée, nous repartons.

Pour l'occasion, Chantal s'est apprêtée d'un ensemble pantalon veste boléro vert du plus bel effet, avec les coudières et le col en daim de la même couleur. Je suis très fier de présenter Chantal à mes parents. Au bruit de la voiture, Maman sort sur le pas de la

porte, tout sourire, l'œil brillant qui exprime sa joie de nous voir arriver. Dans son for intérieur, Maman devait se dire : « *Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à la petite Parisienne ?* »

Comme d'habitude, été comme hiver, Maman avait toujours aux pieds ses sabots du dimanche, ses chaussons en feutre pour avoir bien chaud, avec, noué à la taille, son éternel sarrau qu'elle ne quittait que pour faire des courses dans le bourg ou pour aller à la messe. Ma petite sœur, Marie-Hélène, d'un an la cadette de Chantal, était là aussi. Enfin, Papa arrive du jardin, vêtu de son pantalon en velours côtelé marron, réservé aux dimanches et jours de fête. Les présentations faites, pour figer l'événement avant de rentrer dans la maison, ma sœur nous prend en photo en compagnie de Maman avec, en arrière-plan, un rosier qui ornait le coin de la porte.

Chez mes parents, ce n'était pas le confort parisien, on ne trouvait pas de meubles modernes en Formica de couleur jaune ou bleue, qui égayaient les cuisines modernes. Non, rien de tout cela ; nos meubles étaient en bois massif, d'un brun austère, patiné à la cire d'abeille qui faisait ressortir le brillant des clous en laiton. Une armoire, qui avait appartenu à notre arrière-grand-mère, avait même été taillée dans du bois de buis, dont on apercevait, sur l'envers des portes restées brutes, les coups des outils utilisés pour les dégrossir.

Depuis une bonne dizaine d'années, Papa avait peint le plafond et les murs de la pièce principale en blanc, ce qui la rendait beaucoup plus claire. Le plafond était toujours aussi bas, ce qui obligeait les grands à baisser la tête pour passer entre deux

poutres. La cheminée n'avait pas encore pris ses vacances d'été, et je me souviens que Maman avait fait goûter à Chantal des *paeues* qu'elle y avait fait cuire. Moi, enfant, je détestais manger la bouillie d'avoine qu'aimait manger Papa le soir, dans un grand bol, avec du lait ribot – le plat des pauvres. Un peu embêtée, Chantal avait répondu poliment qu'elle n'aimait pas.

Depuis l'élevage des poulets, les finances allaient mieux. L'eau courante était installée sur l'évier de la cuisine et même jusque dans l'ancienne chambre de Grand-Père, que Marie-Hélène avait récupérée à la mort de celui-ci. Avant de monter à l'étage déposer nos bagages, Maman nous dit : « *Vous coucheu p'teute ensemble ?* » Je lui répondis que non. À l'étage, dans la chambre principale, rien n'avait bougé depuis mon départ : il y avait le lit de Papa et celui de Maman. Je me remémorais ce que me disait Maman lorsque je rentrais au petit matin : « *Cét encore asteur-là qu't'arrives ? Tcheu c'que t'as core fêt pour arriveu asteur-là ?* » Maman avait le sommeil léger de façon chronique. Passé deux heures du matin, elle se faisait un sang d'encre lorsqu'elle savait un des siens dehors.

Moi, je retrouvais mon lit, ses draps écrus faits pour durer une vie, sa couverture en laine, avec son gros édredon de couleur bordeaux, rempli de son, cette petite peau, issue du battage, qui enveloppe le grain de blé. La poussière issue de l'édredon m'avait donné tellement de crises d'asthme, que, maintenant que j'en connaissais les raisons, j'appréhendais de me coucher. En tant qu'invitée, Chantal avait eu droit d'emprunter la chambre de Marie-Hélène, qui avait le luxe d'être équipée d'un lavabo.

Nous étions arrivés depuis quelque temps déjà, l'heure de passer à table arrive. Chantal me pose une question doucement à l'oreille : « *Où sont les toilettes ?* » Je lui réponds discrètement qu'elles sont dans le jardin... Et, en même temps, je réalise, un peu honteux, que Chantal allait s'apercevoir que la Bretagne profonde avait un bon siècle de retard sur le plan sanitaire, bien que Grand-Père eût pris grand soin de les fabriquer avec de vieilles armoires qui les rendaient confortables par rapport à bien d'autres.

Pour ce jour de fête, Maman avait certainement fait de son mieux en matière de cuisine. Ce week-end était passé trop vite. Je crois que tout le monde avait apprécié Chantal. En tout cas, tout le monde m'avait dit qu'elle était jolie, la Parisienne. « *Maman aura certainement beaucoup de choses à dire, demain, dans le bourg* », me disais-je.

Depuis que Claude était marié, on se voyait peu en privé, sauf quelquefois, les dimanches matin, à la piscine. J'y allais depuis que j'avais lu, dans *L'Équipe*, que Michel Rousseau, devenu champion de natation, avait vaincu son asthme grâce à ce sport. Mais, en semaine, mon copain avait souvent des soirées de boxe parisiennes, si fatigantes que Claude avait maille à partir avec la police, ce qui m'obligeait à le véhiculer durant de longues semaines, parfois six mois. Oh ! Ce n'était pas une contrainte, c'était au contraire un moment très agréable, où Claude, matin et soir, m'imprégnait de la culture Culligan et me racontait les prouesses d'hier et d'aujourd'hui de notre président, Alain Brainos, qu'il portait aux nues.

Les dimanches midi, j'essayais de me faire inviter chez Jacques et Françoise, mariés, eux aussi, depuis une bonne année. Et si j'étais

en panne d'invitation, je montais à Boissy dire bonjour à ma tante ou à Tadeck, où je savais qu'il y avait toujours une assiette qui m'attendait. Les semaines défilaient, nous fixons la date de notre mariage au 9 juillet 1966. Fidèle parmi les fidèles clients du Terminus face à la gare, je négocie avec Raymond, le patron, trois ou quatre chambres pour l'arrivée des Bretons. Quelle joie ! Pour une première, Papa et Maman allaient sortir de leur Bretagne pour la capitale. Mon oncle Victor les aiderait à passer de la gare Montparnasse à celle de Saint-Lazare. Et puis, après un si long voyage en train, ils allaient, pour une première fois, coucher à l'hôtel.

Comme lieu des festivités, nous avons choisi Le Verre Galant, là même où, onze mois plus tôt, Chantal était assise à la terrasse... La date approche à grands pas ; mon ami Claude décide, le week-end avant notre mariage, de faire une dernière virée entre potes, au pays des Ch'tis, pour enterrer ma vie de garçon. On retrouve nos habitudes, on fait la fête toute la nuit. Au petit matin, on veut aller prendre un petit déjeuner à Bruxelles, avant de rentrer sur Paris... Nous n'en aurons pas la possibilité : Magdo, qui est au volant de sa R 10 toute neuve qu'il vient d'acheter, s'assoupit légèrement. Un virage arrive trop vite, la voiture part en tête-à-queue, puis se retrouve dans le fossé, pas trop vite, mais le réveil est brutal pour tout le monde.

On en ressort avec quelques petites blessures, le sang coule un peu, mais ce qui nous inquiète sérieusement, tout à coup, c'est Reine. Elle était avec moi, à l'arrière de la voiture ; le choc la rend soudainement... aveugle. Claude crie, lui met une paire de claques. Au bout de trente secondes, peut-être une minute qui semble

interminable, elle retrouve toutes ses facultés. Ouf ! Ce matin-là, nous n'avons pas eu le temps de voir le Manneken Pis. Le temps de réveiller un docteur pour panser quelques bobos et vérifier que rien n'est cassé, et l'on rentre sur Mantes, morts de fatigue.

Une petite semaine de travail et c'est déjà le plus grand jour de notre vie. Le soleil est de la partie. Tout le monde a mis ses plus beaux habits. René, dans son costume gris acheté pour la circonstance, est fier de conduire Chantal dans sa belle robe blanche. Maman aussi s'est faite belle, avec sa broche sur la veste de son tailleur gris, pour conduire le cinquième de ses enfants devant l'autel de Dieu.

Après un vin d'honneur dans un bistrot sur la place, quelques photos prises à la volée, on se retrouve tous à table au Verre Galant, un peu brasserie, un peu guinguette à l'occasion. Je devine mes parents heureux dans un univers qui n'est pas le leur, mais les taiseux sont comme ça : ils observent pour mieux libérer leur joie quand ils rentreront chez eux à Saint-Thélo. Pensez donc ! Yvon parti depuis sept ans, marié à une Parisienne... Le voyage, l'hôtel, mais aussi la fatigue, tant de choses d'un seul coup.

À table, la famille des Bretons est placée d'un côté, celle de Chantal d'un autre. Tadeck et Denise, à qui je devais tant, sont là aussi et quelques-uns de mes copains : Claude et Josette, ainsi que Magdo. Vers la fin du repas, à l'heure du trou normand, arrive le moment de la jarretière. Chantal monte sur le banc, Michel est l'animateur naturel. Les Bretons, d'abord surpris de voir sortir des billets et encore des billets, ne veulent pas être en reste, ils font monter les enchères que remportera finalement Michel. Le repas

s'éternise, le temps d'ouvrir le bal, de faire quelques danses et il est déjà temps pour les mariés de s'éclipser sans se faire voir pour passer leur nuit de noces.

De connivence avec mon beau-frère, Michel me donne discrètement les clés de sa 403 pour aller chez les parents de Chantal, au Val-Fourré, consommer notre mariage. Je pars à vive allure au volant d'une voiture que je n'avais jamais conduite. Au bout d'un petit kilomètre, j'aperçois dans le rétroviseur des appels de phares, qui sont certainement ceux de mes potes qui nous ont pris en chasse pour nous empêcher d'aller nous coucher.

Un peu nerveux, arrivé à l'entrée du Val-Fourré, je prends un virage à angle droit si brusquement que, pendant cinq à dix secondes, la voiture roule en équilibre sur deux roues. Un petit coup de volant sur ma gauche, ouf ! Elle retombe... Les dieux continuent de veiller sur moi. L'appartement n'est plus qu'à deux cents mètres. Le temps d'arrêter la voiture, on court, Chantal manque de tomber, déchire sa robe en marchant dessus avec ses hauts talons. On monte quatre à quatre quelques marches, à peine la porte fermée... les copains sont là. Nous sommes à l'abri. À l'extérieur, ils tambourinent et chantent sous la fenêtre. Les voisins rouspètent. Heureusement, Michel, en ramenant les parents de Chantal, rétablit un peu de calme, non sans mal, car Magdo, qui ne veut rien lâcher, est prêt à en découdre.

Le lendemain, nous étions heureux et soulagés de savoir que tout le monde avait passé un bon moment.

Notre première semaine de vie à deux, seuls dans notre studio aux Merisiers se passe bien. Enfin, pas tout à fait ! Chantal avait décidé qu'elle garderait, pour s'endormir, son lapin blotti contre sa joue, entre nous deux. Un soir, n'en pouvant plus, je me lève, j'attrape le doudou et le balance par la fenêtre du quatrième étage sur la pelouse. Le lendemain matin, elle s'empresse d'aller le chercher, pour le ranger, cette fois, au rayon des souvenirs.

Deux mois s'écoulent ; de passage aux Clayes-sous-Bois en fin d'après-midi, Claude... pardon, Monsieur le directeur de la piscine nouvellement nommé en remplacement de Jean-Yves Moureau, m'interpelle : « Viens, je t'emmène au CNIT, à la Défense, finir d'étancher la piscine que l'on expose pour le Salon de l'Enfance, qui ouvre demain à dix heures. »

J'étais marié depuis si peu de temps que mon premier réflexe n'a pas été de prévenir Chantal (d'ailleurs, comment aurais-je pu le faire, nous n'avions pas de téléphone), mais de rendre service à mon pote de toujours. Ce que je ne savais pas, c'est que nous allions passer une grande partie de la nuit à couper et à coller des bouts de tuyaux en PVC.

Vers deux ou trois heures du matin, après avoir mangé deux sandwichs jambon-beurre, bu quelques bières et deux irish coffees pour rester éveillés, je jette l'éponge. Épuisé de fatigue, je prends la route pour rentrer sur Mantes. Sur l'autoroute, des nappes de brouillard viennent s'écraser sur le pare-brise. Je ne sais pas si ce sont les irish coffees qui font de l'effet, le nez dans le volant, à cinquante à l'heure, j'ai du mal à garder les yeux ouverts. À force de fixer la route, j'ai l'impression, par moments, de distinguer comme

des ombres qui ressemblent à des vaches qui traversent l'autoroute. Le temps est interminable, je ne veux pas m'arrêter pour faire un somme sur un parking si près de chez moi, et puis, Chantal doit vraiment s'inquiéter.

C'est si vrai que Chantal, inquiète de ne pas voir son mari rentrer, était descendue à la cabine téléphonique pour joindre mon beau-père. René pense tout de suite au pire, passe par la gendarmerie pour savoir si un accident n'a pas été signalé. Lorsque j'arrive enfin, il m'attend de pied ferme au bas de l'immeuble. Pas frais, le garçon... plutôt penaud, je prends seulement conscience qu'il n'est pas facile de concilier sa vie d'avant, le travail et les copains, avec le mariage.

Les mois défilent ; entre livreurs, nous faisons la course à celui qui livrerait le plus gros tonnage de sel. Un vendredi encore, en fin d'après-midi, mon ami Claude Petit me demande de lui rendre un nouveau service : « *Un terrain de camping près de La Rochelle est en rupture d'eau potable, la déferrisation ne fonctionne plus. Tu dois arriver demain, avant midi. Prends Chantal avec toi, je fais réserver une chambre par le concessionnaire. Pour tout le reste, tu fais des notes de frais.* » Le plus drôle, c'est que le week-end en question était aussi celui de notre premier anniversaire de mariage, le 9 juillet 1967 ! Nous avons passé la plupart du temps sur la route, mais nous étions jeunes et heureux, avec le sentiment d'avoir réalisé une action humanitaire. Nous chantions à tue-tête dans notre beau camion Ford, flanqué du logo Culligan, souligné par la vague nouvellement créée par Culligan Italie.

Le nouveau système de rémunération, avec un intéressement sur le chiffre d'affaires, mis en place par Alain Brainos, bien que motivant, ne nous convenait pas totalement. Avec deux collègues, Claude Hello et Alain Bazenet, nous nous mettons en tête d'aller demander de l'augmentation au big boss. Après avoir répété ce que nous allions lui dire, nous montons au premier étage d'un pas plein de courage. À la vue de l'écriteau DIRECTION, mes jambes flageolent un peu. Je frappe et là, je ne sais pas si le boss avait été averti de notre démarche, en tout cas, nous nous sommes retrouvés devant la porte comme trois petits effrontés devant un monsieur qui nous accueillait avec le sourire, les bras grands ouverts : « *Alors, les p'tits gars, qu'est-ce qui vous amène ?* »

J'ai bafouillé quelques mots de notre revendication... Aussitôt, Alain Brainos nous a invités à rentrer et à nous asseoir devant son grand bureau. Face à nous, Monsieur le président a commencé par valoriser notre poste de technicien-livreur, qu'il considérait essentiel à la marche de l'entreprise. Puis, comme pour mieux détourner l'objet de notre requête, il nous demande si nous recevions beaucoup de pourboires ! D'abord surpris par une telle question qui nous semblait personnelle, argument à l'appui, nous adhérons à l'idée de pouvoir augmenter nos revenus de cette façon-là.

Après quelques recommandations sur la manière de nous assurer des pourboires, Alain Brainos nous explique qu'il ne peut pas répondre favorablement à notre demande pour l'instant, car il venait de recruter un docteur en chimie, André Boizard, à un salaire inférieur au nôtre. Vrai ou faux, après une tape sur l'épaule en nous raccompagnant, il nous dit, le plus sérieusement

du monde, qu'il croit en notre avenir chez Culligan et qu'il va réfléchir pour nous permettre de gagner plus d'argent. L'entretien n'a duré guère plus d'un quart d'heure. Nous sommes ressortis tous les trois avec le sourire, contents d'avoir osé... sans obtenir le moindre sou. Mais nous étions devenus, l'espace d'un instant, des gens importants avec la perspective d'un bel avenir !

Avec le recul de bien des années, je pense qu'Alain Brainos s'était amusé de notre démarche ; en même temps, il avait apprécié notre côté béliet qu'il préférait au comportement de mouton. Ce président si charismatique, qui préférait les ingénieurs aux ingénieurs, avait cette manie toute personnelle de changer la fonction aussi bien que le bureau des gens, pour améliorer les points faibles de l'Homme. C'était un peu ce qui se passait à l'armée pour les appelés du contingent : « *Tu fais quoi dans le civil ? Coiffeur ! Très bien, désormais, tu vas faire de la mécanique.* » Et tant pis pour celui qui partait en vacances s'il ne retrouvait pas, à son retour, son bureau à la même place. C'était un homme qui aimait aussi surprendre un subalterne à pas de loup. Il lui pinçait affectueusement l'oreille en lui disant : « *Comment ça va, mon p'tit gars ?* » Puis, quelle que soit sa réponse, il lui vendait de la motivation qui rendait les sacs de sel moins lourds (à l'époque, ils pesaient cinquante kilos).

Quelques mois plus tard, Alain Brainos me demanda, par l'intermédiaire de Claude Petit – pour s'assurer sans doute de ma discrétion – de lui donner un coup de main, un samedi, avec ma camionnette, pour un déménagement. Je pensais qu'il s'agissait de transporter quelques meubles de sa garçonnière parisienne ; en

réalité, c'était ceux de sa concubine qui venait vivre chez lui, rue du Moulin à Beynes, dans les Yvelines.

Ce soir-là, avant de me libérer, il insista pour m'offrir un casse-croûte sur le pouce, en tête-à-tête, sans chichis, avec le coup de rouge, comme sur un chantier... Il me parla de ses débuts dans deux chambres de bonne, dans le quinzième, des Américains qui ne l'avaient pas aidé pour boucler les fins de mois, il me montra des photos. J'étais comme un enfant qui écoute religieusement le prêtre, le jour de sa communion. Je rentrai chez moi, la tête pleine d'étoiles, avec le sentiment d'avoir partagé un moment rare avec un grand homme qui avait su se mettre à mon niveau.

Moi, j'appréciais toujours ma grande liberté et l'envie de me surpasser. Je ne comptais pas mes heures, ma vie ne tournait qu'autour de mon nouveau travail qui me passionnait. Les promotions s'enchaînaient, de livreur à technicien, du particulier à l'industriel, sans que je comprenne vraiment pourquoi et, surtout, pourquoi moi. J'avais toujours le sentiment que mes supérieurs avaient davantage confiance en moi, que j'en avais en moi-même. Certes, j'essayais de faire au mieux mon travail sans faire appel à quiconque, quitte à passer trois fois plus de temps que nécessaire, car je ne voulais absolument pas qu'un client téléphone à mon chef pour se plaindre : « *Votre gars est bien passé, mais mon eau est toujours aussi calcaire.* »

Alors, pour éviter les remontrances, lorsque je n'étais pas sûr de mon dépannage, je m'arrangeais pour repasser après ma tournée, ou bien j'y retournais le samedi matin, au grand dam de Chantal, qui ne comprenait pas. Plus d'une fois, il m'est arrivé de

passer une partie de la nuit sur une installation un peu complexe, avec des notices en anglais, dans le souci de rendre la confiance que mes supérieurs avaient placée en moi. Alain Brainos ne nous avait-il pas dit qu'un client satisfait, c'est un pourboire assuré ? Et, de mon côté, un pourboire me permettait de me payer quelques parties de flipper ou de babyfoot au bistrot du coin avec les potes, sans devoir taper dans le porte-monnaie du ménage, avant de rentrer à la maison.

Le stage deuxième cycle réussi, un matin comme un autre, nous avons, dans notre programme, l'entretien de deux gros adoucisseurs, aux Métaux Précieux, à Ivry. Après avoir montré patte blanche au poste de sécurité, je n'en crois pas mes yeux. Dans la très grande entrée, qui ressemble à une piste de décollage, nous assistons au chargement d'une palette de lingots d'or dans un fourgon. Deux motards, placés de part et d'autre du véhicule, sont prêts à sortir toutes sirènes hurlantes, en direction, sans doute, de la Banque de France, dès l'ouverture de la porte blindée. Jour après jour, je suis ébahi par de nouvelles découvertes.

Mai 68 : la France est paralysée. Alain Brainos, en génie de la communication qui sait s'adapter à chaque situation, met en place un plan de survie. Debout dans l'entrepôt, face à l'ensemble du service après-vente, il dit : « *Vous, Jean-Michel Vrinat, qui faites des rallyes et aimez conduire, vous allez prendre votre Mini Cooper et faire le tour de France pour récupérer les commandes, les traites et les chèques. À chaque étape, vous recevrez du concessionnaire un jerrican de 20 litres d'essence pour faire l'étape suivante. Vous devrez être de retour dans une semaine. Vous, les techniciens,*

vous allez contacter vos clients du milieu hospitalier pour obtenir un laissez-passer et devenir ainsi véhicule prioritaire aux pompes à essence. »

Si bien que Culligan a peu souffert de ce marasme.

Dans cette période chaotique, un jour, Alain Brainos prend sa voiture pour se rendre à Europe 1. En direct, il prend l'antenne et annonce : « *Culligan, le leader mondial du traitement de l'eau, met l'ensemble de sa flotte automobile à la disposition des personnes en situation d'urgence qui souhaitent se déplacer sur l'ensemble du territoire.* » Cet homme savait galvaniser ses troupes, un gaulliste pur jus, qui n'avait pas hésité à inviter ses cadres à venir défilier sur les Champs Élysées pour répondre par une contre-manifestation à cette chienlit, comme disait le Général.

Alain Brainos, grand amateur de golf, avait toujours un coup d'avance. Un matin, après avoir eu vent de la démission d'Alvaro Rubio, vendeur dans les collectivités, qui allait rejoindre la concurrence en eau chaude sanitaire, il le convoque et lui dit : « *Il est 9 heures ; pars sur le secteur où tu habites [Val-de-Marne]. Si, ce soir, tu as trouvé une boutique susceptible d'accueillir une agence, je t'en nomme directeur.* » Dans ce même esprit, Jean-Philippe Calissoni, un jeune ingénieur en électricité, devient directeur, en charge de créer l'agence Île-de-France Piscine. Jean-Philippe est le premier surpris, mais comment refuser une promotion au patron à qui vous devez tout ? Un budget est mis en place, il est décidé que je serai le technicien de cette activité, et Jean-Michel Vrinat quitterait sa planche à dessin pour apporter son savoir en matière d'étude. Nous étions trois novices, embarqués dans une même

aventure, sans rien y connaître. Nous ne nous étions peut-être même jamais dit bonjour auparavant. Le temps de récupérer une cinquantaine de fiches clients auprès des trois agences parisiennes, nous partons pour Pontchartrain, occuper l'arrière-boutique d'un ancien Nicolas, vins et spiritueux avec, en vitrine, nos différents produits et matériels.

Dans le lot de fiches, nous avons de très beaux contrats d'entretien, avec la mise en service de printemps, une visite d'entretien chaque semaine, l'hivernage et tous les produits qui vont avec. Jean-Philippe nous présente le budget prévisionnel approuvé par Alain Brainos. Pour la première fois de ma vie professionnelle, je prenais conscience que notre destin était lié au résultat et que, pour Jean-Philippe Calissoni, notre nouveau directeur, c'était un peu « tu nages ou tu coules ». Avec Jean-Michel, nous nous partageons les contrats dispersés sur toute l'Île-de-France, et nous convenons rapidement qu'un client piscine a forcément, dans son environnement, des voisins ou des amis qui ont ou qui auront un jour une piscine. Si bien que nous décidons que chaque visite de contrat devra être accompagnée d'une prospection alentour, pour compléter notre semaine et rentrer du chiffre d'affaires.

Dans cette optique, me venait à l'esprit ma première expérience de prospection au Vésinet... Mais là, j'étais confiant. Vendre une épuisette par-ci, un contrat d'entretien par-là, voire le remplacement d'un filtre, ne me faisait pas peur. Pour maintenir cette flamme fraîchement allumée, Jean-Philippe dégote un petit restaurant sympa du côté d'Ergal, un hameau situé à un kilomètre

du bureau. Les repas pris en commun permettaient de rester soudés, dans le respect de la hiérarchie et des rôles de chacun.

Jean-Michel était issu d'une de ces bonnes familles de province, Papa dans la banque, Maman dans l'enseignement. Je m'apercevais rapidement que mon alter ego avait un vernis sur la vie de tous les jours bien supérieur à celui que j'avais pu acquérir jusqu'alors. Dans les discussions qui animaient nos repas, je m'apercevais que ma culture sportive du journal *L'Équipe* ne me servait pas à grand-chose. Il fallait que je lise autre chose, les week-ends, pour combler ce retard.

L'après 68 avait vu de Gaulle claquer la porte suite à un référendum, et Pompidou lui succéder. Un jeune loup, du nom de Jean-Jacques Servan-Schreiber, essaie de se frayer une place en politique. Il veut incarner le J. F. Kennedy français qui continuait de fasciner la France entière. Pilote d'avion, belle gueule, Servan-Schreiber, créateur de *L'Express* avec Françoise Giroud, avait fait de ce journal un news-magazine moderne, type *Times*, moins encombrant que les journaux traditionnels, afin de séduire les jeunes cadres dynamiques qui prenaient l'avion du matin sur Air Inter.

Comme Jean-Philippe et Jean-Michel étaient des lecteurs assidus, je le deviendrais à mon tour. Je découvrais de grandes plumes, comme l'éditorialiste Raymond Aron, Michèle Cotta et bien d'autres, qui m'accompagneront jusqu'à la sortie du premier *Figaro Magazine*. Je ne comprenais pas toujours ce qu'ils écrivaient. Parfois, je devais relire leurs articles, que j'épluchais pour me forcer à me familiariser avec un monde que je découvrais un peu plus chaque week-end.

Notre notoriété dans le milieu de la piscine faisait progressivement son œuvre. Nos clients s'appelaient : Uderzo, Guy Béart, Line Renaud, Philippe Bouvard, Gérard Lenormand et bien d'autres encore, comme Claude François et sa piscine haricot aux allures hollywoodiennes : la nuit, l'eau devenait rose.

Avec Jean-Michel, nous étions comme deux frères jumeaux. Un vendredi après-midi de novembre, nous nous trouvions du côté de Montmorency, à faire l'hivernage d'une piscine. Conformément à la procédure, nous avons baissé le niveau de l'eau de cinquante centimètres, pour être en dessous des écumeurs de surface. Nous étions en train de déployer une couverture flottante à bulles, de couleur noire, censée absorber la poussée de la glace, quand Jean-Michel s'interroge : il trouve cette bâche plutôt résistante à la charge et m'interpelle.

« *Tu paries que je traverse la piscine tout habillé ?* » Et il me tend la paume de sa main !

Après un petit marchandage pour faire monter les enchères, je lui dis : « *Chiche !* » Nous nous mettons d'accord sur deux tournées de Ricard. Mais, ne voulant pas prendre un risque inconsidéré – l'eau était à une dizaine de degrés – nous posons délicatement du mobilier de jardin qui se trouvait à proximité, pour tester la flottaison. Finalement, la couverture s'enfonce très peu.

Encouragé par ce test, Jean-Michel se déchausse, enlève ses chaussettes, recule pour prendre son élan ; la piscine doit faire quatre mètres de large. Dans son esprit, il pense certainement sauter suffisamment loin pour se réceptionner de l'autre côté sur

les avant-bras, sans trop se mouiller. Manque de chance, la réception n'est pas conforme aux prévisions... Jean-Michel saute si loin, presque jusqu'à la bordure d'en face, que la couverture s'enfonce plus que prévu. Au lieu des avant-bras, ce sont la lèvre supérieure et le nez qui entrent en contact avec la margelle. Les dents sont sauvées, mais la lèvre comme le nez ont explosé et pissent le sang...

L'émotion passée, les narines de mon collègue bourrées de Kleenex, nous terminons notre travail vite fait. Mais que raconter à la cliente quand nous allons devoir lui faire signer notre bon d'intervention ? Je vais au contact, tandis que Jean-Michel se tient à l'écart et tourne la tête, le pantalon mouillé jusqu'aux genoux, la moitié du visage dans un mouchoir qui laisse apparaître de plus en plus de sang. La dame insiste pour aller chercher sa trousse à pharmacie. Je lui raconte que c'est un simple saignement de nez. Enfin bref, je me dépatouille tant bien que mal avec la cliente qui s'inquiète pour mon collègue, l'air perplexe...

De retour à Pontchartrain, au bistrot du coin où nous faisons régulièrement un billard les vendredis en fin d'après midi, Jean-Michel respecte le contrat. Les deux Ricard prennent une saveur particulière, surtout pour lui : sa lèvre supérieure a doublé de volume. Des couleurs violettes, jaunâtres, verdâtres, commencent à apparaître, Jean-Michel est défiguré et veut rentrer au plus vite chez lui pour appliquer de l'arnica. Le deuxième Ricard en cours, Jean-Michel m'annonce que, le lendemain, Chantal, son amie, doit le présenter à ses futurs beaux-parents. Il se pose plein de questions...

Pour moi, le temps de l'usine Selmer et des saxophones et clarinettes était déjà bien loin. La confiance qu'on m'accordait me poussait à aller toujours au-delà de moi-même, comme le sauteur à la perche qui gagne, chaque jour, quelques centimètres. Des conneries, nous en faisons, des parties de billard aussi, sans pour autant bâcler le travail. Il m'arrivait souvent de devoir travailler le samedi matin pour rattraper les clients que je n'avais pas pu satisfaire en temps et en heure. Chantal s'en étonnait ; je lui expliquais que, si j'avais un salaire au-dessus de la moyenne, c'était aussi pour ça, et tout rentrait dans l'ordre. Et puis, je ne prenais pas l'argent du ménage ! Les généreux pourboires de mes clients me suffisaient pour mes achats de cigarettes comme pour mes frais de bistrot.

L'après 68 avait vu la féministe Gisèle Halimi militer pour que l'homme participe aux tâches ménagères. Les habitués du café des Trois Communes que nous étions faisons de la résistance. Après le travail, on continuait à se retrouver. Les uns gagnaient une tournée de bière au 421, au baby-foot ou au flipper pendant que d'autres refaisaient le monde en sirotant un pastis. De retour à l'appartement, Chantal me rappelait, à intervalles réguliers, qu'elle souhaitait quelque chose de plus grand, avec des meubles que nous irions choisir ensemble. Certes, ce petit logement, équipé d'un canapé-lit en skaï acheté dans ma période de célibat, n'offrait pas le confort idéal, d'autant plus que Chantal, enceinte, était proche de l'accouchement. En même temps, le loyer était très raisonnable pour nos revenus et la situation professionnelle de Chantal avait du mal à se stabiliser.

Le moment tant attendu arrive. Notre fille Sandrine naît à la clinique du docteur Le Bel. Chantal est sortie de la maternité avec un chapelet de recommandations. Il ne faut pas faire ceci, il ne faut surtout pas faire cela... Mon copain Jeannot nous avait bien vendu toutes les encyclopédies nécessaires, mais, quand on n'a qu'une pièce, il est bien difficile de résister aux pleurs, qui deviennent subitement un sourire dès qu'on prend le bébé dans les bras.

Bien trop souvent, il nous arrivait de blottir notre enfant entre nous deux et de nous endormir tous les trois une paire d'heures avant que Sandrine sonne le rappel du biberon de deux heures du matin. Les premières semaines se sont passées ainsi, avec des réveils de plus en plus difficiles. Une nuit, après le biberon de deux heures, excédé par les pleurs et le tic-tac du réveil qui me narguait, j'ai ouvert la porte du couloir, pris le landau à deux mains et l'ai balancé pour m'isoler du bruit. « *Demain, c'est promis, j'achète des boules Quies.* »

Mes premiers mois de père ont été difficiles. Arrivent les fêtes de fin d'année, nous passons notre réveillon chez belle-maman avec Michel, Raymonde et leurs enfants. Ce soir-là, j'avais certainement chargé la mule plus que de normal. Arrivé au pied de l'immeuble, je me dis que ça va être difficile de monter les quatre étages avec Sandrine dans son couffin... D'un pas mal assuré, je monte les escaliers, une main tient la main courante, tandis que l'autre porte le couffin par ses deux anses.

À l'attaque du dernier étage, je n'en peux plus. Un changement de main est devenu nécessaire en urgence. Je m'y prends mal ; de la main gauche à la main droite, je loupe une des deux

ances... Pardon, ma fille Sandrine ! Par ma faute, tu es tombée dans l'escalier, tu as descendu une marche. Heureusement, tu étais bien emmaillotée, avec un gros bonnet qui a amorti le choc. Ta mère, qui était devant, à m'attendre devant la porte, prête à mettre la clef dans la serrure, n'a rien vu... rien entendu.

À cette époque, Culligan France avait un concessionnaire en Guadeloupe. C'était une stupidité en matière de logistique, mais bon... Le matériel venait des USA jusqu'à Diegem, en Belgique, puis descendait à Clayes-sous-Bois pour repartir par cargo vers Pointe-à-Pitre. Le concessionnaire, Monsieur Sabine, vient de recruter un technicien, il a un besoin de formation en piscine. De plus, il a récupéré le suivi du chantier de la piscine olympique de Pointe-à-Pitre, vendu par Jacques Lepied à l'entreprise de BTP Fougerolles, devenue, ces dernières années, Eiffage.

Après sept heures environ de vol, je suis accueilli à l'aéroport par le concessionnaire, Monsieur Sabine. C'était ma première grande expédition en avion, seul, loin de chez moi. La chaleur est étouffante. Le temps de se désaltérer, nous partons en direction du Gosier, un quartier chic où sont réunis la plupart des hôtels pour touristes. Cet endroit contraste singulièrement avec Pointe-à-Pitre, ses coups de klaxon pour se faufiler dans des rues sales et embouteillées, avec des gestes qui n'inspirent pas toujours la sympathie. Sabine m'avait réservé une chambre dans un petit hôtel de bord de mer, face à la plage et l'océan à perte de vue. À notre arrivée, de charmantes serveuses, habillées selon la tradition antillaise, nous accueillent le ti-punch à la main. Je suis émerveillé par ce décor, inhabituel pour moi.

Avant de me laisser en si bonne compagnie, Sabine me dit que nous irons, à l'occasion, prendre un verre au Club Med la Caravelle, à deux pas de là. Avant de partir, Jean-Philippe m'avait vanté son décor de carte postale, ses palmiers sur la plage, qu'il connaissait bien pour y avoir déjà séjourné. Je suis enchanté par tout ce qui m'arrive. Au lever du jour, avant de prendre le petit déjeuner, je prends l'habitude de faire un petit footing sur la plage et de terminer par quelques brasses. À cette heure-là, l'air est encore presque frais. Sur la plage immaculée, quelques mouettes se dandinent à la recherche d'un ver, d'autres se chamaillent sur la dépouille d'un crustacé que la mer a rejeté. Seul, l'esprit vagabond, je n'entends que le souffle des vagues qui viennent mourir sur le sable blanc. L'espace d'un instant, je pense à *La Fanette*, la chanson de Jacques Brel, qui me ramène aussitôt à Françoise.

Le temps de redescendre pour prendre un copieux petit déjeuner, très fruité, le technicien que je dois former est à la réception et m'attend. Son visage est émacié, le teint est cuivré, il se présente : Joga. Sans nul doute, je pense qu'il a des origines indiennes, mais je n'ose pas lui demander. En voiture, on fait plus ample connaissance, je lui demande ce qu'il attend de la formation. Je comprends que, si son concessionnaire sait bien vendre l'équipement d'une piscine, Joga a beaucoup de mal dans le dimensionnement des canalisations et tout ce qui concerne l'hydraulique en général.

Pas de souci, j'avais apporté le nécessaire pour faire un cours sur le sujet, mais, rapidement, je comprends que trois chantiers sont en souffrance et qu'on va devoir faire la théorie en même temps que la pratique. Heureusement, ma hantise est vite levée,

Joga pige vite. J'avais trois ans d'entreprise, je mesurais la chance d'être là, considéré comme le sachant qui vient de métropole former et contrôler si tout se passe bien chez ce concessionnaire. Avec Joga, on saute de chantier en chantier, surtout pour calmer les clients qui n'en peuvent plus d'attendre une pièce qui doit arriver dans le prochain... bateau.

Le jour prévu, Sabine m'emmène, comme convenu, au rendez-vous de chantier de la piscine olympique de Pointe-à-Pitre. Parfois, chez nous, c'était un peu chaud lorsque les délais n'étaient pas respectés. Mais là, je me retrouve dans la fournaise d'une cabane de chantier, avec des gens qui parlent fort. C'est une véritable foire d'empoigne, sans que je sache vraiment si c'est leur façon de s'exprimer, ou s'ils s'engueulent pour de bon dans un dialecte que je ne comprenais pas.

À la sortie, je m'en étonne auprès de Sabine. Tout souriant, il m'explique que le racisme est très prononcé entre eux. Ce jour-là, Sabine, en bon Martiniquais, avait profité de ma présence et de l'expertise supposée d'un Blanc venu spécialement de métropole pour imposer son point de vue. Les dix jours de formation prévus se terminent. Avant de rentrer sur Paris, Sabine m'invite à dîner en altitude, à mi-chemin en direction de la Soufrière. Le resto en bordure de route ne paie pas de mine, mais l'accueil est chaleureux. « *Bonjour Mama !* » dit-il à la patronne, et ils s'embrassent avec beaucoup de convivialité, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps.

Manifestement, Sabine est comme chez lui et, après tout, puisqu'il l'a appelée Mama, c'est peut-être sa mère. Avant de

passer à table, on boit un planteur à l'ombre d'une terrasse recouverte de feuilles de bananier. L'air y est plus frais, la vue sur la vallée avec, au loin, Pointe-à-Pitre, est magnifique. Sabine profite de cet instant de plénitude pour revenir sur les codes du racisme aux Antilles, qu'il est bon de connaître si l'on veut développer un business.

Et de me dire que, lors de la période de l'esclavage, les sujets africains les plus robustes, ceux qui étaient en meilleur état de santé, ont été débarqués d'abord en Martinique. Ceci explique leur esprit de supériorité à l'égard de leurs cousins, les Guadeloupéens. Quant à ces derniers, ils n'acceptent pas leur supposée infériorité et encore moins d'être commandés par un Martiniquais, sur leur terre, en Guadeloupe.

À tout cela s'ajoutent les métis qui, avec un peu de sang blanc, revendiquent une intelligence supérieure. Enfin, il y a les Békés, les ex-colons qui, à force de se marier entre eux, ont la particularité d'être devenus, pour la plupart, des albinos. Sans oublier le Blanc métropolitain, celui qui tient les postes majeurs dans l'administration, inaccessibles aux autochtones. Cette situation est une source de conflits et de tensions permanents, bien plus détonants que le deuxième verre de planteur que l'on venait de boire.

Assis à table, face aux langoustes qui grillent devant nous sur un feu de bois, je prends conscience de vivre un moment rare. L'endroit est paradisiaque, et le petit technicien que je suis est l'invité du concessionnaire local. J'écoute ses doléances et elles sont nombreuses. Je lui promets de les transmettre à qui de droit, dès mon retour.

Dans l'avion du retour, je laisse défiler le film de mon séjour. Je m'interroge : « *Est-ce que j'ai apporté à Joga une formation suffisante pour qu'il puisse se débrouiller seul ? Est-ce que j'ai été un digne représentant du siège ?* » Puis, je me remémore ces journées passées dans une camionnette sans climatisation, la cuisine antillaise très épicée dans les petits restos de bord de plage avec Joga, la discussion de Sabine sur le racisme, les ti-punchs, la magnifique plage de la Caravelle où je m'étais baigné un dimanche, ses oursins dans les rochers, sa barrière de corail qui la protège des requins.

Et puis le soir (ça je ne le dirai pas à Chantal...) où je suis descendu dans un bar de nuit, en quête d'un bon moment. Au bout d'un escalier de meunier qui descend tout droit, j'ouvre une porte. Et là, dans la pénombre du bar, il n'y a que des Noirs dont on ne voit que le blanc des yeux, ce qui vous donne la sale impression qu'ils sont tous braqués vers vous. Subitement, je repense à ce que m'avait dit Sabine au sujet des métros, j'ai la gorge sèche : manifestement, je sens que je ne suis pas le bienvenu.

Jusque-là, moi, j'aimais bien les Noirs : Sidney Bechet, Ray Charles, Bob Marley, la Compagnie Créole... Mais là, je suis le petit Blanc mal à l'aise, les mains moites, qui a vite compris qu'il fallait boire son Coca et déguerpir au plus vite. D'un pas ferme, je remonte l'escalier vers la sortie, impatient de prendre une grande goulée d'air frais.

Globalement, j'avais le sentiment d'avoir bien fait mon travail. J'allais avoir plein de souvenirs à partager avec Chantal. Mais, allait-elle comprendre que ces bons moments faisaient désormais partie de mon travail ? Rien n'était moins sûr.

Depuis quelque temps déjà, nous avons quitté notre studio des Merisiers, pour un appartement qualifié de résidentiel au Val-Fourré. Nous y étions bien. Chantal avait trouvé un emploi à Parunis, à deux pas de l'appartement. Le matin, elle déposait Sandrine chez ses parents, avant l'ouverture du magasin. La petite mémère, Argentine, la gardait tout en préparant le repas du midi. Et puis, si le temps le permettait, Argentine allait promener Sandrine dans sa poussette avec une grande fierté.

Très souvent, les dimanches midi, je retrouvais Lucien et Michel – mes deux beaux-frères – chez nos beaux-parents pour boire le Ricard avec René. Un brave homme, veuf depuis un bon nombre d'années, avec quatre enfants à charge ; il avait eu la double peine de perdre l'un de ses fils, Bernard, tué pendant la guerre d'Algérie.

René s'était marié sur le tard avec la mère de Chantal, Jenny, qui avait aussi quatre enfants, qu'elle avait élevés dans la difficulté, avec sa mère, la petite mémère Argentine. Bien que René veillât à ce que tout se passe le mieux possible, reconstruire un nid familial avec huit enfants, dont une fille de part et d'autre en âge de se marier, revenait à associer deux familles qui n'avaient plus grand-chose à partager, si ce n'est la vie au quotidien et ses soucis, que le peu d'amour, desséché par le temps, ne pouvait pas gommer.

Ces dimanches matins-là, nous apportions tous les trois un peu de désordre dans la bonne humeur. Jenny, qui donnait rarement dans la poésie, me disait sur un ton mi-figue mi-raisin : « *Alors, toi, p'tit con, qu'est-ce que tu prends comme apéro ?* » Car il y avait aussi le grand con qu'était Lucien ; seul Michel n'était pas

affublé d'un sobriquet, car la belle-mère n'osait pas. Je ravalais ma salive avec un sourire coincé, sans dire un mot.

Chacun donnait des nouvelles de sa famille, des événements de la semaine, passés et à venir. Lucien se ramassait toujours une vanne plus ou moins verte, que la petite mémère approuvait par une grimace derrière son dos. Michel, qui en avait vu bien d'autres, charriait la belle-mère en prenant le parti de René. Puis, pour ne pas partir sur une seule patte, la belle-mère remettait une autre tournée. On repartait un peu guillerets, en se souhaitant une bonne semaine et, peut-être, à dimanche prochain. Durant la semaine, la brave petite mémère veillait à ce que la maison soit toujours propre et bien rangée, pour éviter que sa fille, factrice, ne soit contrariée lorsqu'elle rentrait du travail.

Dans la journée, la petite mémère veillait aussi à ce que Sandrine, en âge de marcher à quatre pattes, n'aille pas dans la salle à manger, de peur qu'elle laisse les empreintes de ses petits doigts sur les meubles. Ce qui faisait dire à Chantal que cette pièce était comme un musée et que, chez elle, cela n'arriverait jamais. J'avais du mal à comprendre cette atmosphère tendue, toujours au bord de l'esclandre, qu'entretenait la mère de Chantal, avec la petite mémère complice, toujours prête à souffler sur les braises lorsqu'il s'agissait de mettre en cause un des enfants de René. Un midi, en semaine, j'assistai au comble de la honte que peut supporter une jeune fille en âge de se marier. J'avais rejoint Chantal à déjeuner chez sa mère. Nicole, la fille de René, d'un an plus âgée, était là également. Ce jour-là, comme souvent, la petite mémère allume

une mèche à l'encontre de Nicole, pour une histoire de propreté intime.

Jenny, la mère de Chantal, toujours au bord de la crise de nerfs, est allée chercher, dans le panier de linge sale, la petite culotte de Nicole, puis l'a frottée sur son nez. Nous étions à table, je ne comprenais pas cette animosité permanente contre Nicole, alors qu'à notre égard, Chantal et moi, il y avait plutôt de la bienveillance. Par bribes de conversation, j'essayais de comprendre ce comportement excessif. D'après la petite mémère Argentine, les crises de nerfs à répétition de sa fille dataient de la guerre. Et quand je parle de crise de nerfs, il fallait deux personnes pour la maintenir allongée au sol pendant dix à quinze minutes, pour lui éviter qu'elle ne frappe quelqu'un ou casse quelque chose, avec une force décuplée.

Et la petite mémère de raconter qu'elles étaient parties, toutes les deux, avec des voisins, en exode, sur la route en direction de Dreux, pour fuir la guerre. Après deux ou trois journées de marche, épuisées par la fatigue, la mère et la fille s'étaient retrouvées sous les bombardements de l'aviation allemande. Transies de peur, elles quittèrent la route brusquement pour s'allonger dans le fossé. Elles étaient blotties l'une contre l'autre, en attendant le pire, quand un gros boum, à quelques mètres de là, déclencha la première crise de nerfs de la jeune fille.

Pour compléter ce récit familial mère-fille, il faut savoir qu'Argentine, que nous appelions avec affection la petite mémère, née en 1900, avait commis un grand péché, à une époque où l'Église dictait ses lois et condamnait fermement de coucher avant le mariage. Aux alentours de ses dix-huit printemps, elle avait fauté ;

avec qui ? Un militaire ? Le mystère est resté entier. Toutefois, en nommant sa fille du prénom gallois Jenny, il est permis de penser qu'Argentine a voulu sceller le seul et unique amour de sa vie, qu'elle a enfermé à tout jamais dans son cœur.

Sa vie de fille-mère a certainement été très dure à supporter à bien des égards. La petite mémère Argentine a continué de travailler dans une ferme à la sortie de Freneuse, pour élever seule sa fille. Pour réparer sa faute, il est fort probable qu'elle ait fait vœu de chasteté ; pour payer le prix du respect, plus jamais un homme n'entra dans sa vie. La mère et la fille vécurent ainsi, comme soudées l'une à l'autre, se protégeant mutuellement, partageant plus souvent les peines que les joies, avec leur secret que l'usure du temps n'a jamais réparé. Mais, demoiselle, Jenny était très belle et ne manquait pas de courtisans.

Pour Argentine, comment accepter l'idée d'abandonner le fruit du seul amour de sa vie, pour un gendre ? Et Jenny n'imaginait pas abandonner sa mère, ça aurait été abandonner la moitié d'elle-même. Au bout de vingt ans, elles avaient fini par ne plus faire qu'une ; l'une faisait bouillir la marmite avec l'argent que ramenait l'autre.

Dans ce dilemme insurmontable, où la guerre avait eu raison des liens de l'amour, la petite mémère savait se faire encore plus petite qu'elle ne l'était en réalité. Mais, si discrète qu'elle se fit, chaque amant de Jenny, fût-il de très longue durée, était considéré comme le voleur de son unique amour. Dans ces conditions, comment construire durablement un foyer sous le même toit avec une tierce personne ?

De cette situation chaotique, hantée en permanence par les traumatismes de la guerre, qui vous mettent les nerfs à vif à la moindre anicroche, sont nés quatre enfants. Tous ont subi, plus ou moins, les crises de nerfs de leur mère. Les trois premiers portent le nom du même père ; la dernière, Chantal, a eu double peine : elle est née de père inconnu et sa mère a oublié de déclarer sa naissance à la mairie. Moi, je me gardais bien de juger, au contraire, j'essayais de relativiser. Nous étions jeunes, nous nous aimions, l'avenir nous tendait les bras. Bien que Chantal claquât souvent la porte de ses employeurs, je me disais que le temps de l'oubli viendrait. L'important pour moi, c'était mon travail, le moteur qui nous permettrait de construire notre vie.

Les clients que je visitais tous les jours étaient parfois célèbres, parfois pas, mais tous, dans mon esprit, étaient riches, je les enviais. Sur le chemin du retour, il m'arrivait souvent de faire des plans sur la comète, et de transposer telle ou telle chose, découverte dans la journée, dans la maison que je rêvais de construire un jour. Je me disais qu'arrivé à trente ans, ce serait bien de réaliser ce qui, pour moi, était l'aboutissement normal d'une étape dans une vie de couple, pour élever sa famille.

Enfant, j'avais côtoyé la misère, autant que Gilbert et Marie-Hélène, mais eux avaient fait des études qui leur ouvraient, selon moi, les portes de la vie. Dans mon adolescence, Tadeck et Denise m'avaient préservé des mauvaises fréquentations. Depuis mon entrée chez Culligan, et encore plus depuis notre mariage, je voulais être le meilleur, pour que mes parents soient fiers de moi. Et puis, j'avais des responsabilités à assumer, je prenais en exemple

Michel, mon beau-frère, qui était transporteur à son compte et qui m'apportait beaucoup dans ma construction de jeune marié.

Dans mon emploi du temps, chaque semaine, j'assurais l'entretien d'une piscine dans un centre de remise en forme situé dans le seizième arrondissement. C'était une très belle adresse fréquentée par les stars montantes de la radio et de la télévision : Elkabach, Drucker, etc. étaient des habitués. L'accès au local technique se faisait par une trappe située sur la plage. Dans cet espace, les gens allaient et venaient du sauna à la piscine, en passant par le bronzarium, puis se prélassaient sur un transat en lisant le *Figaro*.

La trappe ouverte, je descendais dans le local par un escalier fait de barreaux en acier scellés dans la maçonnerie. Un jour, par mégarde, je commence par verser ma bonbonne de chlore dans le bac réservé à l'acide ou vice versa. Immédiatement, un nuage se dégage. Ça me prend à la gorge, je suffoque, je réussis à m'extirper de cette fosse. Puis, je referme la trappe pour éviter autant que possible que le gaz ne s'échappe dans l'espace piscine.

Je pars d'un pas rapide, sans amener les clients qui continuaient de pédaler ou de faire des haltères, vers la sortie, prendre une grande goulée d'air frais. Je crache mes poumons. Paniqué, j'appelle Claude ; il me passe le chimiste, Christian Carré, qui arrive en vitesse avec un masque à gaz. Selon son explication, par inadvertance, j'avais fabriqué une sorte de gaz moutarde très irritant, nocif pour la santé, utilisé pendant la guerre. De retour au bord de la piscine, avec mon masque sous le bras, tous les clients avaient déguerpi, sans manifester un quelconque étonnement auprès de la direction de l'établissement. Bien que soulagé de ne

pas avoir eu à me justifier d'avoir répandu, l'espace d'un instant, ce gaz désagréable, les dégâts sur mes poumons étaient visibles, les pièces de monnaie dans ma poche étaient oxydées, mon briquet Dupont était devenu terne, presque noir et le bracelet métallique de ma montre avait pris la couleur vert-de-gris.

Avec mon pote Jean-Michel, nous nous donnions rendez-vous très souvent pour déjeuner. À ces occasions, je découvrais la restauration traditionnelle des voyageurs de commerce habitués aux bonnes adresses. Les fast-food commençaient à apparaître, mais Jean-Michel, qui aimait la gastronomie et les produits du terroir, me disait : « *Il ne faut jamais rentrer dans un restaurant qui ne propose pas, au minimum, un plat cuisiné maison.* »

Un midi, alors que nous étions attablés dans un restaurant qui sortait un peu de l'ordinaire, à Saint-Cyr-l'École, Jean-Michel commande une sole meunière, après avoir demandé préalablement à la patronne si elle était bien fraîche. « *Oui, bien sûr* », lui dit-elle sur un ton affirmatif. Jean-Michel s'y connaissait en matière de fraîcheur ; fourchette et couteau en main, il ouvre le poisson et observe : l'arrête centrale n'est pas sanguinolente, les lamelles de chair se détachent mal.

Du geste à la parole, Jean-Michel interpelle la patronne pour lui démontrer que sa promesse n'est pas respectée. Il lui demande de bien vouloir reprendre son assiette et lui commande deux œufs sur le plat. Moi, le petit Breton, j'étais scotché par la comédie de mon pote, qui renforçait ma culture du savoir bien manger.

Sous la houlette de Jean-Philippe Calissoni, l'agence piscine d'Île-de-France a des résultats prometteurs, alors que le service piscine municipale du siège est en difficulté. Le directeur de service, un dénommé Cardon, après avoir remporté le projet Iris dans un appel d'offres – le marché d'État nommé « 1000 Piscines » – sans avoir inclus dans le devis le moindre matériel sorti de l'usine européenne, vient d'être licencié pour faute grave.

Du coup, le petit noyau de collaborateurs parti à Pontchartrain absorbe l'activité piscine du siège dans sa globalité. Jacques Lepied nous apporte son savoir en matière hydraulique, de sous-traitance, ainsi que ses connaissances des marchés publics. Avec Jean-Michel, nous nous partageons le projet de la cinquantaine de piscines municipales à réaliser, selon un planning, sur une durée de cinq ans, auxquelles s'ajoutent régulièrement quelques piscines olympiques. Nous prenons tous les deux cette nouvelle mission à bras-le-corps, avec la seule volonté de démontrer à notre hiérarchie qu'elle avait eu raison de nous faire confiance. Le travail s'intensifie, les journées s'allongent... Air Inter devient notre moyen de transport aux quatre coins de la France.

Au niveau de la société, les Américains, devenus seuls propriétaires, étaient toujours bluffés par la créativité constamment en mouvement d'Alain Brainos. Pour autant, les résultats escomptés n'étaient pas au rendez-vous. En bon vendeur qu'il était, Alain Brainos a bien essayé, durant quelques années, de les enfumer en déroulant le tapis rouge à leur descente de voiture à la manière des chefs d'État. Il effectuait la visite du propriétaire avec revue de détail et commentaires dans chaque bureau, conférence devant

le planning des expéditions. Un pot-au-feu dans un petit resto de Monfort-l'Amaury, puis *Paris by night* avant de les raccompagner à l'avion.

En 1970, nous sommes en plein choc pétrolier. Face à la tourmente, Alain Brainos a du ressort et des idées de grandeur pour la France. Il profite du trentième anniversaire de Culligan International pour démontrer que la France existe. De concert avec les différents patrons européens, il fait affréter trois avions qui décolleront de Bruxelles, Bâle et Orly pour gagner Chicago. La France sera représentée par plus de trois cents personnes, un chiffre gonflé par des installateurs sanitaires, apporteurs d'affaires, architectes et bureaux d'études. Le coût de cette opération est sans doute disproportionné, mais Alain Brainos veut frapper les esprits des Américains et considère qu'il s'agit d'un bon investissement pour développer rapidement l'activité industrielle.

Pour la circonstance, nous avons tous acheté un pantalon gris et un blazer bleu marine. Nous avons fixé sur la pochette un écusson en tissu, brodé aux emblèmes de Culligan. À notre descente d'avion, à l'aéroport de Chicago, notre big boss, arrivé la veille, nous attendait les bras grands ouverts, accompagné d'une interprète qui sera à nos petits soins pendant la durée de notre séjour.

Avec mon pote Jean-Michel, nous étions heureux et fiers de faire partie de la délégation française. Nous étions impressionnés par l'organisation millimétrée, Culligan était habitué à gérer des grands nombres. Durant notre périple à Philadelphie, nous avons rentré l'équivalent de trois bus dans un restaurant, pour en

ressortir trente minutes après, en ayant mangé entrée, plat, dessert. J'étais stupéfait, autant par la rapidité que par la rentabilité, calculée... au temps passé assis sur une chaise.

Et New York ! Manhattan, la statue de la Liberté, l'Empire State Building, Harlem, Central park, la Cinquième Avenue... Et Washington ! Cette ville dessinée par un Français. Son musée de l'Espace, avec la première fusée lancée dans l'espace, la Maison blanche, la tombe de J. F. Kennedy...

À chaque fois, on en prenait plein les yeux. Et pourtant, je me souviens avoir envoyé une carte postale à Chantal, dans laquelle je lui écrivais : « *Ici, les taxis sont tous jaunes, des sirènes hurlent dans les embouteillages, les avenues sont plus grandes, les immeubles plus hauts qu'à Paris, mais il y a aussi Harlem, ses mendiants, ses drogués, les bus d'écoliers interdits aux Noirs.* »

Cela me rendait un peu plus sceptique sur le fameux rêve américain et ses prétendus vingt ans d'avance sur nous, les Français. Pour l'anecdote, dans cette année 1970, le petit Breton que j'étais, invité lors de ce séminaire international, avec mon badge France que j'arborais avec fierté, ressentait aussi la gêne, voire le mépris, lorsque je croisais l'un d'eux à l'hôtel, dans l'ascenseur. Pour mémoire, de Gaulle, notre dette de guerre payée, les avaient prié de quitter leurs bases militaires installées sur notre sol. Dont celle de Rocquencourt, près de Versailles, que je côtoyais en passant quasi-journellement.

Mais le grand moment attendu, pour nous, Français, était la visite de l'usine à Northbrook, dans la banlieue de Chicago, là où

l'histoire de John Emmet Culligan avait commencé, avant qu'il ne devienne, un jour, le leader mondial. Finalement, nous étions déçus de voir, derrière ce si grand nom, une usine archaïque, usée par le temps, qui n'avait pas su se moderniser.

Je me rendais compte, au fil des ans, que, si les Latins que nous sommes ont dans leur gènes le souci de transmettre à leurs descendants le fruit d'une vie de travail, acquis parfois dans la souffrance, souvent au prix de sacrifices, il en est tout autrement au pays du *far west* et des cowboys. Aux États-Unis, l'Américain est resté un conquérant, qui achète et qui vend sans état d'âme. L'outil de travail est secondaire, l'empathie à l'égard de leurs employés aussi... Les sentiments n'ont pas de place, ils sont capables de vous faire toucher le paradis un jour, vous licencier le lendemain, sans ménagement... *Business is business.*

Lors d'un après-midi où nous avions quartier libre, avec Jean-Michel, nous nous étions mis en tête d'aller boire un verre chez les Petits lapins. Nous avons marché, marché à nous donner des ampoules aux pieds dans nos chaussures neuves, dans des avenues si longues qu'on n'en voyait pas le bout, sans trouver ce que nous cherchions : le club Playboy d'où était tiré le magazine du même nom, avec de belles filles plantureuses, presque nues, qui faisaient fantasmer les jeunes et les moins jeunes, leur ambassadeur au balcon toujours prête pour un dialogue au corps-à-corps.

L'apothéose de ce séjour mémorable aura été, pour nous, la soirée de gala au *The New Yorker*, qui clôturait ce congrès. Nous étions peut-être deux mille à manger dans une salle immense. Pendant ce dîner, à chaque remise de diplôme par les plus hautes

personnalités de la firme, une musique dynamique alternait avec des applaudissements à tout rompre. Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi grandiose. La cérémonie touchait à sa fin, Alain Brainos, invité à la table VIP, vient vers nous et nous demande de le rejoindre au pied de l'estrade.

Nous sommes une petite quinzaine à qui il remet un petit soldat de plomb. Au moment qu'il juge opportun et dans une totale improvisation, il nous demande de le suivre et de monter sur la scène. Surpris, Harold Werhane, le président, tend un micro à Alain Brainos. Nous nous alignons en rang d'oignon pour occuper toute la scène, notre petite figurine en évidence, les projecteurs en pleine figure. Alain Brainos prend la parole pour manifester l'attachement de la France aux États-Unis, en expliquant que chaque petit soldat correspondait à une division du général Lafayette, en rappelant que Lafayette fut un artisan important dans la guerre d'indépendance des USA, face aux Anglais. Quel message subliminal Alain Brainos a-t-il voulu faire passer aux Américains à travers ce symbole patriotique ? Toujours est-il que les quelques deux mille personnes présentes se sont levées pour nous applaudir très chaleureusement.

Pendant le bal qui suivit le repas, à la vue de notre badge France, les uns et les autres concessionnaires américains venaient nous congratuler. Ils nous donnaient leur carte de visite, comme si, sous les feux de la rampe, nous étions devenus soudainement des personnages importants. Dans ces soirées de gala, il était commun d'avoir des invités d'honneur tels que Frank Sinatra. Pour animer la soirée, Paul Anka avait même écrit une chanson pour Culligan.

C'est peu de dire que nous en sommes revenus impressionnés par cet autre monde et, en même temps, fiers et motivés d'appartenir à cette grande famille, celle de l'inventeur de l'adoucesseur : John Emmett Culligan.

Mais chez ces gens-là, le sentiment de grande sympathie ne dure guère au-delà de la prise de photo. Les compagnons historiques de J. E. Culligan voulaient vendre leurs actions au fond de pension Beatrice Food et le chant du cygne pour Alain Brainos se profilait à l'horizon. Mais avant de sacrifier un tel homme, savaient-ils seulement qu'en France, les trois quarts du chiffre d'affaire reposaient sur du porte à porte ? Il est largement permis d'en douter !

L'entreprise était abasourdie... Une pétition fut organisée par Christian Carré, le fidèle compagnon de notre père spirituel à tous. Albert Cohen, le directeur de la division industrielle, me dit : « *Ne signe pas, Yvon, il y a assez de dégâts comme ça...* »

Les Américains considéraient que c'était la division industrielle qui faisait office de mangeur de profits. Le mal identifié, selon eux, ils décident de faire table rase, pour ne garder que le réseau de concessionnaires et les actifs, au siège, pour l'animer et le développer. Christian Lafuge, diplômé de HEC, directeur administratif et financier en place depuis cinq ans, est pressenti pour remplacer le patron.

C'est à ce moment que Culligan Italie entre dans le débat, avec Albano Malagutti, son directeur général adjoint, pour sauver ce qui pouvait l'être de l'activité industrielle, dont je faisais partie

depuis que nous avons absorbé le service piscine municipale du siège.

La séparation de l'Église et de l'État était effectuée. D'un côté, sous la direction d'Albano Malagutti avec Jean-Phillipe Calissoni pour le représenter en France, des compétences en matière d'études, d'ingénierie, de service, en matière de traitement d'eau ; de l'autre, une structure allégée au siège des Clayes-sous-Bois, en charge de développer, sous la présidence de Christian Lafuge, la vente de l'adoucisseur auprès du particulier, par le biais d'un réseau de concessionnaires et des agences de l'Île-de-France, avec Alvaro Rubio à sa tête.

Pour moi, c'était une épreuve difficile à supporter. Nous reprenons la direction des locaux de Pontchartrain comme des pestiférés, avec l'objectif de calquer le mode de fonctionnement de Culligan Italie avec, en support, leur usine de fabrication de matériel pour les industries et les collectivités.

Jean-Philippe Calissoni, sans doute satisfait du rapport de Monsieur Sabine sur mon intervention en Guadeloupe, me dépêche pour faire la mise en service d'une piscine à Foça, près d'Izmir, en Turquie. Débarqué à l'aéroport d'Istanbul, je suis impressionné par la quantité de militaires qui patrouillent, mitrailleuse en bandoulière, dans les différents halls. Pour faire local, en attendant le taxi du Club Med, je commande au bar un café turc. Me voyant faire des grimaces, l'un des clients accoudés au bar me fait comprendre qu'il faut arrêter de touiller et laisser décanter le marc avant de commencer à boire ce réveille-matin... d'un lendemain de cuite. Puis, le taxi arrive, le chauffeur sort son écriteau « Yvon ».

À la sortie d'Istanbul, les militaires en nombre ont mis en place un barrage : contrôle d'identité. Un soldat examine mon passeport, l'autre regarde en direction d'un grand panneau où est écrit TERRORISTES : y sont affichés une cinquantaine de portraits, les uns barrés d'une croix rouge. En route, je m'inquiète d'une telle situation. Mon chauffeur m'explique que, suite à de violents incidents à Ankara, les militaires contrôlent les entrées et sorties de chaque grande ville du pays. Quant aux portraits marqués d'une croix, ce sont les terroristes déjà abattus !

Passé le checkpoint, la limitation de vitesse n'est ici qu'une vue de l'esprit. Il y a bien des lignes blanches en continu et en pointillés, mais c'est surtout le premier qui s'engage, en klaxonnant et avec appels de phare, qui s'offre la priorité. Les cars bondés, avec des gamins accrochés à l'échelle d'accès au toit, côtoient la charrette d'un paysan, tractée par un âne qui rentre du champ au petit trot. Tout le monde y va au culot avec, parfois, un doigt d'honneur ou un éclat de rire en tapant la portière, pour signifier que l'intimidation a marché.

Sur le bas-côté, l'on trouve de tout, des vieilles carcasses de voitures, aussi bien que des charognards qui s'acharnent sur la dépouille d'un mouton imprudent. Après plus d'une heure de route, nous arrivons au Club. Le chef de village est impatient de me voir, l'inauguration du village, avec les différentes personnalités locales, est prévue dans trois jours, autour de la piscine.

Toutes les équipes fourmillent de partout, un balai à la main, pour que le grand jour soit une réussite. En m'attendant, pour aller plus vite, ils ont commencé le remplissage à l'aide d'un tuyau

branché sur une bouche à incendie. Certes, l'eau est trouble et verte, mais je rassure néanmoins le chef de village, en lui disant qu'avec le filtre à diatomée, en vingt-quatre heures, nous serons prêts.

Puis, avec le responsable technique du Club, nous descendons dans le local technique. Et là, je découvre une équipe d'installateurs complètement dépités. Au fur et à mesure que le bassin se remplit, les gros raccords en PVC fuient. Oh là là ! Je constate que les tuyauteurs ont assemblé des tuyaux de diamètre en centimètres avec des raccords aux normes anglaises, en pouces.

En route pour Izmir à la recherche de nouveaux raccords. De retour dans le local technique, le chef de chantier me certifie que les ouvriers vont travailler toute la nuit et qu'au petit matin, ils seront prêts. Au petit matin, vu l'état de l'eau, je décide de faire un traitement de choc, en versant, directement dans le bassin, du concentré d'eau de Javel. Et là, bigre ! Je n'en crois pas mes yeux : au fur et à mesure que je verse l'eau de Javel, l'eau passe de l'orange au marron, pour devenir couleur purin. Pris de panique, j'appelle le siège. Jacques me rassure en me disant que c'est certainement l'eau du réseau incendie qui doit contenir une très haute teneur en manganèse, que j'ai oxydé avec le chlore.

En tant que représentant de Culligan, je ne suis pas fier. Pour l'inauguration autour de la piscine, c'est foutu. Je continue inlassablement à travailler pour rétablir la situation, pour que l'eau redevienne claire. Après un jour de retard, les consignes transmises, le chef du village, soulagé, donne la consigne au taxi de me

déposer dans un quartier précis d'Istanbul, pour que je puisse faire quelques emplettes, avant de prendre la direction de l'aéroport.

Nous arrivons dans l'artère principale, près du lieu prévu, la police nous arrête. Je m'aperçois rapidement, au ton de la conversation, que ce n'est pas un contrôle de routine. Je finis mon périple à pied, jusqu'au tailleur de peaux que l'on m'a recommandé. J'achète une veste en cuir pour Chantal et une en peau de mouton retournée, sans manches, pour Sandrine. Puis, je m'aventure au gré de mes envies dans la vieille ville, un haut lieu du tourisme international.

Au détour d'une rue, ma curiosité naturelle me pousse vers un porche. Arrivé sur une petite place, il y a une vingtaine de boutiques, peut-être plus. En ce milieu d'après-midi, certaines vitrines sont éclairées : des femmes aux rondeurs généreuses étalent leurs charmes. L'offre est si peu ragoûtante que mon plaisir des yeux n'y trouve pas son compte... Finalement, j'abrège mon passe-temps, direction Istanbul airport.

De passage au siège, Christian Lafuge, le nouveau président, m'interpelle. Il aimerait que je me présente aux premières élections du Comité d'entreprise. Élu, je me trouve sur la liste en compagnie de Michel Pinel, Madame Ferrero, Joëlle Coutier ainsi que Fontalbe, un démarcheur de bureaux d'études, qui noyait son chagrin dans les bistrots depuis que sa fille au pair à Londres avait été tuée sur un passage piéton, à cause de cette foutue conduite à gauche qu'ont les Anglais.

Nous sommes en 1973 ; pour une première fête de fin d'année, ce fut une très belle réussite. L'après-midi fut consacré à un spectacle de clown et de magie pour les enfants, entrecoupé d'un goûter... À l'heure de l'apéritif, Michel Pinel, déguisé pour la circonstance en Père Noël, remit, en compagnie de Christian Lafuge, sous l'objectif d'un photographe, les cadeaux aux enfants de la famille Culligan.

Je revois encore Sandrine, debout au côté de Christian Lafuge accroupi, recevoir son cadeau. Karine, née depuis trois mois, encore dans son couffin, reçoit du Père Noël l'inusable girafe en caoutchouc. Dans le courant de l'après-midi, nous avons eu la visite d'un certain Christian Olivier, accompagné de Madame et de leur fille, Emmanuelle. Nous apprendrons plus tard que Jacques Démarre, directeur commercial, avait fait le choix d'intégrer, dans son équipe, ce concessionnaire de Narbonne en situation d'échec.

La soirée fut prolongée par un dîner dansant, où chacun put s'aventurer, nœud papillon et robe longue, sur la piste de danse, au son d'un orchestre de renom. Je remarquais ce soir-là, moi qui étais fâché avec la valse, l'élégance de Maurice et d'Alvaro avec leur dame respective. Cette belle journée a permis de fédérer les deux familles Culligan, celle auprès du particulier et celle de l'industrie, à laquelle j'appartenais, et c'était bien là l'essentiel voulu par Christian Lafuge.

Souvent, le vendredi midi était l'occasion de se retrouver entre collègues, au restaurant du coin, chez Olga, à Saint-Nom-la-Bretèche, là où ça sentait bon le pot-au-feu. Nous échangeons sur nos préoccupations professionnelles de la semaine. Nous

confrontions nos points de vue, mais aussi, nous abordions des sujets personnels comme l'épanouissement de nos enfants. Falloit-il, par exemple, leur donner de l'argent de poche ? L'expérience des uns servait aux autres, et puis, chacun d'entre nous avait soit le projet de construire une maison, soit était déjà dans la phase de construction.

J'emmagasinais, comme une éponge, l'expérience des uns et des autres, pour les adapter à ma façon de voir les choses. Les sujets ne manquaient pas ; à l'heure du café, la politique animait souvent la fin du repas. Tout cela participait grandement à combler mon déficit dans bien des domaines de la vie courante en région parisienne. Ce lien social à la bonne franquette m'aidait à grandir comme jeune père de famille et, quand je rencontrais Michel, mon beau-frère de près de dix ans mon aîné, j'avais le sentiment d'avoir une culture générale supérieure, bien que notre niveau scolaire fût identique. Comme tous nos voisins de la rue Curie, je passais tous mes week-ends à travailler pour alléger autant que possible le crédit, au grand dam des épouses, qui supportaient mal ces sacrifices à longueur d'année. Moi, j'avais un salaire sans doute supérieur à bien d'autres, avec une voiture de fonction, ce qui nous classait dans la catégorie des gens qui pouvaient s'offrir quelques plaisirs par-ci par-là, sans devoir pour autant sacrifier les vacances de nos enfants.

Ah ! Sandrine et son blouson Chevignon, et ses chaussettes Burlington, et puis, cette petite bourrique de Karine, qui prenait toujours les plats les plus chers, comme le saumon en entrée, alors que nous choissions souvent des carottes râpées lorsque nous

allions au restaurant. La construction de la maison pesait beaucoup sur nos finances, sans que nos deux filles en pâtissent pour autant dans la cour de l'école. Leur maman veillait à ce que ses filles soient toujours à la mode.

Les vacances d'été, tout du moins durant les deux années de la construction, je faisais un aller-retour pour emmener Chantal et les deux filles dans un camping du sud Finistère, à Loctudy. Puis, je revenais travailler. Les veilles de départ, c'était toujours le branle-bas pour charger la voiture dans ses moindres recoins. Le coffre bien plein, il restait toujours cette foutue cocotte-minute que je ne réussissais pas à caser, ce qui alimentait, chaque année, une tension bien inutile. Et puis, dès quatre heures du matin, la Simca 1100 aux couleurs de Culligan bien chargée, les vélos sur le toit... en route pour les vacances !

Les premières heures étaient généralement plutôt calmes, les filles terminaient leur nuit. Mais, dès le premier arrêt pipi et le café-croissant au lever du jour, les filles commençaient à se chamailler. « *Papa, c'est encore loin la mer ? Dans combien de temps on arrive ?* » Arrivés vers onze heures, le temps d'aller saluer Madame Lenours, la propriétaire des lieux, de boire un café avec nos connaissances des années précédentes, je commençais à monter la tente de camping, dont j'oubliais, d'une année à l'autre, les modalités de montage. Pour ne pas subir mon énervement, Chantal prenait les filles afin qu'elles aillent se dégourdir les jambes et tâter la température de l'eau de la mer qui se trouvait en face. Pour midi, je dépliais la table, on sortait de la glacière un peu de

victuailles que Chantal avait préparées la veille. Le premier Pastis servi, nous étions à pied-d'œuvre pour les vacances.

C'était devenu un rituel, durant une dizaine d'années : avec Michel, Raymonde, Bruno et Frédéric, nous nous retrouvions dans ce terrain de camping très familial, entre habitués. Une année, nous avons même emmené Argentine, la petite mère adorée de tous. Elle approchait sans doute les soixante-quinze ans, c'étaient ses premières vacances. Elle était heureuse de découvrir les joies du camping, de la plage, avec ses deux petites-filles et ses quatre arrière-petits-enfants. L'apéro, les boules et la plage étaient notre quotidien. Selon le temps, la balade au port, deux ou trois visites touristiques dans la région, une journée folklorique, une ou deux soirées crêpes, quelques parties de cartes, meublaient nos vacances.

Au bout d'une semaine, la passion pour mon travail me manquait déjà. Pour casser l'ennui, le matin, je partais de bonne heure, faire mes deux heures de vélo, sans faire de bruit, pour ne pas éveiller la famille. Dès mon retour, je continuais de me ressourcer par quelques brasses en pleine mer. L'après-midi, à la plage, les rayons du soleil tapaient fort. Tant pis si la peau s'épluchait, l'important était de rentrer bien bronzé et de pouvoir raconter ces merveilleuses vacances que nous venions de passer. Nous étions des gens heureux qui nous satisfaisions, avec la plage et le camping, d'un bonheur simple, à la portée de notre bourse.

Le travail était mon seul moyen d'expression ; chaque jour, je mordais dedans avec appétit. Je me souvenais du jour où Maman m'avait envoyé chercher une tranche de foie de veau chez le

boucher et m'avait dit : « *Tu diras à Georges que Maman viendra payer à la fin du mois.* » Devenu adulte, je m'étais juré de ne jamais manquer d'argent. Un jour, j'étais en voiture avec Jean-Michel dans la côte de Pontchartrain, il me parlait de Porsche, de cette voiture extraordinaire qui enchaînait les victoires en rallye, dont il était fan. Moi, Porsche, je ne connaissais pas, mais il m'en parlait avec un tel enthousiasme, la décrivant comme étant le must de la voiture de sport, que je me disais : « *Un jour, moi aussi, j'aurai une Porsche.* »

Un jour ordinaire, dans mon emploi du temps de l'époque, s'est avéré un vrai cauchemar. J'avais la réception de la piscine municipale d'Épinal en fin de matinée et, le lendemain, je devais être à quatorze heures au rendez-vous de chantier de la piscine olympique de Saint-Malo. Ce jeudi d'hiver, je prends l'avion du matin à Orly pour Mulhouse Bâle. Sur place, je loue une voiture chez notre partenaire Avis, qui appartenait, comme nous, à Beatrice Food. Le loueur me conseille de monter des pneus à clous, car le col du Ballon d'Alsace est enneigé.

Je prends une bonne demi-heure de retard, mais, comme j'ai mon sous-traitant sur place, je me dis que ce n'est pas bien grave. Je passe le col avec quelques difficultés, puis, arrivé dans la plaine, je veux rattraper mon retard... En pleine ligne droite, à l'entrée de Remiremont, une voiture s'arrête devant moi un peu trop rapidement pour mes pneus à clous. Constat : les pare-chocs sont enfoncés.

Arrivé à la piscine, la réception est pratiquement terminée, je n'ai plus qu'à signer le procès-verbal, il est déjà l'heure d'aller

déjeuner avec Serge Chambéry, mon sous-traitant. J'ai beaucoup de choses à voir avec lui, j'ai du mal à quitter le restaurant, la neige tombe sans discontinuer. Sur le retour, arrivé dans le Ballon d'Alsace, ça patine beaucoup. Bien que le paysage soit magnifique, je stresse de peur de ne pas réussir à monter. Après bien des difficultés, j'arrive enfin à Mulhouse, il est près de dix-neuf heures. À cette heure-là, il est trop tard pour aller chercher du liquide, les banques sont fermées et je n'ai qu'un chéquier comme moyen de paiement. Les chèques étant très souvent refusés, je stresse car je me sens démuné, en état d'infériorité pour discuter avec l'hôtelier.

Je gare la voiture à quelques dizaines de mètres d'un Logis de France, une chaîne où l'on mangeait et dormait plutôt bien, si toutefois on avait la chance d'être éloigné d'un clocher, avec son horloge qui sonne toutes les heures. Je sors ma valise du coffre et, au moment de verrouiller la voiture, la moitié de la clef me reste dans la main... l'autre dans la serrure. La panique me prend, je n'ai plus de voiture pour aller demain à l'aéroport, je n'ai pas de liquide pour payer ma soirée, comment l'hôtelier va le prendre ?

D'habitude, je jouais le représentant de commerce très à l'aise, coutumier de ce genre de lieux. Mais là, devant l'hôtelier, je bredouille ma situation en m'excusant, comme si j'étais en faute. Le patron, attentif à ma situation, me marmonne quelques mots en alsacien. La seule chose que je comprends, c'est que je dois faire mon chèque pour la nuit, avant de monter en chambre. Avec le peu de liquide que j'ai, je prends une bière et un sandwich jambon-beurre que je vais manger en chambre.

Dans mon lit, je me tourne et me retourne, je veux choper un taxi de bonne heure, demain matin, pour l'aéroport. Mais j'ai des explications à donner à Avis. Non seulement j'ai eu un accident, mais, en plus, ils devront venir récupérer leur voiture où elle se trouve... sur un parking à Mulhouse. À six heures du matin, les yeux hagards, sur le trottoir avec ma valise, le froid est vif en attendant un taxi. En roulant vers l'aéroport, j'ai eu largement le temps de voir l'écriteau dans la voiture : « *Nous n'acceptons pas les chèques.* » Mais, à l'arrivée, tout en montrant l'écriteau, je dis au chauffeur : « *Ce n'est pas votre jour de chance, car c'est mon seul moyen de paiement.* »

Comme prévu, j'arrive à Saint-Malo en taxi depuis l'aéroport de Dinard. Je passe une petite heure à marcher sur les remparts pour m'oxygéner, avant d'aller manger, comme chaque semaine, une sole meunière au Ty Coz, face à la mer. Dès quatorze heures, je suis l'un des premiers arrivés au rendez-vous, mais, comme le chantier ne se passe pas très bien pour nous, cet enfoiré d'architecte me fait passer le dernier, et moi, le petit jeune qui n'a pas l'aplomb nécessaire, je ne peux pas évoquer ma contrainte horaire pour prendre l'avion à temps. Si bien qu'arrivé à l'aéroport, le seul avion pour Orly venait de décoller. Nouvelle galère ; complètement rongé par une fatigue nerveuse, je monte dans un train bourré de militaires, je suis debout pendant tout le trajet. « *Mantes-la-Jolie, dix minutes d'arrêt.* » Il est deux heures du matin, je rentre en stop à Freneuse, épuisé... Ma voiture est toujours à Orly.

Le dimanche, à l'apéro avec Michel, nous convenons qu'il m'emmène la chercher dans l'après-midi, pour que je sois

opérationnel le lundi matin, au travail. Depuis que j'étais marié, mon beau-frère était mon conseiller, toujours prêt à me donner un coup de main, comme avait pu l'être Tadeck, quelques années plutôt. Des gens qui ne causent pas à tort et à travers et, quand nous étions en fête, la cravate était vite enlevée.

Comme on dit : « Quand on aime, on ne compte pas. » Et moi, je ne comptais rien. J'étais tout simplement heureux d'avoir la chance de m'épanouir par le travail, avec un salaire permettant de subvenir aux besoins de ma famille. En dehors de toutes ces péripéties, et elles ont été nombreuses, je dois reconnaître que, certains jours, sans le petit détour par le bistrot du coin pour faire une partie de flipper avec Jean-Michel, j'aurais pu rentrer plus tôt.

Souvent, Babar était passé, l'heure du marchand de sable aussi ; la porte à peine franchie, Chantal se chargeait de me culpabiliser, en me racontant toutes les contrariétés que les filles lui avaient occasionnées, avec toutes les promesses de le dire à leur père dès qu'il rentrerait. Parfois, c'était même un peu chaud, car, dans mon for intérieur, j'avais du mal à justifier les belles promesses du matin. Dans ces cas-là, je filais quatre à quatre à l'étage, faire la bise aux filles, en leur glissant un petit mot rassurant, comme pour me faire pardonner de mon arrivée tardive.

Dans cette période de prospérité, surtout pour les banques avec des taux de crédit à 16 %, beaucoup de couples comme nous, qui voulaient construire leur chez-soi, ne sont pas sortis indemnes de ces week-ends et vacances à travailler, en se privant de petits plaisirs ensemble, qui permettent à un couple de rester soudé dans le sacrifice. Notre chantier était en cours de finition ; avec un brin

de fierté d'avoir franchi une étape dans notre vie, nous décidons d'inviter mes parents à venir passer quelques jours chez nous, dans notre maison. J'avais le sentiment que, s'ils voyaient tout ce que j'avais réussi à faire de mes propres mains, ils seraient certainement fiers de moi.

J'ai vu à leur regard qu'ils l'étaient certainement, mais ils ne savaient pas l'exprimer. Pour profiter au mieux de leur visite, nous faisons le tour de la famille : oncles et tantes, qui étaient montés vers la capitale une bonne dizaine d'années plus tôt. La tournée des popotes réalisée, nous prenons la direction du Nord, voir mon frère, Henri, caserné à Douai dans la gendarmerie mobile. Henri, autoritaire comme papa, était heureux de nous recevoir dans son milieu, avec Danièle, son épouse, et ses quatre enfants, qui marchaient tous à la baguette, comme chez tous les militaires formatés à ne pas discuter les ordres.

Nous étions à peine arrivés qu'Henri m'emmène découvrir le mess des sous-officiers, là où les tournées de bière, entrecoupées de parties de flipper et de baby-foot, allaient bon train. Depuis ses cinq années passées dans la Marine, Henri buvait trop et l'ennui entre deux opérations militaires n'arrangeait pas les choses. À table, j'étais surpris de voir mon frère prendre des antidépresseurs, qui s'associaient forcément mal à l'alcool. Henri, sans le savoir, était déjà entré dans une spirale dont on ressort rarement gagnant.

Mon frère, comme beaucoup de Bretons sans travail, avait commencé par l'école des mousses, puis s'était engagé, dès l'âge de dix-huit ans, dans la Marine. Après deux années passées sur le *Jean Bart*, puis trois sur la *Jeanne d'Arc*, avec autant de tours du

monde, de retour sur la terre ferme, Henri trouvait la vie bien trop fade à son goût. Il épouse Danièle, puis, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il s'engage pour quinze ans dans la gendarmerie mobile. Caserné loin de sa Bretagne qu'il aimait tant, mon frère aimait revenir pour faire la fête avec ses copains d'enfance. La raison n'avait pas de prise sur Henri qui faisait briller l'argent qu'il n'avait pas, comme pour afficher une réussite qui n'était pas la sienne.

C'était un piètre gestionnaire, toujours en recherche de vouloir décrocher la lune, pour épater les siens, et Danièle avait du mal à lui faire entendre raison. Arrivé en âge de toucher une petite retraite de l'armée, Henri s'était mis en tête d'acheter une supérette en Touraine. Danièle, sa bien-aimée, serait à la caisse, il en serait fier. Henri Evano, le gars de Saint-Thélo, celui qui avait emmagasiné tant de frustrations dans sa jeunesse, pourrait enfin afficher sa réussite en lettres d'or. Malheureusement, mon frère n'en a pas eu la force, le destin en a décidé autrement.

Dans ces années 70-80, la grande mode de l'homme moderne était d'avoir une sacoche pour les uns, un attaché-case pour les cadres supérieurs. Moi, je logeais dans ma sacoche tout mon bazar : portefeuille, permis de conduire, chéquier, ainsi qu'un dictaphone qui me permettait, dans le train ou dans l'avion, d'enregistrer un compte-rendu que je transmettais à Évelyne, ma secrétaire, qui en faisait toujours le meilleur usage ; pour moi, qui faisais des fautes tous les trois mots, ça m'arrangeait bien. Je gagnais du temps au bureau, pour être davantage sur les chantiers, pour que tout se passe bien. Formé, comme on dit, sur le tas, confronté à la rigueur

des chantiers, j'apprenais de mes erreurs, en payant souvent de mon temps, pour ne jamais me trouver dans l'embarras.

Cette sacoche, je l'ai souvent oubliée dans le porte-bagages d'un train ou d'un avion, mais je l'ai toujours retrouvée. Une fois, j'étais en Algérie, où nous avions décroché la commande d'une piscine dans une base-vie d'Américains qui travaillaient pour la Sonatrach, la compagnie nationale d'hydrocarbures. Comme d'habitude, nous avons choisi l'entreprise Chambéry pour l'exécution du chantier. C'était un vendredi, jour de repos pour les musulmans ; après le tour du chantier, Serge m'invite à déjeuner dans une cité balnéaire près d'Oran, construite par le célèbre architecte, Pouillon. Le restaurant est presque désert pour cause de ramadan, mais on y mange très bien, l'accueil est fort sympathique... tout comme le rosé.

Après déjeuner, on lézarde au soleil, sur la plage, en matant les gazelles qui flânent en marchant en bordure de mer. Loin d'être désagréable... Oui, je sais, mais pour les esprits chagrins en quête de moralité : ce n'est pas parce qu'on regarde le menu qu'on consomme obligatoirement. Arrive le moment de plier les serviettes ; merde ! J'ai oublié ma sacoche au restaurant. J'ai un coup de chaud, car, en plus de mon bazar habituel, j'ai un peu de liquide, mon passeport, et mon billet d'avion pour le retour. Je cours, les chaises sont déjà posées sur la table, je suis certain de l'avoir laissée accrochée par la lanière au dossier de la chaise. Je demande à voir le directeur, qui me dit avec détachement : « *Les serveurs ont fini de débarrasser, ils ne m'ont rien donné. Revenez pour le service de ce soir, le serveur qui a débarrassé votre table sera là.* »

Bien qu'un peu sceptiques sur sa réponse, nous arrivons avant l'heure du service du soir. À première vue, le serveur si sympathique, qui nous avait servi le midi, n'est pas présent. On s'en inquiète auprès de l'un de ses collègues, qui nous dit : « *Il n'est pas là ce soir et, demain, c'est son jour de congé.* » Mais alors, pourquoi le directeur nous a-t-il menti ? Là, ça commence à sentir l'entourloupe, le ton monte... Finalement, Serge et moi décidons d'aller taper à la porte de la police pour faire une déposition. Un solide gaillard à la mine patibulaire entrouvre la porte. J'explique ma mésaventure, il me répond : « *Ne vous inquiétez pas, nous allons les faire parler, revenez demain matin.* » Et il referme la porte.

Malgré le ton ferme employé, sa réponse est loin d'apaiser mon inquiétude. Nous rebroussons chemin en direction de la base-vie, pour le moins perplexes. Je m'accroche néanmoins au fait que je ne suis pas un simple touriste, nous travaillons pour une entreprise nationalisée. Si, demain, je ne retrouve pas ma sacoche, je vais devoir aller à l'ambassade de France, à Alger, pour obtenir une sortie du territoire. Autant de préoccupations qui tournaient en boucle dans ma tête et m'empêchaient de dormir.

Le petit déjeuner avalé vite fait, nous repartons voir la police, qui nous dit : « *Nous avons reçu un coup de téléphone, ce matin ; une femme, en faisant le ménage, a trouvé une sacoche, qu'elle a déposée à la réception.* » J'ose à peine y croire, mais l'optimisme est de retour. Arrivé sur place, le réceptionniste me tend une sacoche qui, effectivement, est bien la mienne. Je fais rapidement l'inventaire, tout est OK. Je suis tellement content de retrouver mon passeport et tout le reste, que je demande à voir la femme de ménage

qui a trouvé ma sacoche. Une dame, la cinquantaine, éberluée par mon questionnement, s'avance. Elle me fait voir l'endroit où elle l'a trouvée. Épris soudainement d'une grande générosité, je lui donne un billet qui devait peut-être représenter... un mois de salaire ! À ses « *Merci missieur... Merci missieur...* » qui n'en finissaient pas, je l'imaginai très heureuse, je l'étais tout autant.

L'esprit rassembleur cher à Alain Brainos continue de perdurer aux Clayes. Maurice Fléty crée et anime une équipe de foot corporative aux couleurs de Culligan. Gilles Guény met sa rage de vaincre à l'épreuve du vélo, les dimanches matins, avec ses vendeurs et ses techniciens. Quant à mon ami Claude, après avoir acheté Sport 2000 à Josette, son épouse, il apprend que la municipalité possède un très grand chalet à Bachat-Bouloud, près de Chamrousse. Claude flaire le bon coup. Aussi incroyable que cela puisse paraître, avec Jacques Le Roux, un enseignant qui avait une bonne écoute auprès de la municipalité, ils décident de créer la section ski de Mantes-la-Jolie !

Jacques prend la présidence, Claude devient le trésorier, et comme, dans toute association, il faut au minimum trois personnes, je succède à Jean-Philippe et deviens le secrétaire. À l'égard de la ville, évidemment, nous affichions l'objectif de ramener des médailles, mais, dans la réalité, c'était surtout de pouvoir passer des vacances entre amis à un prix défiant toute concurrence. Que de moments mémorables en famille ! L'hébergement, destiné à des enfants, était un peu sommaire pour des adultes. Nous étions en dortoir de six, les douches étaient collectives, les ronflements aux vapeurs de cognac traversaient les cloisons, mais... quelles rigo-

lades ! Et puis, nous avions, en Claude, un véritable chef de village, digne du Club Med, qui animait les soirées à thèmes : bals costumés avec grimage des enfants, fondues savoyardes, soirées casino, etc. Claude, jamais à court d'imagination, invente le départ en ski type 24 h du Mans, réservé à un petit cercle de potes : après avoir mis les skis en biais et reculé de dix pas, au coup de sifflet, chacun courait, et dans la neige ce n'était pas facile, puis sautait sur les skis : clac, clac ! Tout schuss direction Bachat, avec l'apéro en jeu pour le dernier.

Une année, Jacques Lepied vient pour une première parmi nous. Après la nuit passée dans le car, il descend en petites chaussures de ville, glisse sur une plaque de verglas et se fracture la jambe... Sa carrière sportive s'est arrêtée net. Pour meubler ses journées, Jacques achète des bouquins et m'en donne un à lire, qui excite ma curiosité. En résumé, la question posée est : « *Pourquoi les Israéliens ont-ils toujours battu les Arabes ?* » La réponse, a priori, est peu évidente, les uns étant soutenus par les Américains, les autres par les Russes. À sa lecture, j'ai découvert des sujets passionnants. La démonstration de ce livre amenait à conclure que le commandement de chacun des belligérants était très différent de part et d'autre. Lors d'une attaque, le commandement israélien ordonnait : « *On y va !* » Et marchait en tête de ses troupes. Alors que celui des Arabes disait : « *Allez-y !* » Et restait à l'arrière.

Je trouvais cela surprenant. Je me rappelais que, quand Alain Brainos partait en prospection taper les portes, opération qu'il nommait d'ailleurs commando, j'adoptais immédiatement ce

« *On y va !* », comme étant un message entraînant, qui éclairait mon horizon et donnait du sens à mon action de tous les jours.

Voici une autre anecdote de ski qui me restera gravée à jamais. Nous connaissions tous le côté chambreur de Claude comme de Gilles, qui aimaient s'affronter, tels deux gladiateurs, en prenant le public à témoin. D'un air provocateur qui a envie d'en découdre, Claude lui lance : « *Alors pauvre con, cet après-midi, on t'emmène à La Croix, tu vas nous montrer ce que tu sais faire.* »

Gilles, dont c'était le premier séjour au ski, n'avait aucune idée de l'aventure qui l'attendait. Arrivés au sommet, le temps est radieux et le panorama magnifique, nous partons gentiment en file indienne en direction de Chamrousse, par la piste noire qui fut le théâtre d'opération de Marielle Goitschel, lorsqu'elle fut médaillée d'or en 1968.

Les premiers mètres de Gilles en chasse-neige sont un peu crispés, mais, dans une ambiance à la rigolade, la petite troupe arrive doucement dans le haut du mur. Chacun s'arrête, Gilles pointe son nez et aperçoit, tout au fond de la vallée, la station de Chamrousse. Il comprend le piège et imagine mal comment et dans quel état il va bien pouvoir arriver en bas, mais sa fierté l'emporte. Skier tout droit, c'est l'explosion grave assurée. Le chasse-neige, avec les creux et les bosses, c'est mission impossible. Gilles, en homme de défi, n'imagine pas un seul instant repartir en téléphérique, bien que Claude l'y incite pour lui coller la honte...

Finalement, nous partons tous en file derrière Claude, qui, pour le coup, fait office de moniteur. On aborde gentiment les

premières courbes, Gilles, le sourire crispé, prend confiance, le désordre artistique est bien là, mais les muscles compensent la technique. Comme tout se passe bien, Claude prend un peu de vitesse, Gilles essaie bien de suivre mais, rapidement, les muscles se tétanisent, il enchaîne chute sur chute.

Claude, planté une dizaine de mètres en contrebas s'en donne à cœur joie. À force d'être brocardé au prétexte qu'il retarde tout le monde, Gilles se lâche un peu, sans bien évaluer le relief, et là, les spatules se croisent... Il nous fait le saut de l'ange au ralenti, il décolle à l'horizontale d'un mètre, puis chute lourdement le nez dans la neige, les deux spatules plantées sans avoir déchaussé. C'était grandiose.

Claude avait réussi son pari de rendre son pote minable en public. Gilles, écoeuré, a terminé l'aventure les skis sur l'épaule, avec trois litres de sueur dans la doudoune, les cuisses en feu tellement l'effort a été violent.

Je mesurais la chance de me retrouver, pendant nos vacances d'hiver, en famille, sur les pistes de ski, entre amis, encadrés comme des nantis par des moniteurs de la fédération française à Chamrousse. Nous venions de terminer de construire ; dans mes songes, avant de m'endormir, libéré de tout tracassas, je pensais à Saint-Thélo, à mes parents qui n'avaient jamais connu de tels plaisirs ; je n'osais même pas leur en parler, car ils ne comprendraient pas.

De retour au bureau, nous étions en fin de matinée, Jacques Lepied arrive d'un rendez-vous, tout émoustillé, et me dit : « *J'ai la*

possibilité de signer une belle commande de piscine dans un hôtel, dans le cadre des Jeux olympiques à Moscou. Es-tu d'accord pour prendre le dossier en exécution ? » Je lui réponds tout de go : « *Oui, à condition que nous ayons au moins 50 % de marge brute au départ pour l'exécution du chantier, car, à l'arrivée, on ne sait pas combien il restera.* » Dans mon esprit, nous allions avoir forcément des imprévus dus à l'éloignement, la température, mais, en même temps, il était hors de question de choisir le lieu d'un chantier. La faucheuse, avec ses licenciements, était passée si près lors de l'éviction d'Alain Brainos, que le moment n'était pas venu de penser à son petit confort personnel.

Paradoxalement, les Russes, qui savaient aller dans l'espace, n'avaient pas acquis les compétences pour construire un hôtel de quelque deux mille chambres, édifié comme la tour Montparnasse à Paris. Mais, pour les Jeux olympiques, prestige international oblige...

Fraîchement débarqué de l'avion, Serge Chambéry, mon sous-traitant pour l'hydraulique et l'électricité, m'attend. Nous partons en taxi en direction du chantier. Sur l'autoroute, ma première vision de Moscou, ce sont des femmes en rang, tout de noir vêtues, avec un fichu sur la tête, qui bouchaient des nids-de-poule avec du bitume fumant sur la voie opposée. Arrivés au cœur de la ville, drôle de contraste tout de même au pays des cocos, me disais-je. Derrière de grandes artères, bordées de magnifiques bâtiments remplis d'histoire, décorées, à chaque grand croisement, d'immenses statues érigées à la gloire du communisme,

apparaissent des immeubles de quatre étages, dont les garde-corps des fenêtres sont de simples fers à béton soudés.

Bien qu'averti sur la corruption avant de partir, je suis néanmoins surpris par la démarche de mon chauffeur de taxi. Arrivé à la base-vie, le chauffeur de taxi, plein de bonnes attentions, porte ma valise jusque dans ma chambre. Au moment de payer ma course, à l'abri des regards, le chauffeur me sort une liasse de billets et me dit : « *Jeans Levis, Jeans Levis.* » Je fais semblant de ne pas comprendre, en lui expliquant que ces jeans sont les miens et qu'ils ne sont pas à vendre.

Serge m'avait prévenu : pour être à la mode occidentale, les Russes cherchent, en particulier, des bas en nylon, des dessous féminins, et des jeans Levis. Mais il fallait faire très attention à la douane, avec les tailles qui n'auraient pas été les siennes, pour ne pas être accusé de trafic. Finalement, l'on se met d'accord sur le prix, sachant que le cours du Levis authentique représentait un mois de salaire pour le fonctionnaire de base.

Arrivé sur le sol enneigé de Moscou, je fais le tour du chantier, pour voir si tout se passe bien, puis je participe à la réunion de chantier et, là, je découvre ce qu'est le communisme, avec sa ribambelle de chefs de commission dans chaque corps de métiers. Serge, en grand professionnel qu'il était, savait aussi soigner son donneur d'ordre et, à l'occasion, dégoter les meilleurs endroits pour se divertir. Lors de l'un de mes premiers soirs sous le ciel de Moscou, dollars en poche, il m'emmène dans un endroit prisé. Dans ce prestigieux établissement, nous empruntons un escalier

majestueux qui nous conduit à un cabaret qui affiche, au programme, spectacle de cirque entrecoupé de danses folkloriques.

À peine arrivés, une nuée de belles filles nous tourne autour, comme des abeilles autour d'un pot de miel. Manifestement, que ce soit au vestiaire ou lors de la réservation d'une table, chacune s'affaire pour obtenir nos faveurs, avec l'objectif de nous distraire pour une poignée de dollars. Mais quelle soirée ! Pour la moitié du prix d'un jean, nous avons passé une soirée de débauche, à manger mais, surtout, à boire et à reboire encore de la vodka accompagnée de cuillerées de caviar, en dansant le Casatschok.

Une telle soirée ne m'était jamais arrivée de ma vie et je comprenais mieux pourquoi, sur ce chantier, le quota de divorces d'ouvriers français avait été largement dépassé. Pensez donc : avec quelques jeans, s'offrir une poupée russe qui ne demande qu'à se marier pour quitter la Russie était à la portée de n'importe quel quidam en mal d'aventure amoureuse.

Dans ce périple à la découverte de Moscou, un dimanche, avant de reprendre l'avion pour Roissy, nous déjeunons au Métropol, une institution moscovite absolument grandiose, avec ses colonnes en marbre, ses plafonds peints représentant des scènes historiques, ses arcades dorées, sa verrière... Dans ce décor fastueux, en tenue décontractée, je reconnais bien volontiers que nous avons l'air de deux gagnants du Loto qui montaient déjeuner au Georges V pour la première fois. Par bonheur, nous tombons sur un serveur qui parle très bien le français, et qui, tout de suite, nous met à l'aise.

Je n'ai pas le souvenir d'une gastronomie très raffinée ; par contre, je me souviens que le serveur, carte en main, nous a recommandé le caviar Beluga. Ce délicieux or gris était présenté dans un petit bol en cristal massif, posé sur un lit de glace, accompagné de toasts de pain finement grillés, encore tièdes. Sa dégustation, entrecoupée de quelques lampées de vodka glacée, qui faisait ressortir ce goût si particulier, était absolument divine.

Avant de payer l'addition, j'en profite pour m'offrir une boîte de deux cents grammes de caviar. La communion de Sandrine était en vue ; pour l'occasion, j'apporterais la surprise d'un trésor réservé aux riches. Malheureusement, ce jour-là, mon enthousiasme fut de courte durée. J'avais beau vanter cette saveur exceptionnelle, les plus polis ne voyaient pas la différence entre le caviar et les œufs de lump, tandis que bien d'autres auraient sans doute préféré une rondelle de saucisson-pain-beurre.

Comme souvent en pareille occasion, nous avons débarrassé le sous-sol pour faire la fête. Que de bons moments passés, sans l'ombre d'un différend, avec Michel et Raymonde. Nos sous-sols servaient tout à la fois de cuisine, de salle à manger, de piste de danse jusqu'au petit jour. Inutile de dire que nous n'avions pas besoin de somnifères pour nous endormir.

De retour à Moscou, Serge avait eu vent d'une Bériozka qui vendait des manteaux en peau de vison ou de loup argenté absolument magnifiques. Après réflexion, nous résistions, l'un comme l'autre, à cette envie de riches, au motif que nos épouses n'auraient sans doute pas l'occasion de les porter. À peine sortis de ces lieux réservés aux dollars, nous retrouvions nos jolies demoiselles à

l'accent suave, qui roulent les « R », la *Pravda* en main pour entamer la conversation. Les titres étaient ronflants : « *Famine dans les rues de Paris* », alors qu'il s'agissait de la queue habituelle de clients, un dimanche matin, devant la célèbre boulangerie Poilâne ! Ou bien, « *Le Concorde s'est crashé lors du meeting du Bourget !* » En fait, c'était leur Tupolev...

Tout cela m'interpellait, car, tout juste dix ans auparavant, lors du congrès de Chicago, j'avais eu un aperçu des États-Unis. Dans ma tête s'opposaient l'opulence américaine, avec ses excès comme ses rejets, et la rigueur soviétique, avec le nivellement par le bas, sans chômeurs ni mendiants, ni drogués, encore que si, un petit peu, à la vodka, pour tuer l'ennui. Là, sur la place Rouge, dans cet hiver à moins quarante qui n'en finissait pas, la vie me semblait douce et bien organisée. Mais quel choc culturel ! Quelle découverte de ce communisme sans raffinement, avec ses linéaires de chaussures hommes et femmes identiques, ses étalages sans fruits, avec simplement quelques légumes dispersés au gré des arrivages.

Lors de la réception de la piscine, menée au pas de course par le directeur du chantier et son interprète, jolie par ailleurs avec ses pommettes rosies par le froid vif, sous sa chapka en poils de loup argenté, j'ai dû faire face aux différentes commissions : sanitaire, hydraulique, électrique, auxquelles j'ai dû remettre une brouettée de plans, documents et notices d'entretien traduites en russe, où la moindre vis était répertoriée, avec l'indication sur le fournisseur et son prix en France.

Sur le retour, dans le grand confort d'Air France, avec champagne et caviar à bord, mon esprit vagabond trouvait de bonnes

raisons d'approuver, dans mon for intérieur, la politique sociale et libérale du général de Gaulle. Lors de nos discussions de bars ou de restos entre collègues, je n'étais plus un défenseur à tous crins des Américains, depuis qu'ils avaient licencié Alain Brainos. Et là, au pays des Soviets, je n'adhérais pas non plus à ce collectivisme qui met ses enfants dans un même moule, qui éreinte son peuple avec un esprit de conquête, pour afficher une suprématie très contestable.

Depuis mon périple en Russie, conscient d'avoir réalisé quelque chose de grand par ma seule volonté de servir l'intérêt de la société, je me sentais pousser des ailes, prêt à me dépouiller de toute considération personnelle pour que survive notre service, notre travail tout simplement.

Nous sommes en août 1980 ; Jacques Lepied, notre commercial, est en vacances. Notre secrétaire reçoit un appel d'une personne qui demande avec insistance à lui parler. En son absence, je me dévoue ; au bout du fil, j'ai un dénommé Dell'Oro, qui demande si nous sommes intéressés par un projet dont le dossier est à retirer en urgence à Saint-Ouen. Il s'agit du traitement de l'eau d'une piscine à construire dans un hôtel à Taïf, en Arabie Saoudite.

Cela ne faisait pas partie de mon travail, mais conscient que c'étaient les commandes qui faisaient vivre le service, je vais retirer le dossier. Après en avoir fait le chiffrage, je transmets le devis par fax à ce dénommé Dell'Oro, qui, dès sa réception, rappelle et demande à parler à la direction.

Jean-Philippe n'est pas chaud pour le prendre au téléphone, il préfère se positionner en dernier recours. D'entrée, ce Dell'Oro demande si j'ai le pouvoir de décider. Je bafouille quelque chose comme : « *Oui, mais non...* » Il me répond qu'il nous passe la commande si nous acceptons une réduction à tel prix. Pris au dépourvu, je demande à en parler à mon directeur. Jean-Philippe, calculatrice en main, propose un mi-chemin de l'ordre de 2,5 % de rabais.

Dans ma tête, vu le ton de la conversation, je suis sûr que la remise accordée par mon directeur ne sera pas satisfaisante. Pour tout dire, lorsque je reprends le téléphone, la gorge sèche et la voix tremblotante, je dis d'entrée à mon interlocuteur : « *J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, ma direction ne peut vous accorder que...* » Conscient de la bourde, sans pouvoir rattraper mes mots, Dell'Oro me reprend de volée et me dit qu'il ne fait pas l'aumône, qu'il n'a pas de temps à perdre, et raccroche.

Je suis complètement dépité. J'étais furax contre ce personnage qui m'avait rendu minable. Heureusement, le lendemain, Monsieur Scherrer, le directeur général, m'invite à retirer la commande, avec un sourire qui en disait long. Subitement, je me rendais compte que ce Dell'Oro s'était joué de moi devant ses collaborateurs. Je repartais avec ma première commande, un peu fâché contre moi-même, qui n'avais pas été à la hauteur de la situation, mais néanmoins content d'avoir une commande à réaliser.

Arrivé sur place, en Arabie, sur le chantier à Taïf, j'apprenais que ce Monsieur Dell'Oro, polytechnicien, était le représentant en France de l'entrepreneur personnel du roi Fahd, nommé Rafiq

Hariri. Ce dernier personnage devint président du Liban et fut assassiné une dizaine d'années plus tard. Il était l'ami de notre président Jacques Chirac, qui avait sans doute favorisé la reprise de l'entreprise de construction Oger, en difficulté, qui devint Saudi Oger. Dès son acquisition, ce Libanais déjà fortuné – importateur de Mercedes, notamment – avait pris l'engagement de construire, dans un temps record, un hôtel de grand luxe pour la famille royale : le Massarad, à Taïf.

Suite à cette mise à l'épreuve, terminée de façon favorable, un climat de confiance s'est installé durablement entre nos sociétés, au point que nous nous sommes vu confier des chantiers de plus en plus délirants, à exécuter toujours dans des temps records. Avec nos compétences en hydraulique et électricité, acquises en piscine municipale, complétées par la reconnaissance de Culligan Italie en matière de traitement d'eau public et industriel, notre image internationale nous positionnait comme le partenaire idéal en ingénierie de l'eau, capable de les accompagner sur des marchés en Arabie aussi prestigieux qu'exigeants.

Je me suis souvent interrogé : « *Et si Jacques avait été là pour décrocher le téléphone, que se serait-il passé ?* » Comme quoi un avenir professionnel ne tient parfois qu'à un simple coup de fil. Pour faire face à mes nouvelles responsabilités en ingénierie de l'eau, dans un pays où le mercure descend rarement sous les 40°, je m'imposais d'arrêter de fumer et de faire un long footing tous les samedis et dimanches matins, dans la forêt de Moisson, pour m'oxygéner en pensant à la semaine passée et celle à venir. Après la douche, j'emmenais parfois Sandrine jusqu'aux Clays,

ou à Pontchartrain. Ça soulageait Chantal et, pour moi, c'était un moment privilégié que je passais avec ma fille aînée. Je la voyais peu le soir, j'essayais à ma manière de me rattraper, en lui faisant voir le bureau où je travaillais. J'étais content et fier de lui montrer que, contrairement à la plupart des parents de ses camarades d'école, son papa ne travaillait pas en usine, mais dans un bureau.

Plus jeune, c'était devenu un rituel. Le dimanche matin, j'emmenais Sandrine jusqu'à la gare de Mantes. J'achetais *L'Équipe* et le *Figaro Magazine* pour me cultiver, et, pour Sandrine, une sucrerie en forme de mandarine. Si nous avions le temps, nous allions boire un verre au Terminus, qui me rappelait ma jeunesse, toutes les parties de flipper avec mes copains, que j'avais plus ou moins perdus de vue. Souvent, les dimanches après-midi, nous partions faire une virée en voiture, à la découverte d'un lieu de divertissement ou touristique que Michel avait repéré en semaine, dans ses longs périple à livrer de la ferraille sur les gros chantiers en région parisienne. Un jour, pour l'anecdote, en revenant de la Mer de sables, à Ermenonville, nous traversons le bois de Boulogne, avant d'attaquer le tunnel de Saint-Cloud. À la vue, sur le bord de la route, de dames de petite vertu, Sandrine s'étonne : « *C'est quoi ?* » Son oncle lui répond, en riant à gorge déployée : « *C'est des majorettes !* »

Avec mes voyages au Moyen-Orient, je m'intéressais de plus en plus à la géopolitique, d'autant plus qu'à côté du bureau, nous avions pour voisin un personnage qui faisait l'actualité : l'ayatollah Khomeini. Cet imam encombrant, qui campait en famille, assis paisiblement sous sa tente, dans une propriété à Neauphle-le-

Château, enregistrait des discours enflammés sur cassettes, qu'il expédiait clandestinement à Téhéran pour préparer la révolution islamique.

Tous les soirs, durant trois ou quatre mois, dans le café des Trois Communes, là où je me battais au baby-foot contre Jean-Michel pour une tournée de bières, nous avions droit à une nuée de journalistes en quête d'informations sur l'imam, pour le journal de vingt heures.

La question que je me suis souvent posée : pourquoi la France de Mitterand a-t-elle affrété un avion pour son retour à Téhéran, avec forcément le feu vert des États-Unis, alors que le Shah d'Iran était leur ami ? Pourquoi, dans ce pays le plus évolué du Moyen-Orient, où les filles suivaient la mode occidentale, a-t-on laissé l'imam Khomeini rentrer pour faire la révolution islamique ? Est-ce pour contrer le pouvoir religieux de Riyad qui prenait de l'importance, ou pour obtenir des grâces économiques et prendre pied en Iran ? Drôle de méli-mélo politico-financier, tout de même. L'Arabie sortait des ténèbres, l'Iran y retournait.

Confronté à des impératifs de délais d'un côté, de rentabilité de l'autre, je maîtrisais de mieux en mieux toutes les facettes du métier de chargé d'affaires. Au fil du temps et des chantiers, j'emmagasinais de l'expérience. J'avais le respect des personnes qui m'entouraient. Pour l'entreprise Saudi Oger, le réalisateur des projets pour le compte de la royauté, j'étais devenu une personne fiable qui prenait de plus en plus d'épaisseur au sein de Culligan.

Je me souviens d'un pari complètement fou, rendu possible grâce à l'argent. La construction d'un hôpital bistouri en main, prêt à opérer, en pleine montagne, dans un délai de neuf mois, en prévision de la guerre contre le Yémen ! Nous étions dans les années 80, il n'y avait aucun habitant à deux cents kilomètres alentour, pas plus que de signes de guerre contre le Yémen. Avant le démarrage des travaux, Saudi Oger a découpé la cime d'une montagne à coups de dynamite pour en faire une plateforme à deux mille mètres d'altitude, là où l'air est plus respirable. Complètement dingue ! Inimaginable en France de respecter un tel délai. De plus, pour faire venir des compétences médicales américaines, le maître d'ouvrage a dû construire, sur cette plateforme, des villas avec piscines, terrains de tennis, destinés à accueillir les chirurgiens et leur famille dans le plus grand confort.

Et ce n'est pas tout ! Comme il n'y avait aucune population à la ronde, ils ont construit également une base-vie pour une centaine de personnes et leurs familles afin d'assurer le fonctionnement de l'hôpital en cas de conflit.

L'eau en Arabie Saoudite, c'est toute une histoire.

Grâce à l'argent du pétrole et à la technique issue des forages pétroliers, le slogan « l'eau, c'est la vie » a pris tout son sens, dans l'un des plus grands déserts du monde, fréquenté jusqu'alors par des caravanes de chameaux conduites par des Bédouins.

Dans ce pays désertique, l'eau a toujours été présente mais... à deux kilomètres de profondeur. De plus, elle est très saline, ce qui la rend non seulement impropre à la consommation humaine,

mais elle ne peut pas non plus être utilisée pour faire pousser ne serait-ce qu'une salade ou abreuver un poulet.

L'osmose inverse, développée dans les années 60 par DuPont de Nemours pour la NASA, a permis à la vie à l'occidentale de devenir possible en plein désert. Grâce à cette technique, utilisée jusqu'alors dans le domaine médical et dans la pharmacopée, qui exigent une eau d'une très grande pureté, le rêve de chaque Saoudien est devenu une réalité.

Pour le conducteur de travaux en piscine municipale que j'étais, devenir responsable en ingénierie de stations de potabilisation à l'export – suite à ce fameux coup de téléphone avec Dell'Oro et mon culot d'aller réaliser un chantier en Arabie de mon propre chef, avec l'appui technique de l'usine d'Italie – était un challenge excitant, comme une formidable ascension professionnelle. Confronté à chaque instant à des directeurs d'études, des directeurs de chantiers, des entrepreneurs, avec des délais de livraison et d'exécution, assortis de pénalités, l'erreur, comme le relâchement, pouvait coûter très cher à notre entreprise, avec, notamment, les frets aériens à notre charge en cas d'oubli ou de mauvais approvisionnement.

La pression était telle qu'il m'arrivait parfois de prendre l'avion le vendredi pour une réunion de chantier importante à Riyad et de rentrer en France le lundi au petit matin, de prendre une douche, puis repartir au travail. J'avoue que, pendant ma période saoudienne, ma vie de famille était un peu en marge de ma vie professionnelle.

Dans mon travail au quotidien, heureusement que Jean-Philippe Calissoni m'apportait un soutien de poids ; il m'aidait à accomplir ma tâche et me faisait confiance. Lorsque j'avais devant moi un obstacle, une décision à prendre ou ne serait-ce que la rédaction d'un courrier, il m'aidait, me conseillait, avec toujours une grande disponibilité. Une belle tranche de vie s'annonçait pour moi et, en même temps, je prenais conscience des progrès personnels qu'il me restait à faire pour être à la hauteur de ce que je devais assumer au service de l'entreprise Saudi Oger. Au siège, je manageais une vingtaine de personnes pour les études, les achats usines, mais également les fournitures hydrauliques et électriques, les sous-traitants, les expéditions.

En Arabie, j'avais, en permanence, une à trois équipes de Serge Chambéry et deux conducteurs de travaux pour les mises en service et les relations avec le client. J'appris vite ce que voulait dire « diriger, c'est prévoir ». Je faisais en sorte de respecter les marges, si bien que, tous les ans, nous faisons des profits. Albano Malagutti, qui nous avait pris sous son aile, aurait préféré davantage d'achats à l'usine. Mais, pour autant, notre service ne pouvait plus être remis en question, nous n'étions plus des mangeurs de profit, c'était notre fierté à tous.

L'Arabie, c'est avant tout deux villes saintes : la Mecque et Médine, où naquit et mourut le prophète Mohamed. En dehors de ces deux hauts lieux de pèlerinage, où chaque bon musulman doit aller au moins une fois dans sa vie, il y a Djeddah, dont le port alimente le commerce intérieur, et Riyad, la capitale administrative,

construite en plein désert, là où règne sans partage la famille royale.

Wikipédia indique que le père fondateur de la dynastie des Saoud, qui fut roi de 1932 à 1953, a eu trente-deux épouses, qui lui ont donné cinquante-trois fils, trente-six filles et environ cinq cents petits-enfants. L'histoire retrace que cette famille, avec le soutien de disciples religieux, a fini par imposer sa suprématie à l'ensemble de la population présente sur l'ensemble de la péninsule arabique, qui est devenue l'Arabie Saoudite...

Puis, au milieu du siècle dernier, en échange de l'exploitation des immenses réserves pétrolières, les Américains ont assuré la protection extérieure du pays, permettant le développement de la fortune de la famille des Saoud. En parallèle de la royauté, la police religieuse impose, sans passe-droit, y compris pour la famille royale, le respect strict du Coran avec ses principes de vie imposés par le soleil dans un pays désertique.

Contrairement à notre civilisation européenne, faite de conquêtes et qui a dû s'adapter en permanence au brassage des peuples, en Arabie, les règles du Coran, écrit au septième siècle, sont restées à l'état premier. De nos jours encore, un policier peut soulever, avec une baguette, le voile d'un homme, pour voir s'il a été chez le coiffeur, faute de quoi il reçoit un certain nombre de coups de bâton, le vendredi, en place publique.

Dans ce vaste pays, avec moins de vingt habitants au kilomètre carré, la polygamie a été largement répandue durant des siècles, avant l'ère pétrolière. Les plus riches commerçants se comptaient

à la grandeur de leur harem. Si bien que, pour la femme d'aujourd'hui, passer du voile aux lunettes Ray Ban, au volant d'une voiture, c'est enjamber d'un saut plus d'un millénaire d'histoire. C'est comme si nous, Européens, passions brutalement du char à boeufs à la Ferrari, avec des attachés-cases remplis de dollars sans avoir à travailler.

Dès notre arrivée à l'aéroport, le choc culturel était brutal. Nos magazines étaient systématiquement épluchés. Une publicité sur l'alcool ou avec une femme dénudée était immédiatement arrachée avec un air dédaigneux, comme si nous étions tous des pervers. Qu'elles étaient loin, les poupées russes, avec leur accent chantant qui roule les « R » en dansant le Casatschok au café Pouchkine !

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, sur la Saudia Airlines qui nous ramenait à Charles de Gaulle avant de poursuivre sur Londres, ces mêmes femmes voilées, sans doute étudiantes, habillées de noir de la tête aux pieds, une fois arrivées en zone internationale, sortaient des toilettes en tailleur Chanel, bien maquillées, hautaines et, ma foi, fort jolies.

Dans un pays où l'alcool est interdit, l'un de nos soudeurs avait trouvé l'astuce de passer la douane avec deux bouteilles de shampoing dont l'une était remplie de Ricard ! Quel bonheur de retrouver un parfum bien français, que l'on savourait le soir, en cachette, dans nos dortoirs en tôle préfabriqués, avant de se rendre à la cantine de Sodexo boire du Coca.

Je ne faisais, tout au plus, que des sauts d'une semaine, rarement plus, mais, pour les équipes de Serge Chambéry, qui restaient trois mois sans voir un brin d'herbe, ni boire une bière à une terrasse, c'était boulot, dodo et... boulot, pour rentrer au plus vite en France.

Je me souviens d'un responsable de chantier qui, pour tuer la monotonie du repos dominical, avait eu l'idée de fabriquer un alambic, avec une cocotte-minute sur laquelle il avait soudé un serpent en cuivre. Durant plusieurs semaines, ce responsable rapportait, chaque vendredi, de la ville, un cageot de raisin qu'il faisait macérer avec du sucre piqué à la cantine !

Cela peut prêter à sourire, vu de France, mais je peux vous dire que boire ce précieux breuvage, après un mois de disette, dans un pays où l'on vous donne cent coups de bâton pour moins que ça, c'est une dégustation qu'on apprécie au compte-gouttes. Car boire de l'alcool – peut-être à soixante, soixante-dix degrés – qui vous explose les yeux et vous fait pleurer, tellement il vous brûle la gorge... procure une jouissance intense.

Quant à nos chers clients, l'or, le marbre, le cristal, les copies de meubles anciens étaient, avec l'eau sous toutes ses formes, la signature d'une nouvelle richesse, qui prenait parfois des allures de Disneyland. Souvent, pour accéder à ces palais qui poussaient çà et là sur un sol aride, on empruntait des routes encore au stade de pistes, qui dégageaient des nuages de poussière. Elles débouchaient soudainement, comme dans un conte de fées, sur une oasis à l'architecture décalée.

L'installation de systèmes de traitement d'eau s'enchaînait dans les hôtels, les quartiers résidentiels, les écoles, les hôpitaux, les palais, toujours plus démentiels les uns que les autres. Pour un prince, le must était de planter, non plus la tente dans le désert, mais son palais d'été à deux mille mètres d'altitude, pour avoir un peu de fraîcheur, avec de la verdure autour. Mais bien souvent, lorsque nous retournions, un mois après la réception des travaux, pour lever les réserves, on s'apercevait que ces ex-Bédouins continuaient de manger par terre sur des tapis, ou plutôt sur un sol en marbre recouvert de tapis persans, avec, en guise de serviettes, les rideaux pour s'essuyer la bouche. Comme quoi, l'argent ne réussit pas à balayer les traditions d'un coup de baguette magique.

Une anecdote... Nous sommes début décembre 1982, j'envoie notre projeteur, Philippe Bellanger, en Arabie, passer quelque temps sur un très gros projet, pour qu'il s'imprègne des difficultés d'un chantier à l'export. Philippe, toujours volontaire, intègre l'équipe des électriciens pour leur donner un coup de main à tirer des câbles.

Un vendredi matin, jour de repos dans le monde musulman, branle-bas de combat. La police encercle la base-vie, qui accueille pas moins de deux mille personnes. La raison évoquée : l'homme qui a la responsabilité du coffre-fort contenant l'argent liquide pour payer, chaque fin de semaine, les Philippins et les Pakistais, a été tué dans la nuit, à coups de poinçon, cet outil triangulaire qui sert à affûter les lames de scie.

Comme c'était un solide gaillard, la police supposait qu'avant de mourir, l'homme s'était certainement débattu, et qu'une

personne, parmi les deux mille ouvriers, avait forcément des traces sur le corps. Les deux mille personnes ont dû défiler en caleçon devant la police. Ceux qui avaient une égratignure ont été embarqués immédiatement et conduits en prison.

Philippe, qui s'était fait une balafre sur l'avant-bras, la veille, en tirant des câbles électriques, était dans le lot des suspects ! Les plaisanteries du moment passées, quelle galère ! Car si, dans ce pays, un prisonnier a le gîte et le couvert, sa famille ou ses amis doivent fournir de quoi le nourrir. De plus, le suspect est d'abord emprisonné, puis on l'interroge. Comme ils étaient peut-être plus d'une centaine à être suspectés, cela pouvait prendre plusieurs semaines. Finalement, notre Philippe a été libéré deux ou trois jours avant Noël. Son épouse rassurée, j'allai l'accueillir au petit matin à l'aéroport Charles de Gaulle. En guise de café, nous avons bu deux bonnes bières et longuement discuté.

Une autre fois, je me trouve à Taïf, situé à mille huit cents mètres d'altitude, pour la réception d'un chantier. Celui-ci terminé, nous sommes tous contents de pouvoir rentrer ensemble, via Djeddah et son aéroport, distants de deux cents kilomètres. Nous pensons déjà à l'apéro, dans l'avion, au coup de rouge dès que nous serons arrivés en zone internationale. Tout le monde est à bord du van, le chauffeur met le moteur en marche, son chapelet en évidence, accroché au rétroviseur intérieur. L'homme aux yeux globuleux mâchouille une petite branche et se signe avant d'attaquer la descente du col, comme s'il mettait notre destin entre les mains d'Allah. Pour avertir les automobilistes de la dangerosité de cette route, les autorités ont laissé sur place les carcasses de voi-

tures, qui jonchent le ravin ou qui se sont encastrées dans la roche côté montagne. Le trouillomètre à zéro, on se raconte des blagues pour se donner de l'assurance.

Arrivés dans le bas du col, à la hauteur de La Mecque, l'armée occupe la chaussée, mitrailleuse à la hanche, prête à faire feu. Nous avons appris, avant de partir, qu'un attentat avait eu lieu dans l'enceinte de la ville sainte. Au croisement qui conduit au lieu saint, qui brasse plusieurs centaines de milliers de pèlerins, chaque véhicule est minutieusement fouillé. Les militaires cherchent des armes, semble-t-il. Chaque minute d'attente est interminable et réduit d'autant la marge de sécurité que nous avions prévue pour prendre l'avion. Sans dire un mot, l'impatience commence à nous envahir. Après une petite heure d'attente, arrive enfin notre tour. Après une fouille au corps, on demande à chacun de sortir sa valise du coffre. Puis, du bout de la mitrailleuse, les soldats nous font signe de vider notre valise sur la route.

Pour moi, ce n'était pas un problème, mais pour des gars qui avaient passé trois mois sur le chantier, c'était humiliant de devoir étaler sa valise de linge sale à la vue de tout le monde. Et lorsque l'un des militaires aperçoit, dans une caisse à outils, un porte-clef avec un petit revolver en pendentif, la tension devient palpable.

Tout de suite, le ton monte sans que l'on comprenne pourquoi. Les soldats parlent de terroristes, l'un d'eux ordonne de le sortir de la caisse et de le mettre sur la route. L'abruti prend un marteau de la caisse et tape dessus pour le casser. Devant la scène, nous restons tous pantois. Un des militaires prend une serviette, s'essuie les mains, puis la jette dédaigneusement dans la valise, avec un

regard à vous faire vomir. Dans ce pays de fous où la religion est sacrée, l'on comprend mieux la rivalité entre chiites et sunnites pour s'approprier ce bijou touristique sacré qu'est La Mecque, qui rapporte plusieurs milliards de dollars par an.

Les mois et les années passent. Jean-Philippe Calissoni fait grandir sereinement notre division. Tous les ans, nous dépassons nos objectifs et, surtout, nos profits étaient à deux chiffres. Pour des laissés pour compte, partis en exil à Pontchartrain, en 1982, notre activité réalisait trente-trois millions de francs de chiffre d'affaires, soit 48 % du chiffre d'affaires général de la société. C'était une belle revanche qui ne devait rien à personne.

Les perspectives d'avenir avec Saudi Oger restaient très importantes, d'autant plus que Rafiq Hariri avait créé Oger International, avec l'ambition, fortune faite en Arabie, de rentrer au pays pour reconstruire le Liban. La plupart des engins de chantier étaient repeints avec le cèdre comme emblème. Des hôpitaux étaient déjà dans les cartons. Jean-Michel prenait en charge le premier chantier hors Arabie, à Bassora, en Irak, près de la frontière avec le Koweït, là même où les prémices de la guerre du Golfe étaient en cours.

Moi, je prenais la direction de Tanger, au Maroc. Le roi Fahd avait décidé d'établir une résidence où il pourrait arriver par la route bien sûr, mais aussi par hélicoptère et par la mer. De son ponton privé, il pouvait grimper la falaise grâce à un téléphérique de façon à arriver chez lui en toute discrétion.

Pour les Saoudiens, l'eau était devenue le symbole d'une vie nouvelle et ne cessait de les émerveiller. Sur ce chantier, j'avais à mettre en œuvre dix-sept fontaines, toutes plus majestueuses les unes que les autres, deux piscines de vingt-cinq mètres à l'intérieur du palais et une troisième à l'extérieur, pour le personnel. L'architecte avait prévu des lions de part et d'autre de la piscine royale, qui cracheraient de l'eau. Lors d'une réunion d'études, je récupère l'un des prototypes pour effectuer des essais hydrauliques en atelier. Finalement, le lion monte toujours bonne garde dans mon jardin.

Après une semaine bien remplie, les samedis matins, j'allais souvent voir Michel, mon beau-frère, qui s'affairait à graisser ses camions. À chaque fois, il me demandait : « *Comment ça va, ton petit boulot ?* » Je n'osais pas lui répondre que mon petit boulot consistait à manager une petite vingtaine de personnes et comportait des responsabilités, avec des préoccupations proches de celles d'un chef d'entreprise. Mais, venant de Michel, cela ne m'offusquait pas, car je savais que, derrière des mots lancés à la volée, il y avait un chic type, qui se levait tous les jours à quatre heures du matin, pour donner à ses deux fistons un confort de vie qu'il n'avait pas eu.

Bien que très différents à bien des égards, nous partagions les mêmes valeurs sur le travail, la famille, avec le souci de transmettre quelque chose. Nous nous comprenions si bien que nous étions toujours les uns chez les autres, à se rendre service mutuellement ou à faire la fête en famille. Nous étions mariés depuis une petite dizaine d'années, j'avais toujours beaucoup de mal à

comprendre le mal-être de Chantal et le sentiment de révolte qui l'animait. À chaque visite de Berolatti, notre médecin de famille repartait en disant : « *Madame Evano, il faut que vous vous trouviez une passion.* » Une fois, il lui dit devant moi, sur le ton de la plaisanterie : « *Madame Evano, si vous aviez un amant, je suis sûr que ça irait mieux.* »

Chantal, comme son frère, avait été, dès ses quatorze ans, à l'usine, à recevoir des ordres pour un maigre salaire d'apprentie qu'elle rapportait à sa mère. Mariée, ce n'était ni le courage ni la volonté qui manquait à mon épouse, mais devenir, dès dix-huit ans, actrice de sa vie n'était pas une simple formalité, quand on n'a pas reçu l'attention d'une mère à ses côtés pour l'aider à devenir femme, puis mère. Par exemple, Chantal n'avait jamais vu sa mère cuisiner. Elle achetait un poulet rôti que, jeunes mariés, nous allions manger froid avec des frites, les dimanches soir. Les jours de fête, c'était toujours René, ancien boucher, qui achetait une bonne pièce de bœuf et la cuisait, et, pour l'ordinaire, c'était la petite mémère qui faisait de son mieux avec ce qu'elle avait.

Après des années à élever nos deux filles, en faisant de son mieux pour qu'elles ne manquent de rien, un jour, Chantal, à la sortie de l'école, fait la connaissance d'un jeune couple, Michel et Brigitte Moussard, tous deux maîtres d'école. Brigitte est maman de deux jumelles, elle doit reprendre son activité. Chantal se propose de les garder et met fin à ses animations. Rapidement, avec Michel, nous devenons amis. Nous nous faisons une soirée par-ci par-là et, tous les dimanches matins, on se tirait la bourre à vélo. Et puis, j'avais une idée fixe : à défaut de pouvoir aider nos filles

dans leur scolarité, par manque d'instruction, je voulais les amener à aimer un sport pour qu'elles puissent s'épanouir, convaincu qu'il est important de vivre une passion. Brigitte et Michel étaient le couple d'amis idéal, sportifs, disponibles, capables de leur faire aimer une discipline.

Avec Michel, Sandrine et Karine s'essayaient quelques semaines au basket, puis au tennis. Si Sandrine n'accroche pas dans ces disciplines, Karine, raquette en main, devient un espoir du club. Sandrine a d'autres idées : une de ses copines fait du cheval. Vrooom ! Direction le monde de l'écurie, qui s'avère vite répugnant quand on n'a pas mis les bottes dès son plus jeune âge. Sandrine retrouve les descentes chaloupées en ski de Bachat Bouloud, pour dessiner des arabesques sur la patinoire de Mantes-la-Jolie. Un samedi après-midi, sa tante Raymonde l'emmène au cinéma, voir *La Banquière*. Enthousiasmée par le rôle de Romy Schneider, au retour, elle nous dit : « *Quand je serai grande, je serai banquière.* » Sandrine, vers quatorze, quinze ans, cherchait une voie qu'elle ne trouvait pas, sans pouvoir se servir de ses parents comme modèles.

On essayait, autant que possible, de satisfaire ses envies. Un jour, enthousiasmée par Julien Aubert, une jeune star montante, j'emmène Sandrine et sa copine Sarah le voir en concert à Saint-Quentin. Sophie Marceau et le succès du film *La Boum* l'influencent, comme toutes les filles de son âge en quête de liberté. Une paire d'années s'écoule ; Valérie Lavoisier, une autre copine de la rue Curie, veut devenir hôtesse de l'air. Séduite sans doute par le costume, Sandrine est tentée par ce métier. Nous allons aux portes ouvertes de l'école Tunon dans Paris, mais elle découvre

qu'elle ne fait pas la taille requise. Notre fille aînée ne pouvait pas, non plus, suivre sa copine Anne Blet, fille de médecin, dont la voie dans le milieu médical est généralement tracée d'avance.

Enfin, avec des parents qui n'avaient qu'un certificat d'études, auxquels elle ne pouvait pas s'identifier, Sandrine, ouverte d'esprit et vraisemblablement plus mûre que les filles de son âge, rêvait sans doute davantage d'un prince charmant au lieu de chercher une voie pour s'épanouir par elle-même. En même temps, je me rendais bien compte qu'elle ne pourrait pas mettre un projet en face de ses ambitions, mais que pouvais-je faire ?

Quant à Karine, elle vivait pleinement son âge, avec sa copine Virginie, comme deux petites diablasses. Elle construisait des cabanes dans les arbres avec son copain, le fils Clergeot, et s'adonnait tous les mercredis au tennis, pour atteindre un niveau rempli d'espoir. La présidente du club appelait, de temps à autre, Chantal, pour l'inviter à échanger des balles. Sandrine était inscrite aux majorettes, nous étions bien intégrés dans la vie à Freneuse.

Mais, à chaque carnet scolaire, nous étions désespérés de ne pas avoir de solution pour les soutenir ou les orienter en fonction de leurs aptitudes. Nous avons construit notre maison en nous serrant la ceinture, je fonçais avec passion dans ce que je croyais être le meilleur à long terme pour nos filles, en leur donnant un confort matériel et une ouverture d'esprit par le dialogue, sans sujet tabou.

Les mois défilent au rythme soutenu des chantiers au Moyen-Orient. Christian Lafuge est, à son tour, licencié pour insuffisance

de résultats. Léon Vinyard, président de la firme aux États-Unis, fait le choix de nommer Monsieur Olivier directeur général, une jeune pousse aux dents bien affûtées, avec, dans le deal, l'absorption de la division export à laquelle j'appartenais. Mon patron, Jean-Philippe Calissoni, est nommé directeur général adjoint et apporte dans ce mariage, qui ressemble à celui de la carpe et du lapin, les profits à deux chiffres qui permettent de combler les pertes de l'activité liée au réseau de concessionnaires.

Un jour, après deux années de cohabitation et d'incompréhension pour l'intérêt de notre activité, Monsieur Olivier a atteint le sommet de l'ignominie lorsqu'il a demandé à Jean-Philippe Calissoni de licencier son propre cousin. Daniel Paulat était pétri de qualités, mais, en pleine ascension professionnelle, il avait été rattrapé par un cancer d'origine lymphatique. Daniel, alors responsable technique de l'agence des Yvelines, nous avait rejoints pour un travail mieux adapté à son handicap. Mais Monsieur Olivier n'en avait que faire de sa maladie et, surtout, il ne voulait plus partager le pouvoir avec Jean-Philippe Calissoni. Alors cet enfoiré, car je ne trouve pas d'autre mot, fait le choix d'humilier son directeur général adjoint, pour manifester un ascendant de supériorité en espérant... qu'il démissionne. Car, comme Monsieur Olivier ne pouvait pas évoquer le manque de résultats, qui étaient excellents, il dit à Jean-Philippe : « *Comme c'est toi qui as fait rentrer Daniel, c'est à toi de le sortir de l'entreprise...* »

Tous les midis, nous aidions Daniel à mettre sa veste, avant de l'emmener déjeuner, il riait de devoir nous mettre à contribution. Au restaurant, Jean-Michel lui coupait sa viande et Daniel nous

racontait la blague du jour. C'était un chic type, qui voulait seulement continuer à se battre jusqu'au bout pour cacher son handicap à ses enfants mineurs.

Daniel, fin connaisseur en vin, était toujours à l'affût des bons coups, dont il faisait profiter les amis, dont... Monsieur Olivier, qu'il tutoyait, mais c'était avant qu'il ne devienne président et que Daniel ait un cancer.

Dans cette même période, et en tant que responsable de l'engineering au siège, je recevais parfois du courrier auquel je ne me sentais pas capable de répondre : mon niveau scolaire ne me le permettait pas toujours. Alors, je rusais en catimini. Chaque courrier reçu qui me semblait intéressant, contenant une introduction bien écrite, une belle conclusion ou formule de politesse, j'en faisais une copie que je rangeais soigneusement dans mon bureau.

Le moment venu et selon les circonstances, je me débrouillais pour piquer un mot, une phrase qui me semblaient appropriés, bien aidé par le petit Larousse que Sandrine avait eu pour sa communion. Mon brouillon de courrier ainsi rédigé, je le transmettais à ma secrétaire, Evelyne Guillebastre, qui le rendait présentable. Mais, parfois, je me plantais dans une expression.

Alors, Jean-Philippe, qui contresignait tous les courriers, m'appelait dans son bureau et me disait, sur le ton d'un père qui veut aider son enfant à bien rédiger : « *Là, Yvon, qu'est-ce que vous voulez dire ?* » Je lui expliquais, il me répondait : « *Si l'on tournait la phrase comme ça, est-ce que ça correspond mieux à ce que vous*

voulez dire ? » Un grand merci, Jean-Philippe, pour ta gentillesse ; pardon, Evelyne, de vous avoir fait pleurer bien trop souvent.

Jean-Philippe m'apportait beaucoup, j'essayais de le lui rendre le mieux possible, et si, sur un sujet ou un autre, il fallait aller au feu, j'étais le premier volontaire.

Avec les chantiers en Arabie, les semaines s'étiraient de plus en plus. Un midi comme un autre, je crois que c'était un vendredi, Jean-Philippe m'invite à déjeuner. L'on discute de choses et d'autres, surtout de mes tracas sur les chantiers. Vers la fin du repas, Jean-Philippe me dit qu'il avait eu, dans la matinée, un entretien avec Monsieur Olivier et qu'il allait quitter l'entreprise.

D'abord surpris par l'annonce, j'avais du mal à accepter le départ de ce grand monsieur, qui avait été pour moi, pendant une bonne douzaine d'années, comme un mentor. Jean-Philippe m'avait tellement aidé et fait confiance... J'avais tellement appris à ses côtés que j'avais du mal à imaginer mon avenir face à Monsieur Olivier, qui ne connaissait rien de ce métier qui me passionnait et qui m'avait permis d'assumer des responsabilités au-delà de toutes mes espérances, suite à mon entrée comme livreur.

De nos jours encore, et ça peut prêter à sourire, quand je suis au restaurant et que la carte des desserts propose un sorbet-cassis ou des profiteroles au chocolat, je ne manque pas de prendre l'un ou l'autre, en souvenir de ces très bons moments passés avec Jean-Philippe dans ce petit restaurant sans chichi, à Ergal, où ça sentait bon la cuisine. C'était ça aussi, mon patron, un homme simple qui aimait partager les bonnes choses.

Libéré de son directeur général adjoint, Monsieur Olivier sonne le tocsin de la division industrielle et des marchés à l'export, pour mener à bien un budget axé essentiellement sur le réseau de concessionnaires. Un mois passe, peut-être deux ; le directeur des études de Saudi Oger, un dénommé Marchand, me téléphone pour me demander si je veux retirer le dossier des jardins aquatiques du roi d'Arabie. Bien que ce type de dossier me soit désormais interdit depuis le départ de mon patron, je vais le chercher, persuadé que la primeur des profits d'un tel chantier valait bien une entorse à la nouvelle politique dictée par Monsieur Olivier.

Le chantier est énorme, le cahier des charges ouvre la porte à beaucoup de créativité, je vais pouvoir laisser libre cours à mon imagination, convaincu que cette commande est pour moi. De retour au bureau, je mets Philippe Bellanger, mon responsable d'études, dans la confiance. Rien que pour le chiffrage, nous en avons pour une petite semaine d'étude, mais comme il était impossible d'étaler les plans à la vue de tout le monde, nous convenons de nous partager le dossier et de travailler chez nous, le soir et le week-end.

Le chiffrage arrive aux alentours de douze millions, avec quelques options complémentaires à voir avec les décideurs. À la réception du devis, Monsieur Marchand m'appelle pour me dire que nous sommes très bien placés ; il émet toutefois une condition. Avant de nous passer une éventuelle commande, Monsieur Scherrer, le directeur général de Saudi Oger France, veut absolument voir Monsieur Olivier !

Je me trouve devant un dilemme : d'un côté, une commande à portée de main d'un montant jamais enregistré dans toute l'histoire de Culligan en France ; de l'autre, Monsieur Olivier, qui ne veut plus entendre parler d'ingénierie dont je suis le responsable. Je m'interroge donc pour savoir comment je vais bien pouvoir lui présenter le projet.

Avec cette affaire, je risquais donc d'être licencié pour insubordination. Mais, en même temps, je savais qu'Olivier ne pouvait pas se passer de moi durant une petite année, le temps de terminer tous les chantiers. D'autre part, avec l'arrivée d'un Marc Kauffmann, parachuté des États-Unis par Jack Hanlon, censé remplacer Jean-Philippe, je me disais que les cartes seraient peut-être rebatues et notre service sauvé.

Après une nuit de réflexion, je frappe à la porte du bureau de Monsieur Olivier et lui mets le marché entre les mains, en lui annonçant : « *Monsieur Olivier, vous avez la possibilité de prendre une commande de douze millions chez Oger, ce qui vous permettrait d'annuler votre plan de licenciement.* »

La nouvelle de ce plan traînait dans les couloirs comme une trainée de poudre.

Il prend acte avec un certain enthousiasme, une commande d'un tel montant ne pouvant que flatter son ego. Au jour et à l'heure convenus, j'emmène mon nouveau boss au rendez-vous. Monsieur Scherrer, accompagné du directeur des études et des finances, n'y va pas par quatre chemins : « *Monsieur Olivier, nous sommes d'accord pour vous passer commande, à condition que vous*

embauchiez deux personnes, qui devront être en permanence sur le chantier pour aider Evano. »

Là, je vois un Monsieur Olivier très ordinaire, descendu de son piédestal, répondre oui sans hésitation. Il se sentait tellement heureux de pouvoir annoncer à Leon Vinyard, son patron aux USA, une commande d'un tel montant, qu'il était prêt à promettre des embauches alors que son plan de licenciement était, vraisemblablement, déjà ficelé. D'ailleurs, sur le retour, nous n'étions pas arrivés au pont de Saint-Cloud qu'il nuançait déjà ces promesses d'embauches, qui, finalement, n'arriveront jamais.

Ces jardins aquatiques du roi n'étaient pas tout à fait notre Versailles des temps modernes, mais n'en étaient pas non plus très éloignés. Plantés à la sortie de Riyad, sur une étendue désertique, là où les cailloux poussent dans une poussière terreuse, la féerie de l'eau estampillée made in Culligan allait faire son œuvre. À l'intérieur d'un mur d'enceinte en béton de neuf mètres de hauteur, le maître d'œuvre a apporté des tonnes de vrais rochers qui, mélangés à des faux en polyester, donnaient un décor hollywoodien. Au centre du projet, nous devions traiter l'eau sous différentes formes, pour l'adapter selon les besoins.

Du haut de ces rochers, un torrent d'un débit de trois cents mètres cubes par heure descendait d'une montagne imaginaire, digne des rivières à truites alpestres. La piscine de cinq cents mètres cubes avait été construite dans les entrailles d'une montagne reconstituée, avec son bar aquatique dans une grotte climatisée. Des dizaines de fontaines, avec des jets d'eau de tous genres, s'entremêlaient dans une palmeraie, où chaque pied était alimenté

par un goutte-à-goutte en eau préalablement osmosée, puis légèrement reminéralisée avec un engrais approprié.

Deux lagon, traités en qualité eau de piscine, serpentaient dans un parc devenu verdoyant. L'un mesurait deux cent soixante mètres de long, l'autre, légèrement plus petit, humidifiait l'air torride de son jet de trente mètres de hauteur, façon lac de Genève.

Ce délire forçait l'innovation en permanence, ce qui rendait mon travail passionnant. Pour le bassin japonais en eau claire, non seulement le chlore était évidemment interdit, car les poissons n'auraient pas survécu, mais il ne fallait pas que la pompe de recyclage aspire les œufs des poissons, pour qu'ils puissent se reproduire.

Des kilomètres de câbles électriques et de tuyauteries, des dizaines de pompes et de surpresseurs, une centaine de projecteurs aquatiques illuminant les fontaines comme les lagon. Au cœur de la station, avec son armoire électrique de près de dix mètres de long et ses moteurs de vingt-deux kilowatts en démarrage étoile/triangle, nous transformions, à raison de vingt mètres cubes par heure, une eau dite saumâtre pour la distribuer en qualité proche d'une eau de Volvic (avec une petite centaine de ppm de salinité) à chaque point d'utilisation du palais, comme du parc.

Dans cette oasis surnaturelle, où le moindre brin d'herbe était venu de France, le magnifique tutoyait l'irréel. À l'ombre des palmiers l'air était devenu respirable, les libellules survolaient le bassin japonais, nous avons créé un écosystème en plein désert.

Pour créer la palmeraie, le maître d'œuvre avait fait venir plusieurs centaines de palmiers, de trois à cinq mètres de hauteur, élevés dans la région de Nice. Lors de leur passage en douane, ces palmiers, qui avaient pour destination le palais royal, furent tous passés au lance-flammes sur le tarmac de l'aéroport par la police religieuse, sous prétexte qu'ils avaient poussé dans une terre infidèle.

C'est dire l'emprise du pouvoir de la religion dans ce pays, où la télévision n'a eu le droit d'émettre qu'à condition de retransmettre, en direct depuis La Mecque, les cinq prières obligatoires par jour. Mon point de vue très personnel : si, actuellement, l'Arabie essaye d'imposer sa suprématie religieuse face à l'Iran, c'est que l'après-pétrole est en marche, sans quoi le désert reprendra ses droits. Pour les Saoudiens, le tourisme religieux, avec les pèlerinages à Médine et La Mecque, est devenu un enjeu à plusieurs dizaines de milliards par an, car il drainera tous les bons musulmans du monde entier, plusieurs fois dans leur vie.

Malgré son engagement personnel face à Scherrer, Christian Olivier se préoccupait peu de savoir si le chantier se déroulait bien ou pas. L'œil de Chicago était là pour ça, semble-t-il. Après plusieurs déplacements à Riyad, les finitions arrivent à leur terme, les installations fonctionnent, nous allons commencer la phase des réceptions. Nous sommes dans les derniers jours de novembre, peut-être bien le dernier vendredi du mois ; Monsieur Olivier me convoque dans son bureau. Je m'attends à tout et à rien ; néanmoins, je pense qu'il n'osera pas me licencier de sitôt, les jardins aquatiques ne sont pas terminés.

C'était méconnaître le personnage, sans doute tenu au courant par Marc Kauffman que la fin du chantier est proche ; il me tend une lettre et me dit : « *J'ai décidé de mettre un terme à notre collaboration. J'ai préféré vous remettre cette lettre en main propre. Ne soyez pas inquiet, tous vos droits seront respectés. J'ai donné des consignes dans ce sens à Monique Dorison.* »

À deux ou trois mois près, j'allais atteindre mes vingt ans de présence dans l'entreprise et, naïvement, je me sentais moralement propriétaire d'un petit bout de cette société, au moins aussi important que ce nouveau président, qui venait de me licencier sans avoir aucun reproche à me faire. J'avais connu bien des rebondissements, passant du statut de livreur à celui de responsable de l'ingénierie, pour prendre la tête d'un service d'une petite vingtaine de personnes qui, chaque année, faisait des profits. Même si je m'y attendais plus ou moins depuis le licenciement de Jean-Philippe, je pensais qu'avec la commande que je lui avais apportée sur un plateau, mon tour n'était pas arrivé. Je sors de son bureau pas trop abattu, j'avais ma fierté. Au moins, il ne m'avait pas traîné dans la boue comme bien d'autres avant moi !

À peine sorti du bureau de Christian Olivier, Marc Kauffman m'appelle et m'invite à venir m'asseoir pour parler. J'essaie de contenir la colère imprégnée de l'injustice que je ressentais. En substance, il me dit qu'il va parler à Christian, sans me donner plus d'explications.

Je suis rentré chez moi, à Freneuse, sonné, avec des questions qui tournaient en boucle dans ma tête. Fallait-il que j'en parle à Chantal ? Fallait-il que j'aille taper à la porte d'un concurrent ?

Sans diplôme, je n'étais rien en dehors de cette société. Et je pensais au crédit sur la maison, qui fonctionnait plus d'un tiers de mon salaire.

Au fil des jours, bien seul pour alléger le poids de mes soucis, la dépression commençait à m'envahir. J'avais le cerveau cotonneux, le footing du matin ne suffisait plus pour y voir clair. Je demandais de l'aide à Berolatti, notre médecin, qui me prescrivit du Tranxène pour essayer de faire face à ma période de préavis.

Quelques années plus tôt, mon ami, Claude Petit, dans cette même situation, avait continué d'aller et venir, attaché-case à la main, comme si de rien n'était, car, à l'époque, l'étiquette « chômeur » n'avait pas bonne presse. Même si je comprenais l'image défigurée de mon ami en situation d'échec, incapable d'avouer sa situation à Sabine, sa fille qu'il aimait tant, moi, j'avais la rage d'avancer, sans savoir où j'allais.

J'imaginai qu'avec un petit pécule de vingt ans d'ancienneté, je pourrais peut-être acheter une licence de taxi ? Ou bien, je pourrais peut-être faire comme Claude avec Sport 2000. J'achèterais à Chantal une maroquinerie avec des produits italiens. Moi qui adore conduire, je m'occuperais des approvisionnements en allant acheter directement en Italie.

Au bureau, j'avais averti mes proches collaborateurs, sans laisser entrevoir le chagrin qui m'envahissait. J'allais devoir quitter un gars comme Philippe, que j'avais été chercher sur les bancs de l'école, à Plaisir, pour en faire le responsable des études. Je ne verrais plus Jean-Michel, mon pote, avec qui j'avais partagé tant

de choses. J'avais des flashes qui me traversaient l'esprit. Des souvenirs défilaient. Vennecy, où Jean-Michel avait acheté une longère et où nous avons passé un week-end à démolir des murs. À l'époque, il possédait un fox-terrier ; moi, j'avais emmené Lover, mon boxer. Que de bons moments passés autour d'un barbecue préparé par Chantal, son épouse.

Et puis, me revenait cet appartement à Saint-Gilles-Croix-de-Vie, face à la plage, que la mère de Jean-Michel nous avait prêté. Je revoyais encore Karine, qui lançait les boules de pétanque du haut de l'escalier. Claude, que Karine appelait « Cloud », s'en amusait. Et puis... et puis, personne ne devait voir mon vague-à-l'âme, je devais partir, fier du travail accompli, avec, enfermé dans mes tripes, le dégoût pour ce capitalisme-là, sa brutalité, où l'humain est l'instrument de l'argent et du pouvoir.

Il ne me restait plus que deux semaines de préavis à faire. Marc Kauffman me reçoit et me dit : « *J'ai parlé à Christian, il vous attend dans son bureau.* » Monsieur Olivier m'invite à m'asseoir et me dit : « *Vous avez l'âme d'un entrepreneur. J'ai quelque chose à vous proposer à Strasbourg. Le concessionnaire André Peters est malade. Si on ne fait rien, l'entreprise va déposer le bilan... Pour vous faire une idée plus précise, vous pourriez faire un aller-retour avec Olivier Deroussen, en charge de développer le réseau.* »

Je ne croyais pas un mot de toutes les louanges et supposées grandes qualités d'entrepreneur que ce personnage m'attribuait. Je me sentais piégé par quelqu'un que je ne pouvais pas supporter, mais avais-je le choix ? Et puis, au moins, avec cette proposition je

pourrais expliquer ouvertement à Chantal que j'avais été licencié et que l'on me proposait quelque chose... à Strasbourg.

Cinq heures de discussion en voiture à l'aller, autant au retour, la visite sur place, la rencontre avec André Peters, le concessionnaire, un déjeuner pris sur le pouce en ville. Je rentrai à Freneuse la tête farcie de problèmes. En voiture, Olivier Deroussen avait eu beau m'expliquer avec limpidité les choses, moi, j'enregistrais surtout que j'étais au milieu d'un borborygme dont j'aurais beaucoup de mal à sortir.

Comme d'habitude, nous passons Noël et le Premier de l'an en famille. Comme d'habitude dans nos sous-sols, nous mangeons, nous buvons, nous chantons, nous dansons. Personne n'est réellement au courant de ma situation. Le temps de se remettre de nos festivités, j'emmène Chantal à la découverte de Strasbourg, le premier week-end de janvier 1986.

Conscient que ce déplacement allait conditionner ma réponse définitive, je me dis qu'il faut que je sois convaincant et que je sache bien envelopper les choses pour obtenir son accord.

Dans mon esprit, je suis disposé à répondre favorablement à la reprise de la concession. Mais si Chantal me dit qu'elle ne veut pas venir, je fais quoi ? Il y a les enfants, l'école, la maison, les sacrifices que nous avons faits pour avoir un chez-soi. Autant d'interrogations qui me préoccupaient, le temps du trajet. Les silences étaient très longs...

Lors de ma première visite, Olivier Deroussen ne m'avait-il pas dit que le salaire du concessionnaire correspondait grosso

modo à celui que j'avais au siège ? Il n'empêche que ça bouillonnait dans ma tête, sans que je réussisse à trouver un instant de paix. À l'approche de Strasbourg, arrivés dans le col de Saverne, la neige est très présente sur les bas-côtés. Je n'en fais pas cas à Chantal, mais, dans mon for intérieur, je pense que ces villes de l'est, au bout de la France, c'est un peu le début de la Sibérie. Et puis, comment Chantal va-t-elle supporter ces hivers rudes en Alsace, ce pays qui parle l'alsacien ?

Arrivés à Strasbourg, nous passons rue de Thann, pour montrer la concession à Chantal. Nous sommes un week-end, la concession est fermée. Mais, de l'extérieur, ça ne respire pas la santé. Sur le portail en bois marron dans un piteux état, un panneau cloué à la va-vite mentionne : Culligan Alsace Nord. Chantal ne dit pas un mot. Puis, l'on s'aventure en voiture, au gré de nos envies, à la découverte de la ville. Arrivés près d'un parc, on voit une, puis deux, puis trois personnes qui pratiquent du ski de fond. Bigre ! On a bonne mine ! Chantal a des escarpins aux pieds, alors qu'ici, tout le monde est emmitouflé avec bonnets et après-ski.

Pendant le retour, Chantal n'émet pas d'avis, ni dans un sens ni dans l'autre. À vrai dire, je ne suis pas sûr qu'elle se rende compte des difficultés qui s'accumulent devant moi. Je lui ai si bien vendu la belle ville de Strasbourg qu'elle n'a pas compris mon nouveau statut de chef d'entreprise et mes nombreux soucis du moment. Mais, après tout, n'ayant pas grandi dans le milieu de l'entreprise, comment pouvait-elle me donner un avis sur une situation qu'elle n'avait jamais connue, ni de près ni de loin.

Moi, je me retrouvais tel un arbre déraciné que l'on veut transplanter en terre inconnue avec l'espoir qu'il reprenne vie, sans avoir les conseils d'un proche à mes côtés pour me guider dans un métier que je connaissais à peine. Il me semblait donc inutile d'expliquer davantage mes tracas à Chantal. Elle avait les siens et moi, je devais apprendre à devenir concessionnaire, avec l'espoir de réussir une aventure bien loin de ma Bretagne, où je ne pourrais pas me ressourcer l'espace d'un week-end.

CHAPITRE 3

DE RIYAD AU... 3 RUE DE THANN

Malgré d'innombrables interrogations durant le week-end, c'est avec l'énergie du désespoir que, dès le lundi matin, je donne mon accord, avec le désir d'aller au plus vite. J'avais perçu ce licenciement d'une telle violence, injuste à mon égard, que, malgré les médicaments censés m'aider à gérer mon stress, je n'étais que le fantôme de moi-même. Heureusement, pour faire face à toutes les démarches administratives : banques, chambre de commerce, notaire, etc. j'avais, en Olivier Deroussen, un soutien de poids qui m'a pris par la main en m'expliquant des choses que mon cerveau en bouillie ne comprenait pas.

Une semaine après, j'emportais mon matériel de camping, avec la volonté de squatter le bureau de direction le temps de voir plus clair, mais, surtout, pour ne pas devoir taper dans l'argent du ménage. Chaque fin de mois, nous étions déjà ric-rac, mes soucis professionnels ne devaient pas perturber la vie de Chantal et de

nos deux filles, qui viendraient me rejoindre dans six mois, à la fin de la période scolaire. Si bien que je me lavais, le matin, à l'eau froide, sur la pierre à évier d'une ancienne cuisine, je buvais un Nescafé chauffé sur mon réchaud de camping, et je prenais des somnifères pour essayer de dormir la nuit. Ma vie de « Bohémien » avait comme devise : « Un chef d'entreprise, c'est celui qui ouvre la porte, le matin, et qui éteint la lumière, le soir. » Et ça tombait bien, j'étais sur place.

Dans ce chamboulement des habitudes, il me fallait aussi rassurer le personnel de la concession. Que venait faire ce type du siège ? Et pour combien de temps ? Des questions légitimes que se posaient aussi bien Richard Yébra, le seul vendeur restant, que Pascal Turillon, le livreur de sel, ainsi que les deux techniciens : Martin Baur et Francis Haettel. Heureusement, dans cette période très tourmentée, j'avais gardé au fond de moi ma capacité à réagir face à l'adversité, tout comme ma créativité et ma prise d'initiative, acquises dans mes réunions de chantier en Arabie, face à des gens bien plus forts que moi.

Avant de quitter définitivement les Clayes-sous-Bois, Monsieur Olivier avait insisté sur le point qu'il considérait essentiel : la mise en place d'un budget prévisionnel, suivi d'un compte d'exploitation mensuel. Dans ma tête farcie d'interrogations, je ne voyais ni l'importance ni l'urgence de mettre en place un tel document ; je parlais du principe qu'avant de compter l'argent, il fallait déjà commencer par faire rentrer des commandes.

Devant le manque d'intérêt qui devait se voir sur mon visage, Monsieur Olivier me dit qu'il m'enverrait le directeur financier, pour m'aider à choisir notre expert-comptable.

Le dénommé Gautrot me dit de prendre quatre à cinq rendez-vous, en évitant les gros cabinets, pour que l'expert s'occupe directement de notre dossier. Rendez-vous pris, les quatre premiers sont d'accord pour prendre notre comptabilité selon les critères énumérés par Alain Gautrot, sauf le dernier, Christian Gassman, qui nous dit :

« Je veux bien prendre votre comptabilité, ça ne me pose aucun problème, mais sachez que mon rôle est, avant tout, d'expertiser une comptabilité et non de la faire. De plus, je considère qu'un chef d'entreprise doit avoir sa comptable à côté de son bureau, car, tous les jours, il a des décisions à prendre. » Le débriefing en fin de journée n'a pas duré bien longtemps ; nous avons convenu que ce jeune expert-comptable était l'homme idéal, à même de me conseiller dans un domaine qui m'était complètement étranger. Car, autant l'avouer tout de suite, arrivé d'Arabie, je n'y connaissais rien en matière de gestion et pas grand-chose du métier de concessionnaire. J'avais toutefois deux atouts : je maîtrisais très bien le métier de technicien pour l'avoir pratiqué, en outre j'avais acquis une bonne expérience en matière de management.

Mon point faible et ma hantise étaient de frapper aux portes, le cœur de mon nouveau métier. Avant de quitter le siège, j'avais bien suivi un stage de vente avec l'apprentissage d'une démonstration au mot-à-mot, ainsi qu'un peu de prospection sur le terrain,

mais j'étais dans un tel état psychologique que mon cerveau n'avait rien imprimé.

À pied-d'œuvre depuis une petite semaine, les trois personnes du service après-vente ne manquaient pas de venir cogner à ma porte, pour obtenir de leur nouveau patron l'augmentation de salaire promise par mon prédécesseur, mais toujours reportée. Je me suis alors revu une quinzaine d'années en arrière, frappant à la porte du bureau d'Alain Brainos. Lors de l'entretien, je leur dis en substance : « Je ne peux pas vous donner d'augmentation, mais je vais réfléchir pour que vous puissiez gagner davantage. » J'avais mon plan en tête.

Lors de nos entretiens, Olivier Deroussen ne m'avait-il pas convaincu de m'investir, en me disant que, si la concession de Strasbourg mourait en silence, en raison des soucis de santé du concessionnaire, le fichier client était sain, avec un potentiel de développement important. Rempli de certitudes, je demandais à Jean-Michel Miranda, un brillant publiciste du siège, de me faire des mailings adéquats à destination des clients. J'avais l'idée de mettre Chantal à contribution. Chaque vendredi soir, lorsque je rentrais en voiture à Freneuse, j'emportais des paquets de fiches clients que Chantal mettait sous pli durant la semaine.

Cette situation, bien que contraignante, était loin de me déplaire. Chantal, qui était toujours plus ou moins déprimée, pouvait enfin s'occuper, tout en aidant son mari au développement de son entreprise. Immédiatement, les résultats de ces mailings ont été probants. En terme de management, « dire ce qu'on va faire et faire ce qu'on a dit » devenait mon crédo. Le patron avait tenu

parole, le livreur comme les techniciens ont vu leur salaire augmenter de façon très significative, une nouvelle ambiance se mettait en place.

Le service après-vente sur des rails prometteurs, je devais me consacrer, désormais, au recrutement de vendeurs : ma han-tise. Autant le management par l'exemple, en matière de service après-vente, ne me posait aucun problème, autant, au royaume des grandes gueules, je nourrissais un complexe d'infériorité qui me faisait perdre l'assurance du nouveau patron que j'étais. Lors de l'un de ses passages au siège, Serge Ganizate, de Culligan Vau-cluse, m'avait bien glissé à l'oreille toute la confiance qu'il avait en moi. Je constatais, néanmoins, que tous les concessionnaires ou directeurs d'agence étaient tous de très bons vendeurs, ce qui n'était pas de nature à me rassurer.

Depuis mon licenciement, l'envie et la confiance n'étaient pas toujours alignées pour trouver un sommeil réparateur, et je n'avais plus mon pote, Jean-Michel, au resto, le midi, pour apaiser mes inquiétudes. Nous avons partagé tant de choses à table, que cette absence d'échanges avec lui me pesait. Je ne pouvais pas, non plus, partager mes préoccupations avec mon vendeur, ni avec l'un de mes techniciens, ce qui serait interprété comme un aveu de faiblesse.

Richard Yébra n'était pas ce qu'on appelle une épée en matière de vente, avec ses cinq à six appareils en moyenne par mois. Néanmoins, j'appréciais son envie de vouloir m'aider dans un esprit constructif. Un matin, alors que j'avais programmé l'arrivage d'un camion de vingt tonnes de sac de sel, je m'interrogeais, car je ne

voyais pas de chariot élévateur dans l'entrepôt. Comment mon prédécesseur pouvait-il bien faire pour décharger le camion ? Et là, je n'en crois pas mes oreilles. Richard me dit : « Monsieur Peter va chercher deux ou trois clochards sur la place du marché et en échange de quelques billets... »

En d'autres circonstances, j'aurais bien éclaté de rire, mais le cœur n'y était pas. Me voyant dans l'embarras, Richard me propose d'aller en louer un, le moment venu, dans une agence à deux pas du bureau, en me disant qu'il prendra les petites rues pour ne pas se faire arrêter par la police. J'entrevois en même temps mes responsabilités de patron.

Monsieur Olivier continuait de tenir parole. Après la visite d'Alain Gautrot pour les finances, il m'envoie Gérard Ogé, le nouveau maître de stage vendeurs, pour m'assister lors des premiers recrutements. Je comprends assez vite la trame qui permet de mettre en avant la société, tout en décelant les qualités et les lacunes du candidat. Je me vois encore avec le premier vendeur recruté, Patrick Sonderegger, à lui faire réciter la démonstration, mot à mot, durant une heure chaque jour, avant de l'envoyer en stage d'une semaine au siège.

Durant son stage, le plus terrible, pour moi, était de remplir son agenda de rendez-vous pour qu'il puisse, dès son retour, sortir des bons de commandes. Frapper aux portes, j'en avais horreur, et pourtant, tous les jours, je devais me faire violence durant trois heures le matin, pour construire ce pour quoi j'étais venu, abandonnant ma famille et mes amis.

Bien que je souffrais intérieurement de cette galère, qui était contre ma nature plutôt réservée, je remarquais avec satisfaction que les employés appréciaient mon investissement, qu'ils n'avaient jamais vu de la part de leur ancien patron. Parfois, le samedi, il m'arrivait d'aller taper aux portes avec Richard, pour savoir comment un vendeur chevronné s'y prenait, mais, la plupart du temps, je continuais mes allers-retours à Freneuse, avec toujours un paquet de mailings et autant de fiches clients, pour alimenter Chantal durant la semaine.

Lors de l'un de ces séjours, nous devions rencontrer les enseignants qui préparaient Sandrine à un BEP dans le secteur sanitaire et social à Anet, près de Dreux. À vrai dire, lors de son inscription, absorbé par les jardins aquatiques du roi à Riyad, je n'avais pas pris connaissance du contenu de ce BEP, qui me semblait beaucoup plus sanitaire que social, avec des débouchés qui m'interpellaient.

À Strasbourg depuis trois mois, je me disais que je pourrais peut-être sortir Sandrine d'une issue que je sentais mal, pour qu'elle apprenne un métier sur le tas, comme j'avais pu le faire en mon temps. De plus, je ne me voyais pas construire quelque chose de durable avec Monique Pournin, la secrétaire en place, qui m'avait dit qu'elle quitterait l'entreprise dès qu'elle trouverait un travail à plein temps.

Après réflexion, de concert avec Chantal, nous décidons d'intégrer notre fille dans l'entreprise. Sandrine semblait très heureuse de rentrer dans le monde du travail. Richard Yebra me trouve un appartement au 42, rue Baldner, à deux pas du bureau, suffisamment grand pour accueillir Chantal et Karine, qui viendront me

rejoindre au cours de l'été, dès la fin de la période scolaire. J'étais content, j'allais partager du temps avec ma fille et lui faire découvrir plein de choses. Je souhaitais adopter le proverbe chinois, comme l'avait fait Alain Brainos avec son fils Philippe, livreur comme moi à l'époque : « Si tu donnes un poisson à quelqu'un, il mangera un jour. Si tu lui apprends à pêcher, il mangera tous les jours. » À Sandrine de faire l'effort nécessaire et de grandir dans l'entreprise, sans passe-droit particulier, pour ne pas contrarier l'esprit d'équipe que j'essayais de mettre en place. En même temps, j'accueillais une personne de confiance, avec qui j'allais pouvoir échanger sans retenue, ce qui, pour moi, était une aide précieuse.

Avec Chantal, nous allions pouvoir développer un projet professionnel ensemble. Et puis, l'occasion était belle, aussi, de chasser de son esprit son enfance et le traumatisme d'une opération qu'elle avait subie à l'orée de ses trente ans, lui ôtant une partie de sa féminité, qu'elle traînait, dans son subconscient, comme un handicap à son épanouissement de femme.

Au siège, Didier Duthilleux, jeune ingénieur chimiste, a la charge de développer le marché de l'eau de boisson auprès des particuliers. Ce n'était pas une mince affaire de toucher à l'eau de ville pour éliminer 80 % de ses saloperies, c'était tout simplement une vue de l'esprit. En parallèle, Gérard Ogé met au point une démonstration, basée sur le transfert de dépenses, qui consiste à prouver, chiffres à l'appui, qu'une acquisition se rentabilise grâce aux économies réalisées. Dans notre cas, par exemple, plus besoin d'acheter de l'eau en bouteille.

J'en parle à Richard, qui me rétorque :

« Ici, Monsieur Evano, le crédit, ça ne marche pas. Les gens paient en liquide qu'ils vont chercher dans l'armoire, caché entre les piles de draps.

— Ah bon ! » Au fur et à mesure de notre conversation, je découvre des choses étonnantes.

« Et pour l'installation, comment faites-vous ?

— Je leur dis qu'avec le matériel livré, il y a un plan, et qu'ils trouveront facilement un membre de leur famille, à défaut leur plombier, pour l'installer.

— Ah bon ! Et pour la mise en service et le sel ?

— Les clients téléphonent et, s'ils sont en panne de sel, ils peuvent aller aussi en chercher à Cora ! Mais je leur propose aussi de les récompenser en échange d'une adresse sur laquelle je vends un adoucisseur : un coupon pour un sac de sel gratuit !

— Ah bon !!! »

Face à toutes ces divergences, je me demande bien comment je vais pouvoir faire cohabiter deux techniques de vente si différentes, et comment Richard va bien pouvoir aider mon nouveau vendeur, fraîchement sorti de l'école de vente. Heureusement, ma bonne étoile veille sur moi. Sans doute informé par Gérard Ogé de ma volonté de m'investir dans un domaine qui n'était pas mon point fort, Christian Olivier m'envoie un dénommé Pascal Benoit.

Pascal vient d'être recruté comme animateur des ventes national, avec une période d'essai de trois mois, qu'il validera chez nous, à Strasbourg. Je reçois ça comme une véritable faveur de

la part de Monsieur Olivier, qui n'y était pas obligé. Habituellement, les nouveaux entrants allaient faire leurs preuves chez Gilles Guény, à l'agence des Yvelines. L'intégration de Pascal Benoit se fait très rapidement, d'autant mieux qu'en son temps, il avait été un excellent vendeur Rank Xerox sur Strasbourg et sa région.

Il n'empêche que ce Pascal était un vrai personnage. Sacré Pascal ! En effet, il n'était pas rare qu'il se fasse des discours à haute voix, à lui-même, en se mirant dans une vitrine ! Fils d'un commercial dans le milieu agricole et d'une mère institutrice, Pascal était une personne très attachante, compétente autant que cultivée. Durant une petite vingtaine d'années, j'ai appris à le connaître, avec un très grand plaisir de le recevoir, et je crois que c'était réciproque.

Certes, il avait ses mimiques et ses manies. En pleine conversation, il pouvait se mettre soudainement à fredonner, comme s'il mettait son cerveau en mode pause. Été comme hiver, Pascal portait un pull-over, sans que l'on sache vraiment pourquoi. Tout comme, avant d'allumer une cigarette, il cassait systématiquement le filtre de sa Gitane, tout en fredonnant nerveusement.

Malgré une absence apparente de concentration, je n'ai jamais rencontré une personne capable de synthétiser trois jours d'accompagnement vendeurs, avec une telle qualité d'écriture et une telle pertinence dans son analyse. Qu'il pleuve ou qu'il vente, parfois les pieds dans la boue lorsqu'il prospectait dans un nouveau lotissement, très souvent avec son inusable imper qui lui donnait des allures de Columbo, Pascal montrait par l'exemple la dure réalité du métier de vendeur à une nouvelle recrue.

Merci Pascal ! Avec tes premiers bons de commande, tu m'as évité bien des angoisses au démarrage de la concession... Durant des années, avec opiniâtreté et humilité, tu m'as aidé à développer et à consolider mon équipe de vente, pour l'emmener vers des sommets.

Cependant, le recrutement des vendeurs n'a pas toujours été simple et il a même connu quelques péripéties. Début juin 1986, je souhaitais consolider mon équipe de vente avec le recrutement d'un troisième vendeur. Et là, je touche le gros lot ! Le candidat se dit très bon vendeur, il aime le porte-à-porte et veut absolument rentrer chez nous ; son nom est Gilles Waymel.

Tellement enthousiasmé par ses propos, je l'embauchai sans me rendre compte que je venais de recruter un escroc qui dormait tous les soirs en prison et qui, pour bénéficier d'une sortie conditionnelle en journée, avait besoin de trouver un emploi. La formation spécifique à notre métier faite, je lui demande de sortir avec un vendeur confirmé. À l'heure convenue, Patrick Sonderegger m'alerte : « Gilles n'est pas venu. »

Je convoque Gilles Waymel. Compte tenu des renseignements que j'avais recueillis pendant qu'il était en stage, je le prie de s'asseoir, avec l'intention de le licencier séance tenante si son explication n'est pas plausible. À mon ton ferme, Gilles me fixe dans les yeux, s'assoit et me dit : « Monsieur Evano, je vais vous dire la vérité... Mes parents sont venus, ce midi, spécialement du Nord, pour m'annoncer une mauvaise nouvelle. Ma femme est condamnée, elle est atteinte d'une maladie très rare... » Et il me donne le nom d'une maladie long comme le bras, que je lui demande de

m'épeler. Et il enchaîne : « Il y a déjà deux ans de ça, ma femme s'était prise pour Jésus-Christ... Elle se promenait toute nue sur la plage de Berck. »

Je crois halluciner, les bras m'en tombent. Je le vois tellement attristé que je ne sais pas quoi lui dire pour lui remonter le moral. Finalement et de façon très hypocrite, je lui rétorque : « Tu n'as vraiment pas de chance. La seule chose à faire pour surmonter l'épreuve est de t'immerger dans le travail. Si je peux t'aider, n'hésite pas à m'en parler. »

Je repense à son histoire qui me paraît extravagante et, en même temps, je suis impatient de savoir comment il va faire avec les acomptes, souvent perçus en liquide. Le doute est vite levé : dès le lendemain, Gilles arrive, un large sourire aux lèvres, avec la commande d'un Mark-Cleer, adossé à un dossier de crédit. Ouf !

D'abord surpris de ce succès rapide, je pense à une commande bidon... Non, pas du tout ! Gilles enchaîne les ventes. Pour son premier mois, il réalise neuf bons de commande de Mark-Cleer, soit dix-huit appareils, tous à crédit, record absolu ! Cette performance exceptionnelle lui vaut de figurer à la première place des vendeurs à l'échelon national de la revue commerciale interne, le System C'.

Fort de la performance de Gilles, je souriais dans ma barbe, en pensant à Richard, qui allait devoir revoir ses certitudes, lui qui m'affirmait qu'il était impossible de vendre à crédit en Alsace. Je me frottai les mains, j'avais un vrai booster dans ma toute nouvelle équipe des ventes, restait à confirmer ces bons scores au mois

d'août. Gilles n'en a que faire des vacances, il est trop heureux d'être libre. À l'heure de l'apéro, il repère les parasols dans les lotissements, saute de terrasse en terrasse pour prendre les rendez-vous. Sur le mois d'août, il vend quinze appareils.

Mais la vie avec Gilles n'était pas rose bonbon. Un matin, sur le coup de neuf heures, j'étais en train d'ouvrir mon courrier, le banquier m'appelle : « Vous avez un dénommé Waymel qui travaille chez vous ? » Je réponds oui. Et là, le banquier me raconte une histoire invraisemblable.

Pour la comprendre, il faut savoir qu'après son très bon mois de juillet, Gilles était en possession d'un beau chèque, mais il était fiché à la Banque de France. Alors, son chèque et le Système C' en main, Gilles, tout auréolé d'être le numéro un en France, franchit la porte de la Banque Populaire, et demande à parler à la chargée de clientèle. Les yeux dans les yeux, il lui dit : « Est-ce que ça vous intéresse d'avoir, comme client, le meilleur vendeur de Culligan en France ? » Et il lui montre le Système C' et sa fiche de paie.

L'ouverture du compte faite, Gilles en veut plus. Il raconte à la chargée de clientèle, le plus sérieusement du monde, qu'il sortait de prison — ce qui était vrai — et qu'il se battait avec son avocat pour récupérer ses enfants... Il affirme avoir besoin de cinquante mille francs tout de suite.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, Gilles est ressorti de la banque avec la somme demandée, uniquement sur ses belles paroles. Le banquier, au téléphone, très embêté, m'annonce qu'il a dû se séparer de sa proche collaboratrice, pour faute grave.

Lorsque je mets la main sur Gilles et lui annonce avoir eu le directeur de la Banque Populaire au téléphone, il me répond très naturellement : « Monsieur Evano, le seul endroit où il y a de l'argent, c'est dans les banques. J'en ai besoin. Mon avocat me coûte cher... » Devant cet argument implacable, je reste sans voix. Vrai ou faux, je ne cherche pas à approfondir, et à quoi bon ? Dans l'immédiat, je fais le choix de protéger mon vendeur. Après tout, il n'avait pas escroqué un client, mais obtenu de l'argent sans infraction auprès d'une banque. J'en déduisais, néanmoins, que Gilles faisait partie de ces personnes qui avancent vers vous tout sourire, le bouquet de fleurs dans une main et, dans l'autre, le couteau derrière le dos, prêt à vous planter.

Un jour, en ce début du mois d'août 1986, je croise, dans la cour, Sandrine, qui revient de la banque, décompte en main, la mine déconfite. « Papa, on est à découvert ! » Elle me montre le document. Mon sang ne fait qu'un tour... Je pense immédiatement à la faillite ; moi qui n'ai jamais demandé un sou à mes parents, j'angoisse. Il faut absolument que j'appelle mon expert-comptable pour avoir des explications.

Christian Gassmann me rassure en me disant que tout va bien, que cette situation n'est autre que le résultat de notre belle progression en ventes, avec des salaires et des charges que l'entreprise paye chaque fin de mois, alors que l'argent de la vente ne rentre souvent que soixante jours après la signature du bon de commande. Mais, chaque matin, sur le coup de neuf heures, le banquier vient prendre de mes nouvelles, ou plutôt me rappeler l'insuffisance de remise en banque. Au bout d'une semaine, je n'en

peux plus d'avoir ce chien de garde qui vient me mordre les mollets tous les matins, qui me sape le moral avant de partir sur le terrain rejoindre Gilles en prospection. J'appelle à mon secours Christian Gassmann pour lui demander de m'accompagner. Je veux rencontrer le directeur de la banque pour démontrer ma bonne foi et avoir des explications, car je ne comprends pas.

Rendez-vous pris, mon expert-comptable passe à mon bureau, la veille, pour mettre au point notre stratégie vis-à-vis de la banque ; il m'indique sur quels points il va pouvoir m'aider. Sûr de moi, mon compte d'exploitation en main, j'assure à ce banquier que la société se porte très bien et que, malgré sa jeunesse, elle fait déjà des profits... en tout cas, sur le papier.

Christian Gassmann renchérit qu'il ne connaît aucune société de cette taille qui a un tel outil de gestion. Il met en avant la gestion analytique américaine de la maison-mère, appliquée pour diriger la concession de Strasbourg. Totalement convaincu, le directeur de la banque nous demande : « Combien voulez-vous de découvert ? J'ai le pouvoir d'aller jusqu'à deux cent mille francs. Est-ce que ça vous convient ? » Quelle surprise ! Nous espérions cinquante mille francs, et, surtout, j'étais venu pour qu'on me laisse travailler en paix. Je constatais que, grâce aux deux feuilles A4 de mon compte d'exploitation, le directeur de l'agence avait compris que je maîtrisais l'entreprise. Je suis sorti de cette banque vidé par le stress et l'émotion, mais néanmoins content d'avoir gagné dans un domaine qui n'était pas le mien.

Christian Olivier avait raison, la bonne santé d'une entreprise ne se juge pas à sa trésorerie, mais à son compte d'exploitation

mensuel. J'avais enfin compris l'utilité d'un budget prévisionnel en début d'exercice, suivi d'un compte d'exploitation mensuel, qui me permettait de savoir, au dix de chaque mois, en un simple coup d'œil, si j'étais en avance ou en retard sur le prévisionnel. L'ignare en comptabilité que j'étais pouvait ainsi diriger son entreprise, comme le chef d'orchestre sa partition.

Pour mieux oublier mes soucis avec la peur au ventre de ne pas réussir dans mon entreprise, j'aimais sortir avec Gilles Waymel en prospection. Un jour, il était onze heures trente, il me dit : « Ce midi, vous voulez qu'on se fasse offrir l'apéro par le patron ? » Ne voyant pas de mal à ça, je lui réponds favorablement. Accoudés au bar, on commande deux Ricard, Gilles demande à voir le patron et se présente : « Je m'appelle Gilles Waymel, je suis organisateur de circuits touristiques sur le nord de l'Alsace, destinés à des personnes âgées... Est-ce que ça vous intéresse d'avoir un car de touristes chaque semaine à manger ? » J'ai envie de pouffer de rire, tellement je n'en crois pas mes oreilles. La graine semée, je passe les détails, vient le moment de payer l'addition : « Laissez, c'est pour moi », dit le patron. J'étais scotché, l'espace d'un instant, Gilles s'était mis dans la peau d'un personnage qu'il avait décidé de jouer.

Dans ce même été, de terrasse en terrasse avec Gilles, une obsession me trottait dans la tête. Il y avait déjà près de vingt ans, Alain Brainos m'avait incité à prendre des adresses d'amis et de voisins lorsque j'allais livrer le sel aux clients, prétendant que nous, techniciens, étions les meilleurs ambassadeurs de la marque. Me vient alors l'idée d'offrir au client, après chaque commande, un

parasol aux couleurs et avec le sigle de la société. Cette stratégie mise en place obligeait non seulement le vendeur à retourner voir son client, pour savoir s'il était totalement satisfait de la qualité de l'eau depuis la mise en service, et, surtout, de prendre rendez-vous pour venir récupérer des adresses, une technique que Gilles utilise à merveille.

Mais, dès le mois de septembre, c'était déjà devenu moins drôle avec Gilles. Une pauvre dame, visiteuse de prison, est venue réclamer au bureau les cinquante francs qu'il lui avait empruntés ! L'imprimeur voulait se faire payer des cartes de visite que Gilles s'était fait faire avec sa photo... Le pharmacien de Lauterbourg me téléphonait en me disant que les gens défilaient pour faire analyser leur eau du robinet, car Gilles les avaient culpabilisés de donner une telle eau à leurs enfants, etc.

Après deux mois remplis de belles promesses, j'étais déjà obligé de dire à Gilles que, le jour où les emmerdements seraient supérieurs au nombre de bons de commande, je serais amené à le licencier. Mais, dénué de toute moralité, arrivé au premier feu rouge, Gilles avait déjà tout oublié de ses engagements. Il allait au boulot comme le chasseur va au bois tirer des pigeons, point final.

Un soir, sa démonstration terminée, un couple lui rétorque qu'ils ne peuvent pas acheter l'appareil, car leur machine à laver est tombée en panne. Qu'à cela ne tienne ! Gilles fait signer au couple le dossier de crédit pour notre matériel et... la machine à laver ! Ce jour-là, j'ai compris la dangerosité de l'individu. Et les anecdotes s'enchaînent... Un matin, alors que Chantal se plaignait du manque de respect de la date de livraison des meubles

que nous avions commandés, Gilles se met dans la peau d'un avocat pour appeler Mobilier de France. Sur un ton solennel, il demande à parler au directeur : « Allô, Monsieur Waymel, juriste aux Charbonnages de France, j'ai ma cliente, Madame Evano... » Aussi incroyable que cela puisse paraître, le surlendemain nous étions livrés.

Gilles avait le talent, la répartie, l'aplomb qu'ont tous les grands comédiens qui jouent un rôle. Un silence et il vous prenait la main pour vous prédire votre avenir le plus sérieusement du monde. Six mois s'étaient écoulés, j'étais triste de m'en séparer, nous avions tous passé de si bons moments. Sacré Gilles ! Lorsque j'ai été chercher la valise de démonstration dans son appartement, il n'était plus dans son habit de comédien. J'ai vu une personne aux yeux hagards, comme une bête traquée, au fond de sa tanière, qui n'osait plus sortir. Il n'avait pas moins de sept huissiers à ses trousses.

Malgré un bref passage dans ma toute jeune entreprise, Gilles a rempli une partie de ma vie comme personne d'autre. Il m'a apporté des commandes à une période où c'était vital. Il m'a appris à presque aimer le porte-à-porte ou, en tout cas, à le rendre plus léger, ce qui était déjà énorme. J'ai vécu son licenciement comme un crève-cœur. En même temps, dans mon quotidien, je n'avais pas le temps de m'appesantir outre mesure, une difficulté chassait l'autre. Et puis, je n'étais pas venu en Alsace pour qu'un individu sans scrupules entache le nom de Culligan.

Cela me ramenait, encore une fois, à Alain Brainos, qui confiait ce sale boulot à l'un de ses adjoints et rentrait, ces jours-là,

plus tôt chez lui, à Beynes, rue du Moulin, considérant que l'échec de cette personne était d'abord le sien. À mon tour, je voyais et mesurais toute la différence entre un manager qui remplit une mission dictée par ses supérieurs et l'entrepreneur qui se débat pour développer avec empathie son entreprise, en y mettant des sentiments, et qui se retrouve bien seul face à son banquier qui n'en fait pas.

Je mesurais les difficultés, pour lesquelles je n'étais ni préparé ni entouré psychologiquement. Pour m'échapper de cette emprise, qui m'accaparait l'esprit plus que de normal, tous les vendredis soirs, nous avons pris l'habitude de nous retrouver au Petit Romain, le restaurant du midi de mes débuts. On s'offrait une tranche de convivialité, avec des gens très professionnels et sympathiques, qui savaient nous faire oublier nos tracas de la semaine.

Les samedis et dimanches matins, je chaussais les baskets pour évacuer le stress au « Coucou des bois », à Neuhof. Avec Chantal, tous les week-ends, nous partions à la découverte de l'Alsace pour nous imprégner de sa culture. On découvrait la Route des vins et ses villages pittoresques, les premières pentes vosgiennes à deux pas, avec des sites fabuleux qui nous faisaient oublier facilement la région parisienne, mais pas nos proches, laissés à Freneuse, qui, forcément, nous manquaient.

Karine avait fait sa rentrée scolaire au collège de la Musau. Nous faisons connaissance de ses nouveaux amis : Isabelle, la fille d'à côté, Jérôme, un buveur de lait qui ne rêvait que d'espace, et Jo la canne, que j'avais baptisé ainsi en raison de la béquille qui l'aidait à se déplacer depuis qu'il avait une jambe dans le plâtre.

En semaine, le midi, après manger, je m'allongeais sur le canapé en écoutant Yves Mourousi, assis sur un coin de son bureau, débiter des informations de sa voix éraillée si particulière, le temps d'un petit somme réparateur que je n'avais jamais connu jusqu'alors. C'était ma vie, loin d'être idéale pour mes proches, qui, elles aussi, devaient s'adapter, avant que nous réussissions enfin à vendre notre maison de Freneuse, pour investir à Geispolsheim Village et retrouver un vrai chez soi.

Pour Chantal, la prospection téléphonique était loin d'être simple, avec des noms de patelins imprononçables pour un Français de l'intérieur, comme ils disent, avec des interlocuteurs qui, parfois, ne parlaient que l'alsacien. Cela valait, quelquefois, des engueulades au téléphone ou des crises de rire. Une fois, Chantal a appelé Monsieur Hamburger – le patron de l'usine de pâtes du même nom – en le prononçant comme le hamburger de chez MacDo.

Christian Gassmann m'avait bien dit, lors de nos premiers entretiens, que l'Alsace, forte de son appartenance successive à la France et à l'Allemagne, avait su tirer parti en bonne intelligence de ces changements successifs de culture, autant historique que religieuse, unique en France, avec une répartition quasi égale entre catholiques et protestants, auxquels vient s'ajouter la plus grande communauté juive de France après Paris, ce qui en fait, par sa diversité, sa beauté et sa force pour être, avant tout : l'Alsace d'abord. Venant de la région parisienne, je trouvais étrange cette singularité, avec des droits locaux, aussi bien juridiques que religieux, différents, d'autant plus que mon voisin de Mulhouse,

Jo Berentz, n'avait pas hésité à me dire que, sans parler l'alsacien, c'était impossible de réussir en Alsace !

Pour corroborer ses dires, un jour, je me trouve dans une réunion de chantier, dans un grand restaurant de Strasbourg. Monsieur Sengel, le patron, avait réuni C. pour le traitement de l'eau et Hobart pour l'équipement de la cuisine. À un moment donné, Monsieur Sengel interrompt la conversation en alsacien pour dire : « Monsieur Evano, vous ne comprenez peut-être pas l'alsacien ? » À ma réponse négative, avec l'air de m'excuser d'être Breton, ce connard de vendeur de chez Hobart me rétorque : « Si tu veux faire du commerce ici, ou tu apprends l'alsacien ou tu retournes d'où tu viens. » J'encaissais un véritable uppercut à l'estomac sans rien dire, car, finalement, je ne savais pas trop quoi répondre. Subitement, je me sentais un peu plus émigré que je ne l'étais.

En prospection sur le terrain, vaincre la méfiance était sans doute plus difficile qu'ailleurs. Mais je remarquais aussi que des « Ah yo » et « Hop là » semblaient suffisants pour devenir plus familier avec des gens respectueux de la parole donnée, ce qui compensait largement le contact facile mais frivole des gens du Sud. Chaque fin de mois, à force de mailings et de prospection téléphonique, les chiffres étaient en progression. Chantal et Sandrine étaient mises à l'honneur, comme tous les acteurs du service après-vente. Je commentais les résultats affichés sur le paperboard, qu'on saluait toujours autour d'une bouteille de crémant, dans une ambiance dynamique de gagnant. J'apprenais que la base du management était de dire ce que nous allions faire en début

de mois, de s'en donner les moyens, ce qui avait le don de tirer l'équipe vers le haut.

Ces bonnes nouvelles incitèrent Monsieur Olivier à me rendre visite. Je savourais intérieurement une petite revanche. La société, qui était au bord du dépôt de bilan, retrouvait une trajectoire prometteuse, ce qui démontrait ma capacité à me remettre en question. Car, vis-à-vis de ce monsieur Olivier, j'avais toujours en travers de la gorge un licenciement qui m'avait traumatisé.

Excité par sa venue, je m'imaginai jouer le grand jeu, comme Alain Brainos quand il recevait les Américains. J'irais l'accueillir à l'entrée, je lui montrerais les travaux d'embellissement réalisés, l'aménagement d'une station de réparation, avec les nombreuses remises en état en cours, le succès des mailings sur le service après-vente avec Chantal et Sandrine à la manœuvre. Je lui présenterais chaque personne présente, avec sa fonction et un petit mot sympathique, le tableau des ventes avec les scores prometteurs de mon équipe de vente. Et puis, comme Alain Brainos, je l'inviterais à dîner dans un endroit sympathique pour saluer sa visite dans la convivialité. Je... Je...

Un coup de fil de Simone, ma sœur aînée. Elle m'annonce que mes parents se sont suicidés dans la nuit. Nous sommes le matin du 10 novembre 1986. Monsieur Olivier est déjà en route pour l'aéroport. Je prévient Chantal que nous dormirons quelques heures, après le dîner, avant de prendre la route pour la Bretagne. À l'arrivée de notre visiteur, bien que je sois désormais à mon compte, je me sens toujours le subordonné de ce tyran, avec toute l'animosité à son égard que j'avais emmenée avec moi à Strasbourg.

Après le tour du propriétaire, nous discutons, dans mon bureau, des actions que j'avais entreprises et celles à venir. Monsieur Olivier semblait content, même plutôt surpris et satisfait du chemin parcouru en aussi peu de temps.

Puis, comme prévu, j'invite Monsieur Olivier à dîner dans un restaurant où officie Alain Reix, fraîchement étoilé. Victime de son succès, l'ambiance dans ce restaurant était devenue bien trop guindée pour une soirée que j'aurais voulue conviviale. Chantal, mal à l'aise à cause d'un protocole qui ne lui est pas familier, impressionnée par le langage franglais de Monsieur Olivier auquel elle ne comprend pas grand-chose, s'écroule sous la table, victime d'une crise de tétanie avec pipi dans la culotte. La honte ! Monsieur Olivier, aussi gêné que je l'étais, m'aide à porter Chantal jusqu'aux toilettes.

De retour à table, celui que je rangeais facilement dans la catégorie des sales cons fait preuve de davantage de simplicité et de bienveillance à notre attention. Je découvre un autre homme, venu écouter un concessionnaire afin de l'aider. À partir de cet instant, je décide de remplacer le Monsieur par Christian, dont j'avais remarqué l'usage en réunion de concessionnaires.

Après une paire d'heures, peut-être plus, pour enlever le trop-plein de sommeil, nous prenons la route pour Saint-Thélo. Arrivé sur place, j'apprends par Simone qu'elle avait été conviée par mon père, la veille, à venir leur porter le petit déjeuner au lit, ce qui arrivait de temps à autre les dimanches matins, avec cette fois-ci... une surprise, lui avait dit mon père.

Mon père et ma mère, usés par une vie difficile, avaient élevé leurs six enfants aussi proprement que possible, étaient heureux de les savoir tous installés correctement dans la vie. Mais la disparition d'Henri, aussi brutale que traumatisante, ne cessait de nourrir l'état dépressif de Maman. Ils étaient fatigués l'un comme l'autre et Papa jugeait qu'ils avaient fait leur temps. Il ne voulait pas laisser Maman seule derrière lui, car il craignait qu'elle devienne folle.

Et puis, en ces temps-là, la mort n'était pas un sujet tabou, mais une préoccupation que mon père abordait facilement. Dans nos bourgs où tout le monde se connaît, les déchirements familiaux sur l'héritage, entre les enfants restés au pays, qui accompagnaient la vieillesse de leur parents, et ceux partis à la ville était largement commenté et Papa ne voulait pas de ça. Il nous disait, quand il en avait l'occasion, qu'à leur disparition, il ne voulait pas ces chamailleries entre frères et sœurs, mais que nous restions tous unis.

Après un tel événement, il n'est ni simple ni facile de vous ôter de l'esprit un tel scénario de fin de vie, qui allait désormais hanter mes nuits blanches, au point de finir par me faire penser, à tort ou à raison, que j'allais devoir combattre cette hérédité en silence, comme une malédiction, sans rien laisser transparaître, avec une pensée qui vous revient sans cesse.

Arrive la réunion *dealers* de fin d'année. Est-ce la réussite de mon équipe de vente, avec l'ascension fulgurante de Gilles Waymel qui avait inspiré le big boss ? Toujours est-il que Christian

Olivier annonce que l'année 1987 devrait être celle de la mise en place, dans chaque concession, d'un chef des ventes. C'était très ambitieux, voire révolutionnaire, à une époque où une concession reposait essentiellement sur Monsieur à la vente et Madame au service, avec un petit nombre de collaborateurs en matière de service.

De retour de cette réunion, j'aborde le sujet avec Richard et lui présente un projet mixte, avec la possibilité d'un retour en cas d'échec. Fier de cette marque de reconnaissance, il entrevoit l'avenir sous un autre angle avec cette réelle promotion. À partir de cet instant, je prends conscience que je suis contraint de faire de Strasbourg une grosse concession, car il va falloir absorber la partie salariale de mon chef des ventes pour la répartir sur un plus grand nombre de vendeurs. Pour me rassurer, je me dis que, de toute façon, Chantal n'aurait jamais supporté mon absence en soirée pour accompagner un vendeur en clientèle. Je lui avais déjà fait vendre notre maison pour me suivre en Alsace, un trop-plein de sacrifices aurait certainement mis à mal notre vie de couple.

J'apprenais mon nouveau métier comme une éponge assoiffée de challenges. Depuis mes lettres à Françoise et la correction de mes écrits par Jean-Philippe, je savais que ce manque d'instruction était en moi comme une bronchite asthmatique, qui m'empêcherait de m'exprimer correctement en français. Devenu chef d'entreprise, il me fallait donc recruter une secrétaire de direction, pour m'accompagner dans mes nouvelles responsabilités. Je trouvais en Marie-Christine Mélonie la personne qui me semblait idéale. De prime abord, Marie-Christine était avenante, toujours

de bonne humeur, avec une autorité naturelle, sans pour autant écraser mon épouse et ma fille. Progressivement, avec Richard et Marie-Christine, une première ligne se mettait en place, en donnant le signal d'une société ouverte dans laquelle chacun aurait sa place par le travail... rien que par le travail.

Les mois passent, mes bons résultats attirent l'attention de Serge Ganizate, concessionnaire à Avignon. Jeune concessionnaire, je me trouvais flatté par sa visite, d'autant qu'a priori tout nous opposait. Serge avait été l'un des meilleurs vendeurs Rank Xerox en France, avant de rejoindre Culligan. Alors que j'étais rentré par la technique à l'époque d'Alain Brainos. Je lisais *L'Équipe*, il lisait *Le Monde*. Et pourtant, très rapidement, nous avons été très proches dans un esprit constructif, à la recherche, l'un comme l'autre, de la performance. Régulièrement, nous analysions, en toute transparence, nos points forts comme nos points faibles, dans l'intérêt de nos entreprises respectives comme dans celle de l'enseigne qui nous était chère à tous les deux.

En même temps, sur le département du Bas-Rhin, nos concurrents étaient de plus en plus jaloux de notre réussite. Des voyous de la vente nous arrivaient au printemps comme des oiseaux migrateurs... Au diable la loi Scrivener et les sept jours de rétractation, le contenu du camion, rempli d'adoucisateurs, devait être installé durant la semaine. Heureusement, dans cette ambiance délétère, nous avons la Foire européenne, qui nous permettait d'affirmer notre suprématie comme notre image de marque sur la région. Et pourtant, une année, en ouverture de foire, nous avons découvert

la distribution gratuite d'un *Que choisir* qui avait comme titre : « L'adoucisateur... C'est mauvais pour la santé ! »

Le moral dans les pompes nous obligeait à faire le dos rond en attendant que l'orage passe. Par bonheur, nous avons Jean-Jacques Guignebert en chef de stand, qui en avait connu bien d'autres à la grande époque de Gino De Pasquale comme de Raymond Baldini des Arts ménagers. Ah ! Ce monsieur de Paris, lors des passages de main qui est sur le stand comme finisseur d'une vente c'était quelque chose !

À chaque fin de foire, les projecteurs à peine éteints, nous retrouvions tous à péter les soupapes, pour évacuer la pression qui avait été intense durant dix jours. Mon ami Charlie, du Louis XIII, ouvrait son restaurant le lundi soir spécialement pour nous... jusqu'à plus soif. Devant le buffet de l'apéritif, je remettais les prix aux meilleurs, sans oublier les plus besogneux, comme dans l'école des fans de Jacques Martin, chacun avait son prix. Les uns chantaient, d'autres dansaient ou sortaient des blagues graveleuses, je cimentais une équipe de gagnants pour de futurs succès.

En réunion de concessionnaires, Monique Debaisieux, en charge de la communication au siège, incite chacun d'entre nous à investir dans une boutique de l'eau pour sortir l'adoucisateur de l'ombre. Rapidement, mon choix se porte sur l'acquisition d'une ancienne station-service à Duppigheim. Se profilait, à trois mois, le début de la construction de nos nouveaux locaux, avec des remboursements d'emprunts sur vingt-cinq ans, et des montants auxquels je n'étais pas habitué. Dans ces instants de tourment, que seuls les chefs d'entreprise peuvent connaître, je me sentais

bien seul. Et comme disait notre président Jacques Chirac, « les emmerdes, ça vole toujours en escadrilles » : mes deux banques refusent de financer le projet, pour insuffisance de recul sur un marché qui reposait de façon trop importante sur le porte-à-porte.

Heureusement, dans cette période de solitude, je pouvais compter sur Christian Gassmann. L'expert-comptable avait vu grandir l'entreprise depuis ses débuts, et il croyait fermement dans ce projet. Christian se tourne vers le comptoir des entrepreneurs, qui se substitue aux banques traditionnelles. Christian me parle de Sicomi et de non-Sicomi, je n'y comprenais rien.

Puis, en plein brouillard, un copain de jeunesse, Michel Guillaud, devenu entretemps DRH de la régie Renault à Flins, est en visite à la succursale de Strasbourg. Content de se retrouver en terre alsacienne, il me contacte. J'en profite pour l'inviter à dîner à L'Arbre Vert, à Illkirch, et lui fait part de mes vives inquiétudes du moment. Après avoir écouté mon jeune parcours de chef d'entreprise en Alsace, Michel me dit la chose suivante : « Il faut que tu saches, Yvon, que, dans les personnes qui s'installent à leur compte, il y a deux catégories : ceux qui n'ont que des certitudes, ceux-là commencent par acheter la Mercedes et le train de vie qui va avec. Puis, face aux premières difficultés et dans l'incapacité de se remettre en question, ils trichent, avec, parfois, des conséquences catastrophiques. Et puis, il y a ceux comme toi, plus laborieux, inquiets de nature, qui savent s'entourer de personnes complémentaires, qui exposent leurs problèmes et leurs difficultés pour se rassurer, car, très souvent, ils connaissent déjà

les réponses. C'est ton cas, voilà pourquoi je ne suis pas inquiet pour ta réussite future. »

Nous nous quittons comme de vieux copains. J'avais pu parler à quelqu'un, sans me sentir humilié par mes incompétences ressenties intérieurement. En quelques mots, Michel m'avait apporté un peu de réconfort. Mais, comme les claques se ramassent souvent par paires, un article, dans *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*, annonce que Culligan Alsace Nord est mis en liquidation !

Je n'avais pas encore lu le journal que mes deux banquiers m'appellent. Je leur jure mes grands dieux que je n'ai rien à voir avec Culligan Alsace Nord ; j'ai, certes, acheté le fichier à cette société, mais c'est André Peters, mon prédécesseur, qui a dû mettre juridiquement la société en cessation d'activités, ce qui en avait fait une coquille vide. L'un comprend, mais l'autre me répond qu'il n'y a pas de fumée sans feu ! Fou de rage, un éclair me traverse l'esprit. « Je veux un démenti dans *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*. » Je décroche mon téléphone, avec la volonté de faire plier Madame Duval, la correspondante à qui je passe mes offres d'emploi. Bien évidemment, elle n'y peut rien, c'est une annonce légale émise par le tribunal de commerce, mais je ne lâche pas.

Je veux absolument un démenti par le journal, pour réparer le préjudice subi. La discussion s'éternise, je m'énerve, finalement elle raccroche, en me disant qu'elle va aller voir sa rédaction. Deux jours plus tard, j'ai face à moi Christian Lienhardt, le rédacteur en chef des pages économiques du journal, avec son photographe. Passionné par mon parcours avant mon arrivée à Strasbourg, la discussion s'éternise ; je l'invite à déjeuner, pour poursuivre la

conversation, dans mon restaurant préféré, le Louis XIII, chez mon ami Charlie.

Au fil du déjeuner, le journaliste prend des notes sur un petit calepin. Je mets beaucoup d'intensité dans mes propos, pour essayer de le convaincre que ma demande est légitime. Le déjeuner se termine avec la promesse de la parution d'un article dans la rubrique économique du samedi. Content d'avoir vidé mon sac, je le salue, curieux de savoir ce qu'il allait bien pouvoir écrire.

Ce samedi matin-là, je suis le premier à l'ouverture du kiosque de Neudorf. À la lecture des *Dernières nouvelles d'Alsace*, je n'en crois pas mes yeux : sur un quart de page, le journal titre : « Yvon Evano, l'eau comme locomotive ». Tout était dit, le SAV, notre appartenance à l'UAE pour éliminer, autant que possible, les sociétés qualifiées d'étoiles filantes ou sans service après-vente, mon passé par Moscou, l'Arabie Saoudite et les jardins aquatiques du Roi. Ce journal étant considéré comme la bible de chaque Alsacien, plus de deux cent mille lecteurs auront lu cet article dans la rubrique économique, le cœur du quotidien. Je relisais les phrases pour mieux les savourer, j'en sortais grandi. Désormais, le regard sur notre enseigne sera différente, un joli pied-de-nez à Pastorelli, Sonntag et consorts, qui ne savaient plus vendre qu'en crachant sur la société qui leur avait appris le métier de la vente en prospection directe.

Quelques semaines plus tard, nous étions en train d'emménager dans nos nouveaux locaux. Sandrine était parmi nous, à porter des cartons, malgré l'approche de la naissance de notre premier petit-fils. Monsieur le maire de Duppigheim, que j'avais rencontré

à plusieurs reprises durant la construction de notre bâtiment, vient me saluer, très heureux de voir arriver notre enseigne sur sa commune, avec une idée en tête.

C'est le cinquantième anniversaire du tennis-club ; la commune veut donner un coup de projecteur, avec la venue de deux anciennes gloires mondiales du tennis : Ilie Nastase et Mansour Bahrami. Et Monsieur le maire a pensé à nous pour être l'un des sponsors de l'événement. Ça tombait bien, j'avais déjà en tête de faire l'inauguration de notre bâtiment avec toutes les entreprises et partenaires qui avaient participé, de près ou de loin, à sa réalisation. Là, je négocie que les deux stars mondiales, en route pour l'aéroport, passent en boutique. Du coup, j'en profite pour inviter tous les clients du sud du département pour leur présenter l'Aqua-Cleer, notre nouveau-né.

Médiatiquement, ce fut un grand succès, les locaux n'ont pas désempli de la journée. Juste le temps d'une échappée pour échanger quelques balles avec Ilie Nastase, en qualité de sponsor, je retrouvais dans nos locaux des clients heureux de savoir Culligan bien vivant ! Beaucoup me rappelaient au bon souvenir de Gérard Haegel, le fondateur de Culligan à Strasbourg. Quelques-uns me félicitaient de mon parcours professionnel, lu dans les DNA. J'étais très content de ces deux journées éprouvantes, qui n'étaient ni plus ni moins qu'une première dans le réseau.

Les flonflons terminés, mon anxiété reprenait, avec la trouille de ne pas y arriver. Le moral était au plus bas, je recherchais du réconfort dans l'alcool, qui nourrissait en même temps mes insomnies. Les nuits, envahi par le doute, je ruminais des pensées

négatives, pour me dire que je n'étais qu'un p'tit gars de Saint-Thélo sans diplôme, qu'un arriviste n'avait pas hésité à licencier malgré vingt ans d'acharnement au travail, et puis, l'issue fatale de mes parents continuait de me perturber, les antidépresseurs avaient peu d'effet. Judo enfonçait le clou, en faisant de la surenchère pour débaucher de nouveaux vendeurs, allant même jusqu'à attendre vingt heures, sur le parking, nos télé-prospectrices, afin de les recruter. J'avais le sentiment d'être dans une spirale qui vous aspire par les pieds pour vous tirer vers le fond, à tel point qu'il m'arrivait de m'enfermer dans mon bureau pour évacuer le trop-plein d'émotion, les yeux rivés à mon compte d'exploitation pour mieux m'agripper à la paroi.

Une année se passe avec des hauts et des bas. Notre premier petit-fils Lucas venait d'avoir un an. Sandrine m'envoie sa photo, que je mets en évidence sur mon bureau, avec un petit mot derrière « Courage Papi ». À sa lecture, les yeux embués, le moral six pieds sous terre, la rage l'emporte ; je décide, une fois de plus, de chausser mes baskets tous les matins pour un footing dès l'aube en forêt, quitte à n'arriver qu'à neuf heures au bureau, car je trouvais que c'était encore le meilleur remède, pour faire face à mes obligations professionnelles et assumer les vingt-cinq ans de crédit que j'avais sur le dos.

Nous venions d'emménager dans notre maison à Geispolsheim, qui se trouvait à quelques minutes des bureaux. Karine, déjà ballotée entre Freneuse et l'école de la Musau à Strasbourg, deux ans plus tôt, vivait très mal ce redoublement d'autant plus qu'elle n'avait ni repères ni amis, laissés à Strasbourg. Après une

bêtise suffisamment grave, nous décidons de la mettre entre les mains de Viviane Schaeffer, notre comptable.

Seize ans, c'était bien jeune, mais avoir Viviane comme tutrice, dans le cadre d'un contrat en alternance, me semblait être la meilleure solution, d'autant que la comptable avait une vraie fibre maternelle. Karine apprendrait la rigueur des chiffres. Je me retrouvais comme Alain Brainos, qui disait à Hounicheren, en parlant de son fils Philippe, livreur comme moi à l'époque : « C'est pas parce que c'est mon fils ; ne lui fais aucun cadeau. »

Partis en queue de peloton du classement des concessionnaires à mon arrivée en Alsace, et malgré toutes les difficultés engendrées par le changement de dimension de l'entreprise, nous étions déjà entrés dans le Club des dix meilleures concessions de France. J'en déduisais que ce succès était dû à la planification de mes recrutements sur l'année, pour ne pas devoir recruter dans l'urgence par dépit. Et puis, j'avais la sortie, chaque mois, de mon compte d'exploitation, que je surveillais comme le lait sur le feu, pendant que d'autres, qui n'avaient pas connu la gestion analytique américaine, ne le faisaient pas.

Concrètement, lecteur assidu du journal *L'Équipe*, je transposais le modèle sportif, basé sur la gagne, à celui d'une entreprise, pour me dire que c'est l'envie et uniquement l'envie qui fait tourner le monde, pas les diplômes, et quand le succès économique d'une entreprise est au rendez-vous, il est lié directement à la qualité des personnes recrutées et de l'état d'esprit du patron à les faire évoluer. Fort de ce raisonnement, je prévoyais systématiquement dans mon budget prévisionnel, en début d'exercice, deux campagnes de

recrutement sur l'année, l'une à quatre mois, l'autre à neuf mois pour ne jamais être pris de court en cas d'une démission et, surtout, pour assurer la croissance de 10 %, que je prévoyais chaque année. Pour arriver à un tel résultat, il me fallait donc être très sélectif, détecter l'envie de chaque candidat, pour que l'effort soit récompensé par un salaire motivant et non l'inverse. C'est ainsi qu'avec un management basé sur la performance, parti rue de Thann avec quatre personnes, nous étions quarante-cinq, vingt ans plus tard.

Je me surprénais moi-même, et constatais le chemin parcouru. Le petit Breton qui détestait le porte-à-porte, sans aucune notion de gestion, était devenu l'un des meilleurs, grâce à une personne qu'il détestait respectueusement. Je me remémorais ce qu'il m'avait dit avant mon départ du siège : « Yvon, le secret dans la réussite du concessionnaire, c'est de mettre en place, dès ton arrivée à Strasbourg, un budget prévisionnel annuel, suivi, au mois le mois, d'un compte d'exploitation. » Et de continuer : « Ainsi, tu pourras, comme dans toutes les concessions aux États-unis, savoir à tout moment si tu es en avance ou en retard, et prendre les décisions en conséquence, sans devoir attendre le bilan de ton expert-comptable, qu'il te présentera trois mois après la fin de ton exercice. » Imaginez donc comme j'ai dû torturer l'esprit de ma comptable durant des années, pour avoir ce sésame sur mon bureau le dix de chaque mois, à une époque où la comptabilité se faisait encore à la main. Viviane, pétrie de bonne volonté et beaucoup d'entregent, avait, comme toute référence, un CAP en

comptabilité, et la faillite d'une boutique de vêtements à son actif, qu'elle avait achetée à Obernai, avant d'entrer chez nous.

Mes conversations avec Serge Ganizate me faisaient le plus grand bien, ses soucis étaient les miens, que nous abordions sans gêne, car nous n'avions rien à cacher. Combien de fois Serge a tempéré mon agressivité à l'égard du siège, qui n'allait pas assez vite ni assez loin à mon goût. Combien de fois j'ai assuré à Serge que sa prise de décision était la bonne. À force d'échanges et de visites mutuelles, nous étions arrivés à la conclusion que nous aurions pu échanger nos concessions, tellement elles étaient proches, dans leurs résultats comme dans leur façon de fonctionner.

En matière de service après-vente, j'étais dans le sillon d'Alain Brainos qui, quinze ans plus tôt, voulait qu'aucun appareil ne soit un jour un orphelin, quitte à sacrifier un peu de marge, car, commercialement, pour lui, « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ». Une notion qui avait totalement disparu, réactivée lorsque je suis arrivé à Strasbourg, dans mes premiers instants rue de Thann, pour en faire mon cheval de bataille. Serge aussi était partisan d'un service fort, si bien que nous abreuvions le siège de notre vécu sur le terrain, ce qui donnait davantage de consistance lors des réunions semestrielles de concessionnaires.

Puis je rencontre un dénommé Jean-François Mougel chez un même client, à l'occasion de la mise en service d'une grosse tour de refroidissement Baltimore. Lui traite l'eau, dans le milieu industriel, par l'ajout de produits chimiques, nous par l'installation de matériel. Nous sympathisons ; devenus amis, je m'aperçois que ce que nous faisons si bien chez le particulier, avec le transfert

de dépenses, la société Nalco, leader mondial en la matière, d'origine américaine comme nous, le faisait dans l'industrie. Comme nous chez le particulier, eux contactent directement le décideur avec la phrase magique : « J'aimerais rencontrer votre collaborateur en charge de la production, ou votre responsable technique, dans le but de vous faire gagner de l'argent ! » Avec cette phrase, j'inversais l'ordre des choses, je vendais d'abord l'idée des économies ; à moi ensuite de trouver le retour sur investissement.

C'est ainsi qu'avec ma créativité, mon expérience acquise en Arabie et un bilan économique favorable pour le client, j'ai réalisé de nombreuses références, comme Knorr, Météor, Ina Roulement, Alsace Lait, General Motors, etc. boutant hors du secteur des concurrents comme Degrémont, AquaFrance, etc. généralement présentés par les bureaux d'études. Moi qui n'avais pas le bagout du vendeur classique, j'éprouvais beaucoup de satisfaction à trouver une solution technique, financièrement rentable pour le client.

Mais le plus dingue qui m'est arrivé en prospection, c'est ce jour où je me trouve devant la barrière de l'usine Unisabi. Le portier me passe le directeur technique, un dénommé Pernod. Rendez-vous pris, ce monsieur m'explique : « J'ai trente mètres cubes d'eau par heure qui entrent dans l'usine, et ce vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cette eau sert à la fabrication de nos produits, au lavage des sols et au rinçage des cuves. Puis elle part en direction de la station d'épuration, avant de se déverser dans la Bruche, une rivière de première catégorie. Il arrive parfois, en cas d'orage, que la station ne remplisse pas bien son office, si bien que j'ai très souvent le syndicat des pêcheurs sur le dos. Pouvez-vous, sur les

trente mètres cubes heure qui entrent, remettre, après traitement, vingt mètres cubes heure en tête de l'usine en qualité eau potable, pour nos différents usages ? »

L'enjeu pour moi est énorme. Unisabi produit les barquettes de croquettes pour chiens et chats Canigou, Ronron, etc. C'est aussi le groupe Mars alimentaire – barres chocolatées –, quatre usines en France, plus d'une dizaine rien qu'en Europe. Avec la définition d'un procédé à mettre en œuvre par l'usine, nous nous mettons d'accord sur une commande de cent vingt mille francs, correspondant à la location, durant trois mois, d'un prototype de deux mètres cubes par heure, comprenant les essais, la mise en œuvre et le suivi des installations, selon un protocole défini par le bureau d'études de notre usine.

Unisabi construit un local spécialement pour nos besoins, notre usine réunit toutes les technologies connues, y compris des membranes de nano-filtration, ainsi qu'une tour de désinfection à l'ozone, afin de trouver le procédé le plus fiable pour répondre aux besoins du client.

Les techniciens usine, en compagnie de Jean-Yves Le Sant, technicien au siège, qui est aussi mon cousin, passent un mois complet sur le site, à effectuer des séries d'essais de réglages, définis selon un protocole en liaison journalière avec l'usine. La meilleure filière trouvée, Jean-Yves passe la dernière semaine à faire des prises d'échantillons d'eau toutes les quatre heures, avec validation par l'Institut Pasteur de Strasbourg.

Eurêka ! Les analyses sont toutes conformes aux critères définis par le ministère de la Santé. Ce pari un peu fou est en passe d'être gagné. J'entrevois déjà la commande de la station définitive... et celles à venir. Mademoiselle Mars, la fille du patron du groupe Mars Alimentaire, se déplace des États-Unis. Pour la photo, elle boit symboliquement un verre d'eau à la sortie de la station, un *Job Report* est diffusé dans toutes les usines du groupe.

Notre station est présentée comme une source d'avenir, avec d'importantes économies à réaliser. De plus, nous sommes complètement en phase avec le slogan de nos politiques du moment : Pollueurs = Payeurs. Restait à obtenir l'autorisation, non pas du ministère de la Santé publique, mais du service vétérinaire, puisque nous étions dans l'alimentation pour animaux.

Sans daigner se déplacer, leur conclusion est formelle et sans appel : « Comme vous ne pouvez pas maîtriser la constance de la qualité d'eau à l'entrée de votre station, vous ne pouvez donc pas garantir à la sortie une qualité eau potable. Imaginez un bidon d'acide qui se déverse en amont de la station ! »

C'était complètement absurde d'écrire cela, sachant que la nano-filtration est l'une des technologies les plus sûres en matière de traitement de l'eau et que, de toute façon, nous avons installé les matériels de dosage pour rectifier toute dérive. Le docteur Luciano Coccagna, qui siégeait à Aqua Europa pour le compte de l'usine de Cadriano, en Italie, avait raison : ce qui se faisait très couramment au Japon, en matière de recyclage, n'était pas autorisé en France ! Le marché de l'eau, verrouillé par la Générale et la

Lyonnaise des eaux, nous renvoyait à notre législation, qui n'avait pas évolué depuis la fin de la guerre.

À cette époque, après avoir éventré toutes les routes de France et de Navarre, et pour éviter que se propagent des maladies comme la typhoïde, la diphtérie ou je ne sais quelles maladies honteuses, largement répandues au Moyen-Âge, notre administration, via des contrats d'entreprises privées très juteux avec les municipalités, a distribué une eau municipale javellisée qu'ils ont qualifiée de potable. Or, selon le Larousse, les synonymes de potable sont acceptable ou tolérable !

Cette sémantique erronée, savamment orchestrée par de puissants lobbies, a permis à nos deux champions du monde de continuer à distribuer une eau seulement potable, avec le soutien sans faille des organismes de consommateurs, qui laissent croire, sans sourciller un instant, qu'elle serait meilleure ou, tout du moins, aussi bonne qu'une eau embouteillée. Quelle méprise ! Aucun gynécologue ne préconise l'eau du robinet pour diluer le lait en poudre, mais bien une eau embouteillée, bien équilibrée comme Vittel ou Évian.

Car enfin, n'en déplaise au ministère des Solidarités et de la Santé, depuis près de cinquante ans, les ustensiles de cuisine en aluminium ne sont plus commercialisés, mais le sulfate d'aluminium, utilisé pour filtrer l'eau de ville, pourtant reconnu comme étant l'un des facteurs aggravants de la maladie d'Alzheimer, ne l'est pas ! Le chlore, utilisé pour la désinfection, est classé cancérigène. Le taux de nitrates, cancérigènes également, dépasse allègrement le niveau-guide de vingt-cinq milligrammes, longtemps

en cours dans les recommandations de l’OMS, sans que personne ne s’en émeuve. Et que dire quand, depuis des dizaines d’années, notre administration ferme les yeux sur les pesticides, les insecticides, les hydrocarbures, les métaux lourds, les médicaments, trop souvent contenus dans l’eau du robinet. Enfin, qui dénonce ces lessives anti-calcaires qui, pour être anti-calcaires, contiennent des polyphosphates (réducteurs d’oxygène), qui participent largement à l’eutrophisation des lacs et des rivières.

La qualité de l’eau et celle de l’air sont largement suspectées dans bon nombre de maladies nouvelles. Mais nos politiques laissent couler une rivière d’argent entre la chimie industrielle et la chimie médicamenteuse, ses poisons et ses antidotes, avec la bénédiction du Saint-Père capitaliste, car tout cela n’est que business et parts de marché.

Nos écologistes se trompent de combat : il suffirait de canaliser le rejet, après épuration, des quinze millions de mètres cubes d’eau que nous renvoyons chaque jour à la mer via nos rivières et nos fleuves, pour en faire un réseau d’eau fertile (matières fécales + phosphates et polyphosphates de nos lessives), implanté sur l’emprise des lignes TGV à partir de Paris, pour que le monde agricole et arboricole ne redoute plus les périodes de sécheresse qui se succèdent. Ainsi, en développant la culture par l’irrigation dans chacune de nos régions, y compris outre-mer, il est vraisemblable que nous serions en trop-plein alimentaire. De plus, de telles dispositions permettraient aux saumons de remonter frayer à la source et nous aurions beaucoup moins d’algues vertes nauséabondes sur nos plages, l’été.

En outre, quand allons-nous ouvrir les yeux sur ce trésor qui nous tombe du ciel, au lieu de l’envoyer au plus vite aux égouts ? Car cette eau de pluie, après de légères rectifications à faible coût, est parfaite pour boire, cuisiner, et... pour nos machines à laver, mais ferait fondre le marché des produits lessiviels et de l’eau embouteillée, pour une meilleure santé de la planète, de la population ainsi que du porte-monnaie des plus démunis

Mon rêve d’entreprendre de gros chantiers dans le recyclage de l’eau industrielle, comme j’avais pu le faire en Arabie, où nous enlevions 98 % des sels minéraux d’une eau fortement saline pour la rendre buvable, s’est ainsi arrêté. Tandis que monsieur Tout-le-monde paie très cher une eau tolérée, souvent juste bonne pour alimenter les WC et prendre la douche.

Dans la construction de nos nouveaux locaux, j’avais inclus une piscine de démonstration et de convivialité pour accueillir nos clients. Dans mes pensées, j’avais, en Richard, l’homme idéal pour le développement de cette activité, ce qui ne me déplaisait pas. Et puis, par cette marque de reconnaissance, l’entreprise était aussi plus confortablement assise en matière de rentabilité. La société sortait de sa chrysalide pour devenir solide et respectée en matière de traitement de l’eau. Et, s’il m’arrivait encore de chausser mes baskets, pour m’oxygéner avant d’aller travailler et de m’enfermer parfois dans mon bureau à ruminer devant mon compte d’exploitation, j’avais pleinement conscience que la hantise de la faillite était derrière nous.

Nous étions déjà une petite vingtaine de personnes tournées vers la conquête de nouveaux clients. Personnellement, et en toute

modestie, j'avais l'impression de marcher dans les pas d'Alain Brainos, mon maître à penser. Comme lui, à mon niveau, j'étais présent sur tous les segments de marché : le particulier, le médical, l'industrie. Comme lui, je prenais peu de vacances, généralement trois fois une semaine, réparties sur l'année. Comme lui, mon bureau était grand ouvert pour être à la disposition de qui que ce soit, à tout moment. Enfin, comme pour Alain Brainos, l'important n'était pas ma fiche de paie, mais le développement de l'entreprise avec des hommes et des femmes, en m'appuyant sur sa devise que je faisais mienne : « Tous ne réussiront pas, mais tous auront leur chance. »

Même si je ne sortais plus en prospection, sur le terrain, avec les vendeurs de l'activité grand public, je n'en étais pas moins très proche et très attentif à leurs états d'âme. Je connaissais parfaitement tous les codes de ce métier exigeant qu'est la vente directe, où le dilettantisme n'a aucune place. Le vendeur, tel le sportif, doit laisser ses soucis personnels à la porte du client, l'esprit concentré sur la démonstration qu'il va faire, où chaque détail a son importance.

Au fil des années, j'apprenais aussi que la routine était le principal ennemi du vendeur. Il fallait donc, non seulement le surprendre par des réunions dynamiques, mais aussi varier les actions et les challenges pour qu'il soit toujours performant. Pour ce faire, nous allions jusqu'à demander à l'épouse du vendeur de choisir un cadeau dans un catalogue Hermès, pour qu'elle devienne la meilleure animatrice de son mari.

Pour stimuler en permanence l'équipe de vente, nous avons aussi inventé le Tour de France. Cela n'avait rien à voir avec le vélo ! Nous utilisions simplement les couleurs des différents maillots pour récompenser les meilleurs du mois. Par exemple, le meilleur espoir avait le tee-shirt blanc avec le sigle Culligan.

Comme j'avais remarqué qu'un vendeur qui démarrait bien son mois avait de grandes chances de faire un bon score au final, le meilleur rush dans la première semaine recevait le maillot vert. Nous récompensions aussi le besogneux, celui qui prenait le plus de rendez-vous au porte-à-porte. Et, évidemment, celui qui cumulait, chaque mois, le meilleur nombre d'appareils, cumulait les maillots jaunes.

Comme à chaque étape du tour de France, chaque vendeur était ainsi honoré sur ses performances du mois précédent. L'assistante commerciale faisait la bise au nommé, le patron lui remettait une bouteille de Bordeaux. Le clic-clac, clic-clac pour la photo, et l'annonce d'une prime de 200 francs sur la fiche de paie terminait la cérémonie.

Je savais aussi qu'un bon coach peut sublimer son équipe sur le terrain, si l'ambiance dans le vestiaire est bonne... Un dimanche, nous programmons une descente en VTT du Champ du feu, par des sentiers tracés par le club des randonneurs vosgiens. Sur le coup de midi, treize heures pour les retardataires, chacune et chacun se sont retrouvés en bas du col. Les glaçons attendaient le Ricard, les merguez embaumaient la clairière, les gamins tapaient dans le ballon. Toute la famille Culligan était réunie en shorts et baskets, pour un grand moment de plaisir. C'était ma façon de

manager, pour obtenir le meilleur de chacune et de chacun, dans une ambiance de compétition.

J'éprouvais aussi une très grande satisfaction à recruter des gens très ordinaires en apparence, pour en faire des vendeurs redoutables. Je me souviens d'Éric Vernert, tout jeune intégré, qui nous racontait qu'en rentrant chez lui, il avait secoué sa femme qui dormait paisiblement dans son lit, pour lui exprimer sa joie intense d'avoir vendu son premier Mark-Cleer. Éric, ancien garçon boucher, avait gagné, en l'espace de deux heures, l'équivalent d'une semaine dans son emploi précédent.

Et Jean-Pierre Hartmann, pauvre comme Job, qui, lorsqu'il venait aux entretiens d'embauche, cachait sa 2 CV pourrie, tellement il en avait honte. Trois années de suite, Jean-Pierre a été médaillé d'or pour avoir dépassé les 200 appareils. Pas le plus talentueux, mais certainement le plus travailleur que j'ai connu. En même temps qu'il arpentait inlassablement son secteur en tapant les portes, Jean-Pierre tirait aussi l'équipe vers le haut, par l'exemple.

Un autre vendeur m'a marqué : René Hoff. René, passionné de photo, une bonne bouille de Père Noël, dont il avait les rondeurs, tenait auparavant un magasin qui n'avait pas résisté à l'implantation d'une GMS. À la recherche d'un emploi, René me dit : « Il faut bien manger et ça ne me gêne pas de faire du porte-à-porte. » Les cinquante ans bien sonnés, après avoir passé une bonne partie de sa carrière à conseiller des clients derrière un comptoir pour gagner chichement sa vie, je ne crois pas en sa réussite chez nous. Mais René s'accroche, ce n'est plus un perdreau de l'année, il

veut absolument entrer chez Culligan et je trouve que c'est plutôt un bon signe. Je m'interroge : « René n'est pas un vendeur baratinier, mais, sans aucun doute, un bon commerçant qui inspire confiance. » Je concocte un plan de travail adapté au personnage, avec, comme terrain d'action, la petite commune de Krautegersheim, d'à peine cinq cents maisons, qui, soit dit en passant, est la capitale de la choucroute.

La mission de René est de devenir le Monsieur Culligan sur la commune. Aucune maison ne doit échapper à sa visite, car aucun habitant n'osera claquer la porte à notre Père Noël aux cheveux blancs. Avec Karine, nous lui concevons une lettre avec sa photo, le bouche-à-oreille fonctionne à merveille ; René n'a pas réussi à atteindre tout à fait les deux cents appareils pour sa première année, mais peu importe. Je lui avais donné un statut gratifiant et, en même temps, je l'avais sauvé d'un chômage de longue durée. Cela suffisait à mon bonheur de chef d'entreprise qui construisait du solide pierre après pierre.

Christian Olivier aimait me rendre visite, il en repartait avec de nouvelles idées. Quant à moi, je n'avais plus de suspicions à son égard. J'avais même une certaine admiration pour l'homme qui avait su prendre la tête de l'Union des Affineurs d'Eau et créer les premières assises de l'eau face à la défense des consommateurs et des représentants du ministère de la Santé publique, car, une fois de plus, la corporation avait été en danger.

Depuis mon vécu sous Alain Brainos, à mes tout débuts, je m'étais forgé la certitude qu'une publicité sur le produit n'était qu'une drogue pour vendeur, dont l'accoutumance est toujours

fatale. Pour mieux armer nos vendeurs, je proposais une campagne d'affichage qui consistait à mettre en avant nos métiers : Culligan et l'Industrie, Culligan et le Médical, Culligan et la Santé... Cette campagne d'affichage fera dire à Christian que j'avais fait gagner bien des années et de l'argent à Culligan. J'en fus honoré par un trophée, que me remit Didier Duthilleux, son bras droit, lors d'un congrès. De même que, pour conforter notre leadership et prendre la lumière, nous affichions nos recrutements sur des panneaux publicitaires de quatre mètres sur trois, et des quarts de page en quadrichromie dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace*.

Dans cette période de prospérité, Christian donnait régulièrement rendez-vous à quelques-uns d'entre nous au Saint-James, une bonne adresse bourgeoise dans le seizième arrondissement. L'endroit était fort chaleureux, nous nous retrouvions toujours à une petite dizaine de personnes, vers dix-neuf heures, pour un apéritif suivi d'un bon repas, arrosé d'un Bordeaux qui vous rend le cœur joyeux et la parole facile.

J'adorais ces *task-forces*, c'était une forme de reconnaissance du travail accompli sur le terrain, qui rejaillirait sur l'ensemble du réseau. Au fil du repas, nous abordions le thème de la réunion prévue, le lendemain, au siège. C'était un moment privilégié, au cours duquel nous abordions les sujets sans détour. Mon métier m'euphorisait, comme le drogué à la recherche de la plénitude qu'il ne réussit pas à atteindre. Sur le plan professionnel, j'aurais bien aimé que Sandrine puisse prendre un poste à responsabilité, mais en avait-elle réellement envie, et s'en donnait-elle les moyens ? Sa mère avait du mal à trouver sa place, avec l'arrivée de

l'informatique, mais que pouvais-je faire ? J'avais passé vingt ans dans l'environnement du siège, où recruter deux personnes de la même famille était tout simplement interdit. J'appliquais donc la seule règle qui vaille : le travail... rien que le travail, sans passe-droit qui puisse entraver la marche de l'entreprise.

Au beau milieu des années 1990, nous arrive Ken Welling, nouveau président de Culligan international. Ken n'était pas le show-man qui profite de l'occasion pour passer un week-end à Paris, mais un ancien concessionnaire américain, qui connaissait bien les difficultés que nous pouvions rencontrer. Ken dégageait beaucoup d'empathie à notre égard. Je me souviens de cette phrase au sujet de la préparation du budget prévisionnel : « Les charges, c'est comme les cheveux, ça n'arrête pas de pousser. Alors, avant de vous projeter sur un objectif de ventes, commencez toujours par visiter tous vos postes de charges. C'est l'assurance d'avoir des profits à deux chiffres au bout de quelques années. »

Ken Welling fut l'homme qui introduisit la fontaine en France et qui fut surtout pour nous, concessionnaires, celui qui permit aux meilleurs d'être honorés, chaque année, lors du congrès international, de la même façon qu'un concessionnaire américain.

Concernant la France, les dix premiers au Club de l'Excellence étaient invités, avec leurs épouses, qu'ils soient concessionnaires ou directeurs d'agence. Chantal retrouvait ainsi Claudette, l'épouse de Gilles, avec lesquels nous étions très amis. Que de bons moments passés, que de souvenirs impérissables. Dans ces congrès, le faste n'avait pas de limites, avec un traitement de faveur pour les deux premiers au tableau des récompenses. Les Américains

vénèrent tellement l'argent qu'ils sont prêts à tout pour vous faire grimper au septième ciel devant vos pairs, à vous faire sortir des larmes de bonheur, à rendre envieux toute une assemblée.

Ces congrès étaient programmés chaque année dans un État différent ; en 1996, c'était celui de l'Illinois, à Chicago. Arrivé premier concessionnaire de France, j'inaugurais ces nouvelles récompenses souhaitées par Ken Welling. À la sortie de l'aéroport, un chauffeur nous attendait, avec un panneau VIP portant la mention : Yvon et Chantal Evano. À peine débarqués de l'avion, encore un peu groggy par un voyage aussi long, un tel accueil nous faisait chaud au cœur. La surprise passée, nous étions conviés à entrer dans une limousine blanche, grande comme un studio, utilisée généralement par les stars hollywoodiennes.

La bouteille de champagne est là, ouverte, entourée de sa serviette blanche, prête à servir. Après quelques hésitations, nous osons nous servir une coupe. Oh ! Ce n'est pas un grand cru, mais nous avons néanmoins l'impression d'être dans un rêve. Après quelques kilomètres dans les artères principales de Chicago, le comité d'accueil est devant l'hôtel Hilton, là où l'ensemble des cérémonies vont avoir lieu. Deux valets en tenue d'apparat nous ouvrent les portes, une grande partie de notre équipe de Strasbourg est présente, en compagnie des autres Français qui font partie de la délégation.

À peine descendus, Christian nous interpelle, pour nous dire que nous devons nous changer rapidement, car nous sommes invités par le président à un apéritif cocktail. Le temps d'une douche, d'enfiler une chemise blanche cravate, nous nous retrouvons tous

les deux dans le hall, un peu tremblotants, excités, et, en même temps, fatigués par le voyage. Je m'interroge. Allons-nous être à la hauteur de cette invitation ? Et puis, à part dire *thank you* et *one beer please*, mon éventail de mots en anglais était plutôt limité.

À l'heure convenue, un valet de la réception nous accompagne au pied d'une tour où un ascenseur nous attend. Pour la circonstance, le président avait loué la totalité du dernier étage. À la sortie de l'ascenseur, au milieu de l'appartement, nous sommes accueillis par deux hôtes. L'une nous met un badge sur lequel figurent nos nom, prénom et pays, tandis que l'autre nous accroche un œillet rouge à la boutonnière.

L'on nous prie de nous avancer dans ce penthouse, où une trentaine de couples peuvent admirer la vue imprenable et absolument magnifique sur le lac Michigan. Monsieur le Président et son épouse sont là, pour nous souhaiter la bienvenue, avec une coupe de champagne à la main et un plateau de petits fours et viennoiseries diverses.

Pour Chantal comme pour moi, ce congrès était la consécration d'une vie de dix ans de travail de tous les instants, un parcours démarré 3 rue de Thann avec ma prime de licenciement. Cette consécration, nous l'avions gagnée sans modèle pré-établi, avec, comme seule étoile pour nous guider, l'envie de gagner et la foi en notre entreprise.

Cette soirée-là, de l'autre côté de l'Atlantique, dans la joie, des images défilaient dans ma tête. Nos trois pionniers étaient avec nous, comme pour mieux raviver nos souvenirs, nos moments

de joie, mes coups de gueule colériques comme mes moments de déprime, qui allaient souvent de pair. Pensez donc ! Richard, Martin, Francis n'avaient jamais pris de vacances autres que quelques moments de détente dans les gravières qui bordent le Rhin. J'étais donc très content et fier de les récompenser de leur travail et de leur dévouement, bien au-delà des Vosges, pour leur faire découvrir un autre monde.

L'apothéose de cette soirée de gala a commencé lorsque nous avons dû quitter la table d'honneur, pour nous mettre, par ordre de passage, derrière le rideau de la scène. À l'annonce de notre nom, soudain, la musique de *Stars Wars* s'amplifie, notre nom apparaît en grand sur deux écrans, de part et d'autre de la scène. Je serre fort la main de Chantal, les jambes cotonneuses, nous avons une dizaine de mètres à faire pour atteindre le milieu de la scène, où nous attend le président.

Face à près de deux mille personnes, éblouis par les projecteurs, nous ne distinguons que les premières tables en contrebas. Notre sourire est certainement crispé, la musique s'efface doucement, les papotages s'arrêtent, pour faire place au discours du président... auquel nous ne comprenons pas un mot. Mais, aux applaudissements nourris et aux acclamations, nous comprenons que Christian Olivier a retracé mon parcours chez Culligan, en parlant de mon entrée comme livreur de sel, pour atteindre le sommet. Les Américains adorent ces parcours atypiques, dont ils sont très respectueux.

Puis vient le moment de la remise du trophée si prisé : premier au Cercle de l'Excellence, qui récompense la vente, le service,

le management, suivi des congratulations de Ken, de Christian et du président. Le temps d'un mitraillage de photos, nos deux minutes trente-cinq de bonheur sont terminées.

Karine avait très bien évolué : comptable durant trois années, elle devient l'assistante commerciale de notre chef des ventes Paul Carlen, avec la responsabilité des installations, suivies de la mise en service du matériel. Un vendredi, en fin d'après-midi, Karine me dit : « Papa, j'aimerais que tu m'aides à faire mon CV, je veux aller travailler au Club Med ! »

C'était, pour moi, un coup à l'estomac que je n'avais pas vu venir. Je la sentais bien dans l'entreprise, mais, en même temps, comme j'avais déjà fait obstacle à son désir de rentrer dans l'armée, après qu'elle eut visionné moult et moult fois son film fétiche, *Top Gun*, je me voyais mal faire obstacle une deuxième fois à sa volonté d'exercer le métier de son choix. Nous convenons de nous voir le samedi matin, au bureau, seuls, en tête-à-tête. Je passais une partie de la nuit à échafauder différents scénarios. Le samedi matin, à l'heure convenue, j'aborde le sujet : « Pourquoi veux-tu quitter Culligan ? » J'apprenais à mes dépens que diriger une société en famille n'était pas chose aisée. « Donc, Karine, si je comprends bien, si je te trouvais du travail, par exemple, dans une concession Culligan aux États-Unis, serais-tu d'accord ? » Elle me répond spontanément un vrai oui, ce qui me rend pleinement satisfait. J'allais pouvoir garder ma fille dans le circuit de l'entreprise, elle reviendrait renforcée d'une riche expérience. Sans présager de sa

réponse, il me fallait convaincre Christian Olivier de trouver la concession adéquate pour l'accueillir.

Le lundi, en fin de matinée, j'appelle Christian et lui expose les idées d'ailleurs de Karine. Je lui fais part des deux options possibles : soit les États-Unis, où elle pourrait acquérir une expérience et revenir plus forte, soit anticiper sa mutation à Culligan Lorraine, dont le rachat était en pourparlers depuis sa mise en faillite.

Alors, quand j'ai proposé à Christian, pour Karine, les États-Unis ou Metz, il m'a répondu : « On peut faire les deux. Les chiens ne font pas des chats. Je vais appeler Ken Welling, le président à l'international, afin qu'il trouve une concession pour accueillir Karine dans de bonnes conditions. » J'étais étonné de la bienveillance que pouvait porter Christian à l'égard de Karine. Il la connaissait finalement peu, j'avais seulement eu l'occasion de lui expliquer les raisons de son intégration précoce dans Culligan. Mais, à vrai dire, je crois que l'attention qu'il portait à Karine venait du fait qu'elle lui faisait penser à sa propre fille, Emmanuelle, avec laquelle il était en conflit depuis un divorce très douloureux.

Depuis quelques années déjà, en prenant le contrôle de l'UAE, notre syndicat, Christian avait appris à composer. Et puis, l'impénétrable aux sentiments se savait vulnérable en haut lieu, depuis qu'il avait croqué la pomme de la gent féminine, ce qui est strictement interdit dans une société américaine, ce qui l'obligeait à mettre davantage d'empathie à l'égard du réseau de concessionnaires, tout en maintenant une ambiance dictatoriale au siège.

Nous sommes sans doute au printemps 1997. Karine vient de passer trois ou quatre mois chez John Packard, présenté comme le meilleur des concessionnaires américains. Comme prévu, nous nous retrouvons au congrès international qui a lieu, cette année-là, à Phoenix, en Arizona. Karine nous présente la famille de John Packard, qui est très heureux de nous rencontrer. Étant invités à leur table, John nous dit le plus grand bien de notre fille, en même temps qu'il semblait très inquiet que Culligan soit entré dans le giron de Vivendi, avec, à sa tête, le Français Jean-Marie Messier.

Chantal et moi étions contents de retrouver notre fille à Phoenix, une ville industrielle construite à la porte du désert, pas très loin de la frontière mexicaine. L'un de ces après-midis, il fait très chaud. Je vois Christian faire des allers-retours dans le parc de l'hôtel, je l'interpelle : « Christian, je sais comment je vais réorganiser mon service après-vente ! »

En deux mots, je lui raconte que Karine a surtout remarqué, dans les deux concessions de John Packard, qu'il y a peu d'appels entrants et sortants pour les interventions techniques et qu'au lieu d'une prospection par téléphone, comme chez nous, les assistantes services envoyaient simplement un avis de passage, annonçant le jour et l'heure d'intervention de leur technicien. Pour moi, c'était tout simplement révolutionnaire, comparé au travail de nos prospectrices qui s'acharnaient, tous les soirs pendant deux heures, à remplir l'agenda des techniciens. Je trouvais l'idée géniale, mais Christian n'était pas très réceptif. J'apprendrais plus tard qu'il attendait Monique Debaisieux, la responsable de la communication, qui était sur le point d'arriver incognito à la soirée de gala.

De retour à Strasbourg, je m'appliquai à rassembler mes idées sur le sujet évoqué, dans un long courrier que j'adressai à Christian Olivier. Je le savais peu enclin à favoriser un service après-vente profitable, qu'il justifiait depuis que nous avions tous vu les sacs de golf en bonne place dans le bureau des concessionnaires américains, qui vivaient grassement sur ce service, sans acheter suffisamment de matériel pour faire vivre l'usine de Northbrook. Il me fallait donc trouver des arguments pour lui expliquer qu'un service après-vente rentable n'était pas l'ennemi du bon de commande, mais bien une source de revenus complémentaires qui stabiliseraient financièrement nos entreprises.

Par ce long courrier, j'étais bien décidé à faire bouger les choses pour que le technicien retrouve une place de choix dans l'organisation, au même titre que le vendeur. À sa réception, Christian Olivier me téléphone et me dit : « Avec ce que vous venez de m'écrire, vous ne pouvez pas me refuser de venir à une *task-force* sur le service, que je vais organiser le... » À cette première sur le service, sous la présidence de Christian Olivier, étaient présents : Gilles Guény, Carole Jimenez, Léonard et Evelyne Bussière, Jean-Pierre Picard et moi-même, auxquels s'ajoutaient les personnes du siège : Dany Mesureur, le responsable informatique, Éric Grossman, le directeur technique, et Didier Duthilleux. Lors de cette réunion, tous ont apporté leur pierre aux prémices de ce qui allait devenir, plus tard, le Programme Privilège.

Devant le succès indéniable de ce contrat, qui n'est autre qu'une machine à cash, inspirée, en son temps, des prélèvements automatiques de Canal + par Jean-Pierre Picard, beaucoup ont

tendance à en revendiquer la paternité. Ce qui est clair, c'est que, sans la graine importée des États-Unis par Karine, je n'aurais pas développé le service avec autant de conviction. Tout comme il est tout aussi clair que, sans l'apport de Serge Ganizate, qui a imposé davantage d'éthique, à une époque où la culture du bon de commande faisait force, ce contrat n'aurait pas vu le jour.

À notre retour des États-Unis, je nommai Karine directrice de Culligan Lorraine, avec l'idée de mettre en place, à Metz, le meilleur de ce que nous avons réussi à Strasbourg. Tous les soirs, lorsque je faisais le point par téléphone, je trouvais Karine souvent en pleurs, tellement elle avait été incendiée par des clients mécontents, qui profitaient de la situation pour se défouler. C'Lorraine était devenu un champ de mines. Et puis, aussi incroyable que cela paraisse, criblée de dettes, acculée par les fournisseurs, Catherine Lebailly avait établi la concession au premier étage d'un immeuble d'habitation, en plein centre de Metz ! Lorsqu'on prenait l'ascenseur de cette résidence avec nos adoucisseurs, nos sacs de sel et nos caisses à outils, les gens nous regardaient d'un drôle d'œil... mais quelle rigolade !

Lors de la reprise, Catherine m'avait dit : « Il y a le petit Arabe qui est bien. » Et moi, à la recherche de personnel fiable, je décelais, dans les yeux pétillants de Mustapha Abirez, l'Envie, une valeur qui me semblait essentielle vu les circonstances. Pour faire rentrer de l'argent rapidement, nous avons commencé par faire une petite station-service dans l'une des chambres, avec un tuyau d'égout qui traversait le couloir pour se déverser dans... les toilettes !

Au bout d'une année, Mouss devenait le référent technique sur lequel la concession pouvait s'appuyer. L'arrivée de Francisco, au talent indiscutable, fut le début d'un second souffle qui a permis d'atteindre des profits à deux chiffres, jamais réalisés en Lorraine.

Dix-huit mois plus tard, je décidai de vendre mes parts, comme convenu dans un protocole avec Christian Olivier. Enrichie d'une solide expérience, Karine rentrait au bercail à Strasbourg, pour prendre la responsabilité du marketing général, vente et service, poste que je créais pour franchir un nouveau palier, avec de nouvelles ambitions.

Restait que, depuis notre appartenance au groupe Vivendi et mes nouvelles responsabilités sur l'Est, il me fallait absolument recruter une personne de niveau ingénieur, à même de me seconder et de parler d'égal à égal avec les ingénieurs de Dalkia, comme ceux de la Générale des Eaux. Depuis l'irruption de Jean-Marie Messier, président de Vivendi, dans le monde de l'eau, et le rachat de l'Américain US Filter, qui détenait Culligan International, j'étais doublement content. Christian Olivier allait devoir, contre son gré, développer l'industrie, et moi, à titre personnel, compte tenu de mon passé en Arabie, j'entrevois des perspectives d'avenir phénoménales.

Pour l'anecdote, j'avais été bluffé par la lettre manuscrite de Jean-Marie Messier. Ce tribun des plateaux de télévision m'avait envoyé, à mon domicile, une lettre écrite de sa main sur du papier quadrillé (sur lequel la maîtresse d'école annote généralement dans la marge). Bien que cette lettre fût une lettre photocopie, sans doute à plusieurs centaines d'exemplaires, j'avais l'impression

qu'il l'avait écrite spécialement pour moi, un dimanche matin, sur la table de sa cuisine, avant d'aller prier dans cette petite église bourgeoise des Yvelines, pour que ses vœux d'un avenir merveilleux soient exaucés.

Dans ma recherche d'un collaborateur, je recrutais Benoît Kitsler, ingénieur chimiste, doté d'un entregent appréciable, qui apportait des compétences à tous les étages de l'entreprise. J'allais revivre ce que j'avais connu chez Unisabi, mais, cette fois, avec le soutien de la Générale des Eaux, l'un de nos partenaires, avec Dalkia, dans le groupe Vivendi, dont la volonté clairement affichée était d'externaliser de l'usine tout ce qui n'était pas fabrication et production.

Mais tout cela s'emboîtait sans doute trop bien. Après deux belles années constructives, Benoît me donne sa démission. Je savais qu'il fallait que je donne beaucoup pour espérer recevoir un peu. Benoît met en avant sa volonté de retourner à l'école pour suivre un stage dans le management. Moi, je pense qu'il trouve le costume Culligan trop petit pour exprimer son savoir. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je dois me résoudre à trouver son remplaçant, avec la volonté de ne pas commettre, une nouvelle fois, l'erreur de recruter une personne trop diplômée qui, à son tour, me quitterait la carte de visite de Culligan en poche.

Là, parmi une bonne dizaine de candidatures, j'avais en main une lettre de motivation qui ne m'inspirait guère. Non seulement elle était écrite à la machine, mais, en plus, la signature était insignifiante. Néanmoins, avant de la classer sans suite, je jette un coup d'œil rapide sur le CV... Et là, surprise ! Au bout de ma

canne à pêche, j'ai une personne qui a travaillé deux ans dans le traitement de l'eau, chez Guldager.

Bien qu'il soit au chômage et sans véhicule, ce qui ne manquait pas de m'interpeller, je me décide à recevoir Thierry Gurak. De prime abord, le garçon est très différent d'un Benoît posé, sûr de ses compétences d'ingénieur. Face à moi, la personne cherche à plaire, mais je ne réussis pas à percer certains de ses mystères. Dans mon esprit, tout cela n'avait guère d'importance. Avec ses acquis, additionnés à la culture Culligan, je me disais que j'avais devant moi un candidat qui s'intégrerait rapidement à l'entreprise et qui, compte tenu de son emploi précédent, développerait le traitement chimique de l'eau dans les collectivités, marché dans lequel nous étions peu présents.

Les visites régulières de Christian Olivier flattaient mon esprit créatif en quête de compliments. Cela me donnait le sentiment d'être important à ses yeux. Lors d'une de ses visites, compte d'exploitation en main, Christian s'étonne et me dit, selon ses propres mots : « Pourquoi le meilleur concessionnaire de France ne fait-il pas plus de profits ? » À vrai dire, avec Serge, nous étions assez d'accord pour dire que, contrairement à Christian Olivier, nous n'avions pas un objectif de profit, mais de développement.

Et en même temps, depuis des années, nous dépensions beaucoup d'énergie pour donner des rendez-vous de qualité aux vendeurs, et cela me turlupinait lorsque notre vendeur ne vendait pas. Au hasard d'une conversation avec Serge Ganizate, il me dit : « Lorsque j'étais chez Rank Xerox, à chaque porte ouverte organisée, le vendeur disposait de dix invitations personnelles à remettre

à ses dix meilleurs contacts auxquels il n'avait pas vendu. » Je trouvais la démarche de Serge fantastique. Je me souviens de ce que disait René Hoff, lorsqu'il sollicitait l'un de ses anciens clients, à sa porte, carton d'invitation en main :

« Si mon patron me dit qu'il fera une remise très exceptionnelle, c'est que la remise sera très, très, très exceptionnelle !

— J'entends bien, répondait le client, mais elle sera de combien cette remise à votre porte ouverte ?

— Ah, ça, Monsieur, je ne le sais pas. Mon patron nous le dira seulement le matin de l'ouverture de la porte ouverte. C'est d'ailleurs pour ça, comme nous attendons beaucoup de monde, qu'il faut absolument prendre un rendez-vous ferme. »

Voilà comment, grâce à Serge, nous avons pété des scores invraisemblables, qui m'ont fait oublier toutes nos petites foirinettes qui n'étaient pas rentables. C'est dire si, vers la fin des années 1990, je surfais sur l'écume de mes inquiétudes.

Au service après-vente, avec la mise en place de challenges en permanence, les contrats d'entretien « Programme Privilège » rentraient par dizaines. La station-service ne désemplissait pas d'appareils qui attendaient d'être rénovés. Toutes nos actions n'étaient que sources d'inspiration pour Érica, la responsable Service au siège.

Si bien que je ne suis pas loin de penser, sans être pour autant présomptueux, que, par nos actions tout feu tout flamme, menées de concert avec Serge, nous avons tiré l'ensemble du réseau vers le haut, aidés en matière de communication par Monique

Debaissieux, dont Christian avait eu la faiblesse de tomber amoureux. Lors des réunions, nous découvrons que la garde-robe de Christian avait gagné en décontraction. L'homme autoritaire était devenu plus affable et ça se voyait de plus en plus. Monique savait mijoter nos idées pour le plus grand bien de Culligan. Christian buvait ses paroles en réunion, aussi facilement que le Ricard qu'il savourait l'un comme l'autre plus que modérément, avant d'aller dîner.

Dans ce mélange des genres, il y avait du pour et du contre. Mais pour nous, concessionnaires, il revient sans aucun doute à Monique Debaissieux le mérite d'avoir fendu la cuirasse d'un homme pudique, qui surjouait son rôle de président en public, pour le rendre humainement plus authentique. Je vais même jusqu'à penser que, sans ce trait d'union du service publicité, né de l'amour entre le siège et le réseau de concessionnaires, les *task forces* n'auraient peut-être pas existé de façon aussi productive. Monique, sous l'impulsion de Christian, savait tirer la quintessence de l'expérience terrain que nous lui apportions, pour en faire ressortir le meilleur, dans l'intérêt de Culligan et... de son président.

Au fil des congrès aux États-Unis, d'un État à l'autre, nous avons fini par nous habituer à la démesure. Nous avons sillonné la Côte Ouest comme la Côte Est, vu le meilleur : Las Vegas, Miami, etc. Lors de l'un d'eux, j'ai reçu la plus haute distinction : une baïonnette authentique, datant de la guerre de Sécession, rachetée à l'armée pour en faire un trophée récompensant celui qui atteint le « one million dollars » d'achat d'appareils à l'usine. De tous ces

périple, où le magnifique tutoyait le grandiose, j'ai surtout gardé en mémoire deux paradis : la superbe ville cosmopolite de San Francisco, avant de rejoindre Hawaï et sa luxuriante végétation, ses jeux aquatiques, ses appartements pour nabab ; et la visite du mémorial de Pearl Harbor, à vous donner la chair de poule. Pour l'anecdote, cette année-là encore, Gilles avait apporté dans ses bagages la bouteille de Ricard pour ses amis. Un parfum de France que nous dégustions le soir, sur la terrasse, à l'ombre des palmiers.

Mais, sur la Côte Est des États-Unis, au Marriott d'Hilton Head en Caroline du Sud, ce n'était pas mal non plus. Arrivés dans notre luxueuse chambre, en découvrant l'océan, je me suis dit :

« Je sais maintenant où les richissimes Américains viennent passer leurs week-ends. » De notre chambre, la mer à perte de vue, on voyait des dauphins qui sautaient en bande, comme s'ils parcouraient un cent-dix mètres haies. Quel bonheur lorsque, le matin, avec Gilles, nous chaussons nos baskets pour un petit footing sur la plage de sable blanc. Hilton Head est, avant tout, le paradis des golfeurs. Les vingt-quatre golfs face à l'océan occupent la totalité de la surface terrestre de cette île, entrecoupée par des chenaux d'eau de mer, avec un port de plaisance où viennent s'abriter quelques yachts de privilégiés, prêts à partir en haute mer pour la pêche au thon.

Un après-midi, entre deux conférences, nous avons prévu, avec Claudette et Gilles, de faire une balade à vélo dans ces parcs verdoyants d'une très grande propreté. Au moment d'enfourcher nos bécanes, Gilles ne se sent pas bien. Il décide de rester à la terrasse d'un café, avant de rentrer se reposer dans sa chambre. Nous

partons donc, tous les trois, rêver devant des propriétés en bois rappelant La Nouvelle-Orléans, sans clôtures, avec leur carré de pelouse devant, ce que nous n'avions vu que dans des films. De retour, un petit mot nous est transmis à la réception... Nous retrouvons notre Gilles sur un brancard dans une clinique de Savannah. Une piqûre calme la douleur en attendant... la carte bleue de Claudette ! Gilles fait une crise aiguë de colique néphrétique.

Claudette, au demeurant très belle, était un peu comme Chantal : rebelle et contestataire. Toutes les deux, dans leur prime jeunesse, s'étaient forgé un cœur endurci par une vie sans joie, avec, comme seule idée, de trouver l'âme sœur pour quitter au plus tôt le domicile familial. L'une comme l'autre s'étaient mariées de bonne heure et étaient devenues mamans sans avoir eu le temps de profiter de leur jeunesse. Toutes les deux, fières d'être sorties d'une impasse plus ou moins programmée, éprouaient le besoin d'être reconnues, sac Vuitton au bras et foulard Hermès en écharpe, pour tordre le cou au sort qui ne les avait pas gâtées jusqu'alors. Nos parcours de vie étaient si proches que nous étions heureux, tous les quatre, de nous trouver ensemble de l'autre côté de l'Atlantique.

Revenu en France, Christian Olivier n'était pas très chaud pour l'introduction au catalogue de la fontaine réfrigérée, car il entrevoyait le transfert de la vente de l'adoucesseur en direction de la fontaine et son marché récurrent. Mais pour Ken Welling, l'Américain, peu importait la couleur des profits, il voulait valoriser la France pour mieux revendre l'enseigne à un énième fonds de pension. Pour son développement, Christian recrute Philippe

Perrin, l'homme de la situation, doté d'une solide expérience dans le B to B, acquise chez Elis. Philippe a su rallier à sa cause la grande majorité des concessionnaires, ce qui était loin d'être gagné d'avance.

Lors de l'une de ses prospections téléphoniques, Chantal Jeanpert tombe sur un dénommé Jean-Gilles Lombardo qui n'était autre que le directeur général du Racing Club de Strasbourg, sous l'ère Patrick Poissy IMG Mac Cormack. Jean-Gilles demande à me voir, il a une proposition à me faire. Il veut obtenir la gratuité en eau de sept fontaines en échange de trois places en tribune avec accès aux loges, ainsi que des linéaires de publicité autour du stade à prix partenaire.

Je flaire le super coup de pub. Dans les loges, tout le gratin de Strasbourg, tous les entrepreneurs se retrouvent, les soirs de matchs, à boire le crémant d'Alsace. Jean-Gilles sait bien vendre son produit, je dis banco. Immédiatement, je me remémore la première finale universitaire d'Holliday Bowl, à San Diego, en Californie, près de la frontière mexicaine, sponsorisée par Culligan. J'y avais assisté en décembre 1999, avec les habitués du club de l'excellence. Avant, pendant et après le match, nous en avions tous pris plein les yeux. À mon tour, je veux faire briller l'étoile Culligan dans le ciel du stade de la Meinau. Je demande à Jean-Gilles s'il est possible de faire descendre des parachutistes à la mi-temps, comme je l'avais vu faire aux States, portant en étendard le bandeau Culligan. Il me répond que le survol du stade est interdit, mais nous retenons l'idée de monter un spectacle de Pom Pom Girls, avant le match et pendant la mi-temps, pour chauffer les

spectateurs. Le temps de faire venir des États-Unis la grosse tête de Miss Culligan, nous créons deux chorégraphies : Miss Culligan et ses Pom Pom Girls et Miss Culligan et ses Jazz Bands.

À chaque visite, Philippe Perrin, le responsable du développement de la fontaine, s'étonnait toujours du nombre d'appels entrants de demandes de fontaines que nous recevions. Je l'étais beaucoup moins, c'était le résultat de notre action au Racing. Tout cela me coûtait un peu d'argent pour un plaisir, a priori, très personnel. Je considérais néanmoins, que « Vu au Racing » par quelque vingt mille spectateurs valait largement une publicité « Vue à la télé » pendant quelques secondes.

En matière de comptabilité, Viviane Schaeffer, après quelques entourloupes avec des déclarations de l'URSSAF en retard, donnant lieu à des rappels majorés concernant la TVA, ne manquait pas de me soucier. Elle était dévouée sans aucun doute – elle venait souvent travailler le dimanche – mais sa débauche d'énergie me laissait penser, néanmoins, que la société n'allait pas aussi bien que ce que mon compte d'exploitation laissait apparaître. J'étais triste de laisser partir une personne que j'avais considérée, durant des années, comme indispensable. Viviane emmena avec elle les jours de stress, pendant que je découvrais, avec Valérie, un ciel bleu permanent que je n'avais jamais connu jusqu'alors. Comme quoi, se vérifiait une fois de plus que « la valeur n'attend pas le nombre des années ».

À la recherche permanente de la performance et pour mieux contrer notre ennemi, Judo, je veux étoffer mon équipe de vente, car j'ai l'ambition de créer deux équipes : une au nord, l'autre au

sud du département. À la réception de nombreuses candidatures, j'ai un CV sur-dimensionné qui attire ma curiosité. Ce candidat vient de démissionner du poste de directeur commercial de l'entreprise Petitjean. Celle-ci possède sept agences de vente d'alarmes en porte-à-porte sur l'est de la France. Le candidat en assurait la direction depuis sept années.

Après quelques échanges, je lui dis tout de go : « Que venez-vous faire chez Culligan, avec un tel CV ? » Il me répond avec une belle assurance : « C'est un choix de vie, je pourrais peut-être faire le métier de chef d'entreprise qui est le vôtre, je n'en ai pas l'envie. Je veux rentrer chez vous comme vendeur, l'eau m'intéresse. Je travaillerai à mi-temps, mais soyez assuré que je serai néanmoins l'un de vos meilleurs vendeurs. »

La voix est assurée, puis il se dévoile un peu. Le personnage me raconte que sa vie professionnelle avait empiété beaucoup trop sur sa vie de couple. En même temps, il voulait consacrer davantage de temps à sa passion : l'exercice de la médecine traditionnelle chinoise, les soins par les plantes, l'harmonisation des chakras, la fuite des énergies... Une science à laquelle je ne comprenais pas grand-chose. Pour faire court, j'embauche Daniel Cholewinski. Totalement autonome, je n'ai jamais rencontré un vendeur aussi talentueux.

Tout allait bien, j'étais sur tous les fronts avec succès. Pour évacuer le stress de la semaine, je me soignais par un footing tous les dimanches matin, dans la campagne de Geispolsheim, là où nous habitons. Un matin comme un autre, il est à peine huit heures, je m'apprête à rejoindre le bureau qui se trouvait à dix

minutes. Sandrine toque à la porte. D'une main, elle tient notre petit-fils Lucas, dans l'autre l'anse du couffin dans lequel se trouve Thomas : « J'ai quitté Richard ! » me dit-elle.

Le temps de rassembler mes esprits, d'aller jusqu'au bureau pour l'ouverture du courrier, de passer un coup fil à Christian Gassman, je me mets en quête d'un appartement avec Sandrine, avec un impératif : que Lucas puisse venir à pied de l'école, pour voir sa mamie si, un jour, il a un coup de blues. Lucas, notre premier petit-fils, était notre fierté, il était hors de question qu'il souffre de cette situation, nous devions le protéger. Finalement, parti de l'idée de louer un appartement, j'opte pour l'achat d'une maison jumelée, sous le statut d'une SCI que je nomme « Luc et Tom », du diminutif de mes deux petits-fils Lucas et Thomas, pour mieux souligner cette période qui m'était douloureuse. Cette maison est parfaite, comme neuve, à quelques minutes à pied de chez nous, et puis, Lucas pourra jouer sur la terrasse, le terrain est clos.

Je n'étais pas remis de ce premier coup de massue que, en faisant des courses pour meubler cette maison, j'apprends que Sandrine a un autre homme dans sa vie, que ce quelqu'un veut payer le canapé et, surtout, que je le connais très bien : il s'appelle Thierry Gurak. Là, les bras m'en tombent, Sandrine venait de quitter mon responsable piscine pour se mettre en ménage avec mon responsable industriel ! C'en était de trop, mais c'était ma fille et elle avait deux enfants.

Depuis quelques années, nous allions régulièrement au Club Med à Marrakech, où je m'essayais au golf, en vue de la retraite. Un jour, alors que nous prenions un verre avec le prof à la terrasse du bar et discussions de tout et de rien, Hafsy me dit, avec son accent marocain plein de compassion : « Tu sais, Yvon, les Romains, y sont venus et y sont partis, les Français, y sont venus et y sont partis, les Arabes y sont venus et y sont restés. » Sur le coup, je trouvais sa remarque amusante, mais, après réflexion, je comprenais qu'Hafsy, très impliqué, en dehors du golf, dans le milieu caritatif en relation avec la mosquée, voulait me faire comprendre, le plus sérieusement du monde, que, si les Berbères avaient en commun avec les Arabes la même religion, tous ne partageaient pas les mêmes valeurs, et que le Roi était plutôt des leurs avec bonté.

Puis, lors de notre passage traditionnel par la place Jemaa el Fna, dans un tintamarre indescrivable, si colorée, où s'entremêlent l'âne qui approvisionne les étalages de fruits et légumes, les groupes de musiciens berbères, les porteurs d'eau en tenue traditionnelle, un charmeur de serpent, au centre d'un petit attrouplement, était là, en train de jouer de la flûte, avec une mélodie qui finit par envoûter le reptile : le public était fasciné. L'espace d'un instant, mes pensées me ramènent à Thierry, pour me dire que mon futur gendre était, sans aucun doute, un très bon technicien qui attirait le respect et la sympathie, mais avait-il pour autant de réelles capacités à gérer une équipe ? Le doute s'installait.

Mais, après tout, c'était leur vie, l'important était d'entourer et de veiller le mieux possible sur Lucas et son frère, Thomas. Je me souvenais encore voir Lucas, droit comme un « I », monté sur un

tabouret, pour nous réciter un poème. Il ira à l'École internationale, il fera du théâtre et jouera d'un instrument de musique. On le chouchoutait certainement trop ; je prenais conscience, en même temps, que je n'avais pas été aussi attentif aux faits et gestes de nos deux filles. Est-ce que je voulais me rattraper ? Peut-être. Mais, surtout, je ne voyageais plus par monts et par vaux, et puis, nous avions un peu plus de moyens pour satisfaire nos envies.

Depuis le baptême de Lucas, que nous avons fêté autour d'une paëlla, chaque quinze mai était aussi la date de notre premier barbecue de la saison, avec l'ouverture de la piscine. Que de bons moments passés ! Et puis, ces vacances de printemps, lors desquelles nous avons emmené avec nous Lucas au Club Med, à Opio. Avant le décollage, l'hôtesse de l'air annonce les différentes consignes de sécurité, en enfilant le gilet de sauvetage. Lucas, très attentif, s'approche de mon oreille et me dit cette succulente interrogation, remplie de naïveté : « Papi, est-ce que tu crois qu'ils ont ma taille ? »

Sandrine, élevée à la culture du *Figaro Magazine*, vivait une belle période, pleine de connivence avec sa mère, qui le lui rendait bien. Elles s'inscrivaient dans un club de gym pour être dans le vent. Depuis que Chantal avait découvert le tir à l'arc au Club Med, elle persérait dans cette discipline en s'inscrivant dans un club local, avec des résultats encourageants, ce qui me laissait penser que mon épouse avait trouvé une passion. Puis, elle se met à la peinture, mais, une fois de plus, elle ne réussit pas à trouver du plaisir sur la durée.

Les semaines passaient, les mois aussi, nous essayions de faire le maximum pour que les enfants ne manquent de rien. Tous les dimanches matins, après mon footing, je passais à la Maison jaune récupérer Lucas, ainsi que Thomas dès qu'il a été en âge de marcher, pour aller à l'aéroport. J'achetais *L'Équipe*, Lucas regardait les avions décoller et atterrir. Nous agrémentions notre temps autour d'un Vittel menthe. Le puzzle familial se remettait doucement en place. Nous allâmes, tous ensemble, passer Noël dans un chalet à Avoriaz. Quelle expédition avec tous les jouets et cadeaux que nous avions dissimulés dans des sacs poubelle ! Lucas découvrait les joies du ski, Thomas celles de la luge, tout le monde passait un excellent moment. Sandrine rayonnait de bonheur, la vie reprenait un cours proche de la normalité.

Pour l'événement, et bien que je me fusse équipé de pied en cap pour faire du ski, je restais au chalet avec Chantal pour nous occuper de l'intendance, l'envie n'était pas là. Depuis quelques jours, j'avais beaucoup de mal à uriner, la crainte d'être atteint du sida me taraudait l'esprit. Bien que je ne visse aucune relation de cause à effet, n'ayant aucun médecin pour me rassurer, j'intériorisais un stress dont j'avais du mal à me défaire. Autant dire que, de retour de notre périple alpestre, j'étais le premier, ce matin-là, chez le docteur Jully, notre médecin de famille. Pour faire court, je passe un scanner, il décèle une grosseur de la taille d'une orange qui comprime le canal urinaire. Avec une angoisse qui ne cessait de grandir, je finis par me souvenir et expliquer au chirurgien que, lorsque j'avais douze ans, je m'étais assis sur un clou.

Bingo ! Quarante ans s'étaient écoulés, l'abcès dans le bas-ventre s'était d'abord fossilisé, puis avait grossi progressivement. Du jamais vu !

Après huit années d'une telle progression dans tous les secteurs d'activité, nos locaux de Duppigheim étaient déjà devenus trop petits. En même temps, un ami de Christian Gassmann, Jean-Claude Schmitt, promoteur de zones commerciales, me propose un emplacement dans l'une des plus grandes zones commerciales d'Europe, au nord de Strasbourg. Il fallait faire vite, Darty avait pris une option.

Une fois de plus, Chantal était contre ce que j'entreprenais. « T'es complètement cinglé de te mettre un tel crédit sur le dos à ton âge », me dit-elle. Je vivais très mal les coups de semonce de la part de mon épouse, mais, convaincu, après mûre réflexion, que c'était la bonne solution, je passais outre... Chantal avait comme principe de toujours être en opposition avec ce que je disais ou ce que j'entreprenais. Pourquoi ? Je me suis souvent posé la question, car, par ailleurs, elle était fière de la réussite de son mari, lorsqu'elle en parlait à une tierce personne en mon absence. À bien y réfléchir, Chantal était née dans la discorde, parfois battue. Dès la sortie de l'école à quatorze ans, elle avait pris la direction de l'usine et le travail à la chaîne, payée à la pièce.

Pendant que Françoise Hardy chantait « Tous les garçons et les filles de mon âge se promènent dans la rue deux par deux », Chantal collait des semelles à l'usine Bata de Vernon.

Les émissions *Âge tendre et tête de bois* comme *Salut les copains* faisaient fureur. La révolution Yé Yé était en marche. Mais aussi la révolution tout court dans le monde du travail, avec un slogan qui ne trompe pas : boulot, métro, dodo.

Bien évidemment, en mai 68, Chantal était la première à brailler contre les patrons, sans trop savoir pourquoi. Ou si ! Je crois qu'elle transposait dans ces manifestations les coups reçus de sa mère. Droit dans les yeux, Chantal lui disait : « Tape encore plus fort, tu ne me fais pas mal ! »

Durant bien des années, j'ai pensé que ma supposée réussite dérangeait mon environnement familial. J'étais comme en marge de ma destinée. J'étais l'enfant d'une époque où, dès l'école, tout est tracé d'avance. Le fils de maçon sera, comme son père, maçon. Dans le département des Yvelines, où nous vivions, la destinée de la plus grande partie de la jeunesse du milieu ouvrier, c'était une embauche directe à l'usine Renault sur une simple recommandation, avec l'espoir de devenir, un jour, chef, par ancienneté.

Si bien que, lorsque j'ai eu la possibilité d'intégrer mon épouse dans l'entreprise, j'étais vraiment heureux. Mais, passer du statut de mère au foyer à celui de femme de patron n'est pas chose aisée quand on n'a connu que l'usine. Moi, durant une petite vingtaine d'années, j'avais progressé dans l'échelle de la vie en entreprise, alors que Chantal, sans repère malgré son enthousiasme et sa bonne volonté, revivait, à travers son mari, les ordres qu'elle avait connus à l'usine, sans pouvoir les surmonter.

À la Maison jaune, l’empreinte du patron, devenu son beau-père, semblait lourde à porter. Thierry, au demeurant très attachant, se rendait sans doute compte qu’il n’était pas facile d’épouser la fille de son patron, qui l’avait mis sur un piédestal durant des années ; le couple décide de déménager en Bretagne. Chantal, qui rejoignait Sandrine tous les après-midis, se trouvait, tout à coup, comme orpheline de sa fille qu’elle portait en exemple, comme pour exprimer, sans doute, ce qu’elle aurait voulu être.

La date de l’inauguration de notre nouveau bâtiment dans la zone commerciale approchait à grands pas. Pour la circonstance, j’avais pris une attachée de presse, en charge de faire venir le gratin de Strasbourg, notamment des leaders politiques, avec, si possible, des articles dans la presse locale. Je recherchais, dans cet événement, la notoriété, du jamais vu dans l’histoire de Culligan. Je me souviens, c’était un week-end et il faisait très chaud. Le samedi matin, sur le coup de neuf heures, la caravane publicitaire d’une bonne quinzaine de véhicules est partie de Duppigheim, au sud du département, pour circuler dans les principales artères de Strasbourg, avant de rejoindre Vendenheim, situé au nord. Arrivées au croisement principal de la zone commerciale, des hôtes en tee-shirt aux couleurs de Culligan distribuaient, au feu rouge, quelque mille bouteilles d’eau Culligan, dont chacune permettait d’assister à un spectacle gratuit, produit toutes les heures dans nos nouveaux locaux.

Pour la circonstance, nous avons donné dans le grandiose avec Aquatique Show. Je connaissais très bien Jean Kohler, l’un des créateurs de cette société strasbourgeoise mondialement connue

pour ses spectacles personnalisés sur rideau d’eau, comme au Futuroscope de Poitiers ou à Disneyland, avec *Le Roi Lion*.

Cette inauguration en grande pompe était aussi, en quelque sorte, le feu d’artifice de ma carrière, avec l’envie de braver gentiment, avec un brin de malice, Christian Olivier. Et puis, je dois bien l’avouer, je recherchais aussi, à ses yeux, la reconnaissance d’une réussite exemplaire, avec encore une pointe de revanche au sujet de ce jour de décembre 1985 où il m’avait licencié. J’aimais ces prises de risque, avec l’obsession d’imprimer ma suprématie à l’égard de Judo, mon ennemi juré. Ils avaient tellement hanté mes nuits qu’avec de telles actions, je voulais leur faire rendre gorge, à ces salopards.

Les vapeurs d’alcool n’étaient pas encore totalement évaporées, ce lundi matin, les stigmates de la fête non plus. Je me trouvais au bureau de Duppigheim quand Yannis, notre chef de ventes, m’appelle : « La répression des fraudes est dans la boutique, l’agent dit que nous n’avons pas le droit d’ouvrir. » J’arrive... Succinctement, carte tricolore en main, l’inspecteur de la DGCCRF (Direction Générale de la Concurrence de la Consommation et de la Répression des Fraudes) me dit : « Avec le raffut que vous avez fait pendant le week-end, vous ne pouviez pas passer inaperçu... Dans cette zone, tout bâtiment ouvert au public doit posséder une CDEC (Commission Départementale d’Équipement Départemental) avant d’ouvrir son commerce. J’ai vérifié, vous n’en n’avez pas. »

Le coup de sueur passé, j’avais beau expliquer que les trois quarts de notre chiffre d’affaires étaient réalisés chez nos clients

et non en boutique, l'inspecteur poursuit : « En attendant d'avoir cette autorisation, vous devez occulter toutes les ouvertures. » Quel mépris ! Depuis notre appartenance à l'UAE, notre syndicat, nous avons la volonté de donner davantage de transparence sur les prix pratiqués dans notre corporation. Et c'était tout l'objet de cette boutique de l'eau, en pleine zone commerciale.

Contre mauvaise fortune bon cœur, je démarre mon parcours du combattant pour avoir le droit d'exercer mon métier de chef d'entreprise.

En plus d'un document d'une centaine de pages, bien trop cher pour son utilité, je dois obtenir la majorité des voix, parmi les sept personnes appelées à statuer devant le préfet de région. Pour obtenir leurs faveurs, je commence ma campagne de lobbying par le président de la communauté de Strasbourg, qui me dit : « Il est hors de question que je vous donne ma voix, cette zone est saturée. Nous voulons favoriser une zone au sud, pour équilibrer le commerce. »

Bigre ! J'enchaîne par la Défense du consommateur ; le directeur m'apostrophe avec véhémence. Ce monsieur avait reçu José Lledo, l'un de nos vendeurs, à son domicile, et la démonstration s'était très mal terminée. Complètement dépité, je vais voir, un samedi matin, Sébastien Zaegel, le maire de Geispolsheim, là où nous habitons. Monsieur le maire est client, je lui raconte mon histoire. Il me rassure, en me disant : « Samedi prochain, c'est l'inauguration de la Foire européenne, en présence du ministre de l'Intérieur Nicolas Sarkozy... Je fais partie des invités, j'aurai donc l'occasion de discuter avec les différents politiques concernés. » Et

de poursuivre : « Comme nous sommes tous du même bord, je peux vous assurer qu'avec la Chambre de commerce qui votera forcément pour, vous êtes assurés d'avoir la majorité. »

Après bien des tracasseries, nous avons enfin la permission d'ouvrir notre outil de travail. À l'intérieur, j'avais poussé le détail en concevant des bureaux ergonomiques pour le confort de nos assistantes, travaillé avec des couleurs chaudes en utilisant du bois, comme dans tout show-room, pour bien accueillir nos visiteurs. Il s'agissait de suggérer nos compétences techniques et scientifiques en matière de traitement de l'eau, avec une approche de laboratoire dans la station-service. Rien n'était trop beau pour que Culligan brille en Alsace. Nos clients devaient être fiers de leur choix, pour en parler de façon positive à leurs amis, qui deviendraient, à leur tour, des clients.

Pour la troisième année de suite, j'étais premier au Club de l'Excellence. Convaincu qu'en Alsace, il n'y a que deux vecteurs de communication à forte résonance, les *Dernières Nouvelles d'Alsace* et le Racing, j'invite Christian et Monique à passer une soirée au stade de la Meinau, avec l'espoir d'embarquer l'entreprise dans une autre forme de communication. Assis en tribune VIP, ils ont la surprise de découvrir la dizaine de logos Culligan, qui s'affichait sur toute la longueur du stade, par séquences de dix minutes. Lors de la mi-temps, ils découvrent également le show des Pom Pom Girls avec Miss Culligan, qui n'est autre que Karine, sous la grosse tête aux cheveux roux. En fin de chorégraphie, dans le dos de chacune des actrices s'affichaient les quatorze lettres de HEY CULLIGAN MAN !

Pour terminer la soirée, le spectacle quitte le terrain pour rejoindre les loges, où se trouvent nos fontaines. Jean-Gilles Lombardo, que j'avais briefé, prend le micro et annonce, dans cette ambiance festive, la présence dans l'assemblée d'une personnalité de marque en la personne de Monsieur Christian Olivier. Après quelques mots de bienvenue, Jean-Gilles fait remettre à Christian, par Miss Culligan, le ballon du jour dédié par les joueurs du Racing. Même si Monique et Christian semblaient ravis de cette soirée festive, l'idée d'investir dans une publicité de notoriété en local, dans le sport le plus populaire de France, n'a pas germé.

À Strasbourg, nous avons atteint une belle maturité, avec plus d'une quarantaine de salariés. Dans les multiples casquettes du chef d'entreprise, celle de recruteur était devenue, pour moi, la plus importante. Durant près de vingt ans, j'ai lu plus de mille CV, réalisé plusieurs centaines d'entretiens, recruté des dizaines de personnes, avec la certitude, acquise au fil du temps, que c'est l'Envie qui fait tourner le monde et non les diplômés ; de même, c'est l'Envie qui permet aux sportifs de se transcender pour battre des records. Si bien que dans chacun de mes entretiens, je recherchais l'Envie chez un revanchard, avant toute autre considération.

Pour illustrer ces propos, un jour, je recrute une personne qui n'avait que l'envie à me proposer. Né dans une cité, le jeune homme que j'avais devant moi en jean et baskets, le col relevé, aux allures de gros dur, sans diplôme, n'avait jamais travaillé malgré ses vingt-trois ans. Mais il avait un atout ! Il avait la rage de vouloir se sortir du milieu de la drogue, qui l'avait nourri, lui comme ses frères, jusqu'à présent, et cela m'interpellait. Je voyais, dans

l'œil brillant de ce candidat, la volonté de rompre avec le passé et, à la dernière question que je posais systématiquement lors du deuxième entretien (« Notre entretien touche à sa fin ; s'il ne vous restait plus qu'une minute pour me convaincre que vous êtes le meilleur, parmi les candidats que j'ai reçus, qu'auriez-vous envie de me dire ? »), il avait été très convaincant. Doté d'un esprit fertile et assuré, avec Yannis, notre chef des ventes, nous en avons fait un bon vendeur, ce qui l'a conduit, après quelques années, à devenir directeur commercial dans une société allemande spécialisée dans le chauffage. Salut, et bon vent, Éric Belabed !

Depuis l'inauguration de notre nouveau bâtiment, je continuais de pousser les feux de la performance avec une saine émulation, en démultipliant nos forces, avec la création de deux directions en binôme vente et service, dans chacune des deux agences : Marie-Christine Mélonie et Daniel Cholewinski au sud, Karine et Yannis Bouillet au nord.

Avec cette dernière organisation et la mise en place de deux comptes d'exploitation séparés, pour que chacun soit face à ses responsabilités, la multiplication de nos contrats service et pas moins de huit à dix vendeurs en permanence, la concession était stabilisée dans le haut des toutes premières de France... Qu'elle était loin, la rue de Thann, avec ses locaux vétustes. De quatre personnes, nous dépassions la quarantaine, depuis déjà un bon nombre d'années.

Alors que j'avais atteint une forme de satiété sur le plan professionnel, mes inquiétudes et mes doutes, qui m'avaient accompagné jusqu'alors, allaient en direction de mon épouse. Depuis notre

mariage, nous étions bien, tous les deux dans le même train de la vie, mais pas tout à fait dans le même wagon, si bien que nous n'avions en partage que notre amour, ce qui était peu et beaucoup à la fois.

Depuis que nous avons vendu notre maison de Geispolsheim, Chantal vivait, la plupart de son temps, en Bretagne, dans sa bulle, en compagnie de ses démons, ressassant un passé chaotique avec la peur d'affronter le présent. Et moi, après une journée au milieu des préoccupations des uns et des autres, je rentrais seul le soir, l'esprit songeur, retrouver mon verre de vin rouge en attendant que le sommeil me prenne. Lorsque j'avais Chantal au téléphone, j'entendais ses cris de désespoir, comme pour me dire de ne pas l'oublier. J'éprouvais, bien entendu, des remords, mais qu'aurais-je pu faire de plus, coincé entre deux amours, mon métier et mon épouse ?

Au plus profond de moi-même, à la recherche d'explications, me revenait à l'esprit ce que m'avait dit, un jour, ma mère, lorsqu'elle m'avait envoyé chercher une tranche de foie de veau : « Tu diras à Georges que Maman viendra payer à la fin du mois. »

Une phrase banale de l'époque. Mais, ce jour-là, je me suis rendu compte que Maman n'avait pas d'argent pour payer ce qu'elle considérait pourtant indispensable à ma santé fragile.

Parmi les gens nés dans mes âges en pays gallo, certains sont restés au pays. D'autres comme moi ont voulu s'en sortir, en allant chercher le travail là où il était. J'ai travaillé sans m'attarder sur ce que les bobos d'aujourd'hui estiment important pour l'éducation

de leurs enfants, qui n'était, hier, que niaiseries et futilités, à une époque où l'enfant mâle n'avait pas le droit de pleurer pour devenir un homme, et où mentir était un péché que l'on devait expier en échange de quelques prières à genoux, devant l'autel de notre Dieu.

Après une jeunesse faite de frustration, cette volonté de gagner de l'argent m'a accompagné toute ma vie, pour essayer d'élever mes descendants dans le flot des gens aisés, pour qu'ils puissent garder la tête haute en toutes circonstances. J'étais guidé par ma conscience de travailler sans relâche, comme j'avais vu mes parents le faire pour nourrir leur famille nombreuse dans la dignité, avec un seul jour de repos par semaine, et encore.

Au moment où le temps à vivre s'amenuisait, conscient de ne pas avoir tout bien fait sur le plan personnel, mais fait ce que j'avais pu, j'éprouvais une grande fierté d'avoir charpenté l'entreprise avec l'enthousiasme de la jeunesse, recrutée, pour la très grande majorité, en alternance. Malgré les embûches qui n'ont pas manqué, l'ambiance de travail a toujours été maintenue à un très haut niveau, avec un signe qui ne trompe pas : pas moins de six couples se sont créés dans l'entreprise. À quelques-uns, j'ai transmis la flamme d'entreprendre, à d'autres, le sens des responsabilités. Par pudeur à l'égard de ma fille, je ne citerais, pour l'exemple, que Valérie.

Rentrée en alternance, en préparation d'un DECF avec Viviane comme tutrice, elle est devenue, au fil des ans, la responsable financière ainsi que celle des ressources humaines d'une petite cinquantaine de personnes. Travailleuse de l'ombre, Valérie

a su allier compétence, rigueur et discrétion, ne repoussant jamais dans l'oubli un sujet qui pouvait être fait le jour même. Elle avait, en plus, l'intelligence de comprendre les propos parfois désordonnés de son patron, pour les rendre clairs et pertinents.

Avec des voyages incessants entre l'Alsace et la Bretagne, je m'étais offert le V12 Touareg de chez Volkswagen, une bête d'autoroute, dont l'intérêt premier était la sécurité, en cas d'un endormissement toujours possible. Dans mes allers-retours, avant de rentrer retrouver Chantal pour terminer le week-end, je m'arrêtais toujours boire une bière chez Sandrine. J'étais content de leur réussite et de leur intégration en Bretagne. Sandrine était très investie dans l'école de Chevaigné, là où ils avaient construit. Éblouie par sa belle-mère, Sandrine ambitionnait de devenir franc-maçonne, pour incarner la famille nombreuse de tradition chrétienne. L'envie de décoration, comme de l'achat d'une librairie, lui trottait en tête.

L'heure de la retraite commençait à taper à la porte, avec ses moments de réflexion qui font avancer à reculons, avec la peur de ne pas savoir comment occuper sa vie restante. Serge Ganizate était en pourparlers pour vendre sa concession à Avignon. Je connaissais les règles d'achat des Américains, basées sur les profits. Mais j'avais un dilemme, qui opposait le sentiment du père de famille dont l'envie première est de transmettre à ses enfants les fruits de sa vie, et celle du chef d'entreprise qui doit décider de façon pragmatique.

Mark Seals, le big boss à l'international, intrigué par une telle progression des profits, passée de 12 à 17 % sur un an, se rend

à Strasbourg en compagnie de Florent Carbonneau, le nouveau président pour la France. Après le tour du propriétaire, je lui démontre, Powerpoint à l'appui, qu'il n'y a non seulement aucun vice caché, mais bien le contraire, avec des sources de développement possible dans le milieu industriel. Puis, je l'invite à déjeuner dans un étoilé en compagnie de Florent, qui, pour le coup, sert d'interprète. Mark Seals semble ravi d'acquiescer cette nouvelle concession.

Un petit mois s'écoule, peut-être plus, je me rends compte que le nouvel actionnaire attend l'achat de la concession de Strasbourg pour acter la séparation de Culligan en deux. D'un côté, le particulier, de l'autre, l'industriel, contredisant ainsi Christian Olivier, qui m'avait toujours assuré que les Américains n'oseraient jamais faire une chose pareille. Je trouvais cette stratégie absurde, d'autant que je nourrissais l'espoir que le modèle économique que j'avais développé à Strasbourg servirait à l'ensemble du réseau, et j'aurais été content de participer à sa mise en place. Sinon, à quoi bon m'avoir honoré des plus hautes distinctions durant une quinzaine d'années ? N'était-ce pas pour promouvoir la réussite par l'exemple ?

La révolte au bord des lèvres, j'adresse un long courrier à Mark Seals pour lui faire part de mon total désaccord sur le dépeçage de Culligan en France. Il me répond avec cynisme et ironie qu'il comprend mon émotion, mais... insiste pour que je ne manque pas de lui transmettre mon adresse, pour voir, sur Google Maps, où je passe en famille une paisible retraite. Quel mépris peuvent-ils avoir, ces fonds de pension au cœur bien trop près

du porte-monnaie pour comprendre ce qu'un entrepreneur peut ressentir, « Car faut vous dire, Monsieur, que chez ces gens-là, on n'cause pas, Monsieur, on compte. » (J. Brel)

Bien que j'aie reçu un gros chèque, au-delà de mes espérances, en échange de la vente de mon entreprise, j'avais du mal à accepter que le fruit de mon investissement participe au théâtre de la bourse des richissimes retraités américains et, pour tout dire, j'avais mal aussi à ma France, qui ne sait plus dire non à ce pouvoir financier sans visage qui se nomme fonds de pension, depuis le départ du Général de Gaulle. Cher Christian Olivier, j'aurais voulu vous dire : à défaut d'avoir su ou pu répandre l'héritage, ou développé un service industriel comme je l'aurais souhaité, vous avez été un éminent tacticien, habile, doté d'une soif de reconnaissance, qui vous a propulsé pour devenir un grand serviteur de l'actionnariat, en même temps que vous avez su valoriser le meilleur de chaque entrepreneur qui sommeillait en nous.

Quel parcours de vie pour en arriver là ! De mon grand-père qui disait à ma mère : « Laisse-le partir, Hélène, il réussira ce petit gars-là », jusqu'au discours d'adieu, en larmes, devant l'ensemble de mon personnel, en présence de Florent Carbonneau... Je les avais tous recrutés, formés, animés, tant aimés. Nous avons relevé, ensemble, tellement de challenges que j'avais du mal à les quitter.

Et puis, comme l'on ne garde en mémoire que les bons moments, je revoyais ce fantastique voyage : parti de ma Bretagne avec ma tante Louise, pour se terminer à Strasbourg en passant par Mantes-la-Jolie, l'Arabie, Moscou, les États-Unis... Me revenaient aussi ma vie d'usine et le travail payé à la pièce chez Selmer. Les

blagues à deux balles qui vous font passer le temps. Mes carambolages en voiture avec mon copain Jacques Béhot, sans oublier sa sœur, mon premier amour à Boissy-Mauvoisin. Tadeck et Denise qui m'ont accueilli comme leur fils, tout comme Michel, mon beau-frère, qui m'a guidé avec de vraies valeurs dans ma construction de père de famille.

Mon entrée comme livreur dans cette société américaine, grâce mon pote Claude Petit. Fasciné par son patron qui m'a transmis sa passion pour cette grande entreprise. La rencontre d'un totem en la personne d'Alain Brainos. Jean-Philippe, mon mentor ; Jean-Michel qui avait voulu, comme Moïse... marcher sur l'eau. Je me remémorais les grands moments passés, avec Serge Chambéry, sur les chantiers de Saudi Oger, qui m'ont poussé au-delà de mes capacités pour devenir un manager respecté. Ma rencontre avec Christian Gassmann, mon expert-comptable, qui m'a éclairé l'esprit pour m'aider à décider dans des domaines qui m'étaient obscurs. Et puis ma grande complicité avec Serge Gani-zate, dans le développement de nos concessions respectives.

Les congrès aux États-Unis, tous plus fastueux les uns que les autres. Mes amours cachées qui n'ont jamais franchi la porte du patron, par respect pour mes filles. Sans oublier les soirs de fête, tous ensemble, avec Patrick Carol à la trompette, chez mon ami restaurateur Charlie, au Louis XIII. Mon copain décorateur, Claude Millot, et ses stands de foire attrayants, aussi discret qu'une feuille d'automne poussée par le vent, avec qui nous partageons une tête de veau au restaurant du coin. Jean-François Mougel, qui m'a appris à prospecter dans l'industrie, Gilles, qui venait

passer quarante-huit heures pour faire un golf à Bitche ou à celui du Kempferhof.

Enfin, et bien que notre vie de couple ait été chaotique, parfois distendue, souvent du fait de désaccords sur des broutilles qui s'enflammaient pour un oui pour un non, le fil de notre attachement l'un à l'autre n'a jamais été rompu, car, au plus profond de nous-mêmes, on s'aimait.

Comme il est venu le temps de refermer soixante ans d'histoire, dont quarante au service d'une grande entreprise, je dois dire que j'ai été fier et heureux de porter dans mon cœur cette société, de même que je lui suis infiniment reconnaissant de m'avoir fait bénéficier de cette merveilleuse école de la vie, sous le mandat de trois grands présidents. Une école faite d'humilité et de gratitude, qui m'a permis de m'investir, dès le départ, avec ma seule volonté d'être le meilleur, pour clôturer ma carrière sur l'une des plus hautes marches.

Merci, Culligan, de m'avoir fait découvrir, durant ma vie d'entrepreneur, le budget prévisionnel, le benchmarking, le compte d'exploitation mensuel, qui ont permis à l'autodidacte que j'étais de conduire son entreprise vers le succès, avec des nuits apaisées.

À chaque étape, du livreur au chef d'entreprise, j'ai observé ceux qui étaient devant moi, pour me hisser à leur niveau, avec, comme ligne de conduite, l'esprit de combat, cher à Alain Brainos, le père fondateur de cette entreprise démarrée dans deux chambres de bonne, rue Lowendal à Paris, sans le moindre sou, avec la seule volonté de réussir son entreprise avec des hommes

et des femmes. Je n'ai jamais emprunté la voie du mensonge pour paraître quelqu'un d'autre, j'avais simplement l'envie de m'élever par le travail et la créativité, en donnant avec passion le meilleur de moi-même.

